
GENS DE MER

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

IL n'y avait plus rien à tenter. Deux ou trois grondements avaient jailli de la machine. Le *Pétrel* avait lutté jusqu'au bout. Il ne fuyait plus, c'était une épave roulant au gré de la mer, un cadavre, et J.-F. Nau, couché à l'arrière de la dunette, était vaincu.

Tous ses rêves, tous ses espoirs de jeunesse s'étaient envolés. Il avait lutté, travaillé pour en arriver là : commander une épave. Il n'éprouvait même pas le désir de sauver sa vie. Il eut envie de pleurer de rage. Il revoyait ses heures d'étude, ses heures de veille. Il retrouvait, cachées au fond de lui-même, ses ambitions. Un jour, il s'était dit : « Maintenant tu es capitaine, tu peux te marier. » C'était juste au moment où il avait rencontré Fanny.

Et ce *Pétrel*? L'avait-il aimé? Plus qu'il ne le croyait. C'était un peu de lui-même. Quand il était trop fatigué, il pensait au soir de son arrivée; il prendrait Fanny d'une main, Mère de l'autre, et leur dirait : « Et maintenant allons voir le *Pétrel*. »

« J'ai été trahi, songeait-il. C'est le chargement de grains qui m'a fait chavirer. C'est un billot de la pontée qui a crevé le pont. »

Cependant sa tâche n'était pas finie. Les hommes étaient là, derrière lui, qui le guettaient. Le *Pétrel* n'existait pas pour

Copyright by Edouard Peisson, 1933.

(1) Voyez la *Revue* des 13 septembre et 1^{er} octobre.

TOME XVII. — 15 OCTOBRE 1933.

eux, ils voulaient sauver leur vie. « Il faut lutter, lutter encore. Ah! est-ce que ce cauchemar finira? » Il ne fallait plus penser au navire, mais aux hommes; s'abandonner, c'était les trahir.

Il leva le regard vers le ciel. L'aube blanchissait les nuages. « Finie déjà la nuit! J'aime autant ça. Voyons s'ils sont tous là. »

Il tourna la tête et sentit sur son visage le souffle d'un autre homme.

— C'est vous, Albert, dit-il en reconnaissant le lieutenant! Vous n'étiez pas avec nous cette nuit?

— Non, patron...

— Qu'est-ce qu'il y a? fit Nau en regardant fixement le lieutenant. Ah! oui, Michel. Et alors?

Albert ne put répondre d'un moment, puis il parvint à dire :

— Je lui ai coupé le pied.

— Comment? interrogea Nau, se refusant à comprendre.

— Oh! dit Albert, il ne tenait plus que par un lambeau de chair.

A peine avait-il terminé cette phrase qu'il eut une défaillance. Sa tête chavira sur le côté, mais il revint presque tout de suite à lui et esquissa un pauvre sourire.

— Oh! fit-il encore. Je suis pire qu'une femmelette.

Maintenant, seuls la partie arrière de la dunette et le balcon n'étaient pas balayés par la mer. Tout l'équipage y était groupé. Sur la dunette, étaient accroupis, à côté de J.-F. Nau et d'Albert, Balam, Pat et le télégraphiste. Celui-ci, un peu à l'écart des autres, baissait la tête et courbait les épaules comme si toute la responsabilité de l'affaire eût pesé sur lui. Pour le reconforter, parfois, Pat l'interpellait : « C'est la fatalité. »

Derrière eux se tenaient Fueri, Chabot, Fabre et les six chauffeurs. Par moments, Fueri poussait un véritable hurlement : c'était une espèce de lamentation en langue corse, un cri de désespoir, une malédiction lancée contre la mer, puis il se cachait le visage dans les mains. Mais personne ne semblait prêter attention à ses cris.

Sur le balcon, les autres hommes entouraient Michel allongé sur un matelas que l'on avait retiré d'une couchette. Le jeune

matel
raides
les cro
ciel o
menac
il n'av
ce res
visage
appel
De
le tim
posée
Paut-
Il
le cie
C'éta
clair
sière
de l'
Pour
pète.
—
pour
I
puis
joua
une
—
J.-F
autr
d'he
à di
—
—
—
emb
—
Une
bal

matelot ressemblait à un Christ blond. De longs cheveux raides couvraient son front, et une barbe rare et rude accusait les creux de son visage émacié. Ses yeux dilatés allaient du ciel où roulait la tempête d'ouest-nord-ouest, aux lames qui menaçaient l'arrière. Depuis son accident il n'avait pas parlé, il n'avait répondu à aucune question. Albert s'était effrayé de ce regard qui ne paraissait pas voir, qui allait au delà des visages qui se présentaient devant lui. Pourtant, les lèvres appelaient le quart empli d'eau que Jeromini leur tendait.

Derrière ce groupe, la roue de la barre jouait. Quel était le timonier invisible qui l'avait saisie, dont les mains s'étaient posées sur les manettes déjà polies par les mains des hommes ? Peut-être Michel le voyait-il, dans sa fièvre.

Il était près de huit heures du matin. Il faisait grand jour, le ciel était blanc, et cependant le soleil n'était pas visible. C'était un temps glacé de mars. Chaque lame se déroulait claire comme du cristal. Le navire était entouré d'une poussière d'embruns. Il était si bas sur l'eau, alourdi de l'avant et de l'arrière, que les lames passaient à hauteur d'homme. Pourtant il semblait qu'il y avait une accalmie dans la tempête. Balam dit :

— Si la mer était aussi grosse que cette nuit, nous ne pourrions pas tenir ici.

Personne ne releva ces paroles. Il y eut un cri de *Fueri*, puis le navire plongea dans un creux de houle. L'Océan s'en jouait, le lançant de crête en crête et le faisant pivoter comme une toupie.

— Nous ne pourrions pas tenir longtemps, répondit J.-F. Nau à Balam quelques minutes plus tard. Écoutez, vous autres, il faut abandonner le *Pétrel*. Je ne sais pas combien d'heures il peut encore tenir à flot. Que chacun dise ce qu'il a à dire. Balam ? Pat ? Albert ?

— Oui, dirent les trois hommes.

— Vous autres ?

Tous répondirent oui les uns après les autres.

— Eh bien ! dit Albert, est-ce que tout est prêt dans les embarcations ?

Ils allaient jouer un jeu terrible dont leur vie dépendait. Une seule fausse manœuvre, une lame sourde, et les deux baleinières que la mer avait épargnées jusque-là seraient

brisées. Et même, si la mise à l'eau réussissait, tiendraient-elles la mer?

J.-F. Nau dit :

— Balam prendra le commandement d'une embarcation, moi de l'autre. Nous naviguerons vent arrière. Albert, Solari et les tribordais iront avec Balam. Pat, Fuéri, le télégraphiste et les bâbordais avec moi. Trois chauffeurs avec Balam, trois avec moi.

J.-F. Nau s'étonnait de parler avec autant de calme comme s'il se fût agi d'un simple exercice d'abandon.

— Michel ira avec vous, Balam ; nous le coucherons dans le fond de l'embarcation avant de la mettre à l'eau.

Et le Renard qu'on allait oublier ! Il était si bien caché derrière les autres !

— Moi ? cria-t-il.

Son cri décéla une telle peur d'être abandonné, que les deux Guyon, ses voisins, furent secoués par un rire, mais ils s'arrêtèrent tout aussitôt. Cependant, leurs nerfs étaient si à vif que, comme ils se regardèrent, ils éclatèrent de rire de nouveau. Mais c'était une espèce de grimace, de rire hoqueteux. Ce rire cessa, puis reprit. Balam, excédé, cria : « Assez ! » et les deux hommes, tout pâles, baissèrent la tête.

— Est-ce qu'il y a des avirons, les mâts, les voiles ?

— Tout ce qu'il faut, dit Balam.

A ce moment, le timonier invisible qui maniait la barre, fit des siennes. Il lança le *Pétrel* dans un creux de houle et le mit en travers, de telle manière que tout le navire fut menacé par une gigantesque lame. Mais, comme les hommes dressaient les yeux vers cette muraille d'eau qui allait s'abattre sur eux et s'aplatissaient, il dégagea le navire par un coup de barre fort opportun. Et le rire des Guyon éclata encore.

— Assez ! cria Balam de nouveau.

Jeromini exprima la pensée de tous :

— Une baleinière ne tiendra pas dix minutes, si nous réussissons à la mettre à l'eau.

Ce fut au tour de J.-F. Nau de crier : « Assez ! » puis il se mit debout.

— Allez, vite, il faut les parer. Jeromini, sautez dans celle-ci. Allez, Guyon, disposez les avirons, les mâts. Regardez s'il y a suffisamment de vivres. Nous en prendrons, s'il en

faut, de

Si co
taient en
nelets d
cette de
poussait
en plus

— N
Nous no

A ce
fit taire
presque
donner
ment : «

Bien
entendu
à moins
l'épave.
navigua
contre
fussent
en mém
entier.

Tout
Ils avai
Bermud
heures,

A un
parent d

— M
Cepe
ne chan

remarqu

— Il
pavillon

Il n'y
et il m
marche
mètres
l'épave.

faut, dans la cambuse arrière. Allez, Fueri, dressez-vous !

Si ces quatre-là, qui semblaient les plus atteints, se mettaient en mouvement, les autres suivraient. « Visitez les tonnelets d'eau. » Mais J.-F. Nau semblait lui-même touché par cette demi-folie qui faisait hurler Fueri, rire les Guyon, et qui poussait Jeromini à désespérer, car il se mit à parler de plus en plus rapidement.

— Nous prendrons un repas avant de quitter le *Pétrel*. Nous nous sauverons, nous nous sauverons.

A ce moment Pat lui posa la main sur l'avant-bras, ce qui fit taire le commandant. Puis, le chef mécanicien qui n'avait presque pas parlé depuis que l'océan l'avait obligé à abandonner sa machine, tendit le bras vers le sud et dit simplement : « Là ».

Bien que le chef eût parlé sur un ton normal, tous l'avaient entendu et regardèrent dans la direction qu'il avait désignée ; à moins d'un mille, un voilier naviguait ayant le cap sur l'épave. Il ne portait que ses voiles majeures et un foc. Il naviguait au plus près, et son étrave se lançait hardiment contre les lames. Il arrivait souvent que seules ses voiles fussent visibles, et, lorsque le navire et l'épave plongeaient en même temps dans un creux de houle, il disparaissait en entier.

Tout l'équipage du *Pétrel* poussa des hurlements de joie. Ils avaient rencontré si peu de navires depuis le départ des Bermudes, et ils avaient été si isolés pendant ces dernières heures, qu'ils croyaient l'océan désert.

A un moment, le navire vint un peu sur tribord ; ils purent distinguer toute sa voilure et ses cinq mâts.

— Mais, c'est un schooner ! dit Albert.

Cependant, ils avaient une telle appréhension que le navire ne changeât de route qu'ils ne prêtèrent pas attention à la remarque d'Albert.

— Il faut faire des signaux, dit J.-F. Nau. Prenez un pavillon. Hissez-le à un aviron.

Il n'y avait pas à en douter, le navire avait aperçu l'épave, et il manœuvrait pour s'en approcher. La mer gênait sa marche ; cependant il était maintenant à moins de cinq cents mètres et il prenait ses dispositions pour passer sous le vent de l'épave.

Tout signe de désespoir avait disparu à bord du *Pétrel*; le salut était là, tout près. Jeromini dit :

— Michel, Michel, un navire! Nous sommes sauvés! — Et, dans sa joie, il se pencha pour faire boire le matelot. — Un navire, un navire, tu es sauvé!

Lorsqu'il regarda de nouveau au large, le schooner était à deux cents mètres à peine sur l'avant de l'épave. Ses voiles du mât central s'affalaient sur le pont. Lorsqu'il monta à la lame, ils aperçurent son immense coque noire, luisante, presque complètement déjaugée, ceinturée d'une large bande blanche.

— C'est le *Phoque Blanc*, dit Balam.

II

Ce fut à cette occasion que l'on put voir ce que valait le capitaine Fitcher. Songeant à ses fugues de jeunesse, à sa fuite avec la caisse du bord, à sa vie misérable à Buenos-Ayres, à cette période si trouble à Alger, il s'était dit : « Maintenant, je suis commandant d'un navire; j'ai de l'argent; je puis faire ma rentrée à Marseille. » Cependant ce n'est pas en paradant, ni en recherchant l'amitié des capitaines qu'il aurait pu faire taire ceux qui connaissaient son passé. Il devait obtenir ce résultat d'une tout autre manière, et le plus curieux est qu'il ne fut pas satisfait de l'avoir obtenu ainsi.

Il avait calculé toutes ses chances de réussite, ne négligeant aucun élément pour trouver la position approximative du *Pétrel*. Lorsqu'il s'agissait de la mer, une espèce de divination animait Fitcher. Sur sa carte, le crayon à la main, il avait suivi jour à jour le *Pétrel*, en tenant compte dans ses estimations de la direction et de la puissance du vent, des courants et de l'état de la mer. Il était assez pénétrant pour juger des décisions prises par J.-F. Nau. « Son premier commandement! Il aura suivi les instructions mot à mot. »

Lorsqu'il avait dit à ses timoniers : « Gouvernez au nord quinze est », et qu'il avait fait orienter les voiles en conséquence, il avait été comme le joueur qui a tiré sa carte, et Fitcher était un fameux joueur.

Maintenant, c'était fixé : il allait au secours du *Pétrel*, et il le trouverait dans les parages du quarantième degré de latitude nord et du trente-quatrième degré de longitude ouest.

Il télégraphia immédiatement à la Compagnie, donna la position du *Phoque Blanc*, mais négligea volontairement de donner la position supposée de l'épave. Dans sa décision de sauver l'équipage entraient beaucoup d'humanité, le besoin intime de rompre la monotonie d'une traversée, le désir d'étonner et la satisfaction toute personnelle d'être utile à J.-F. Nau. « Ah! ah! nous verrons bien, vous qui avez refusé de prendre la main de Fitcher! »

Le *Phoque Blanc* se trouvait, selon l'estimation de Fitcher, à cent vingt milles dans le sud du *Pétrel*. Il subissait, lui aussi, le coup de vent qui avait assailli J.-F. Nau. Mais, à cent vingt milles dans le sud, ce coup de vent était moins violent. Par ailleurs, le chargement du *Phoque Blanc* était bien arrimé, et Fitcher n'avait aucun souci de ce côté-là. Le schooner naviguait grand largue et ne souffrait pas trop de la mer. Tout capitaine qui, comme Fitcher, aurait résolu ce problème de carte, au moment de prendre une décision et en voyant l'état de la mer, se serait dit: « Rien n'est moins sûr que mon estimation, et je ne vais pas, là-dessus, risquer mon navire. » Et, avec cette bonne excuse pour tranquilliser son âme de marin, il aurait poursuivi sa route. Fitcher imagina très bien ce qui allait se produire lorsqu'au lieu de fuir les lames, son navire serait pris par le travers. Néanmoins, il porta à ses lèvres son sifflet de commandement.

Il était six heures du matin; une partie de l'équipage du *Phoque Blanc*, celle qui avait veillé dans la deuxième moitié de la nuit, dormait encore; mécaniciens, soutiers et chauffeurs surveillaient les machines qui tournaient sans effort, et le cuisinier avait placé ses filtres et ses chaudrons sur ses fourneaux lorsqu'un premier coup de roulis jeta le désarroi à bord. C'était un tour du brutal Fitcher. Des hommes parurent sur le pont, jetant des regards étonnés à la mer, et furent inondés par une lame qui avait escaladé la muraille de bâbord. Mais, à l'arrière, Fitcher se tenait debout et suivait l'effort de la mâture. « Que personne ne grogne! » Il payait de sa personne et ne supportait pas les réclamations de son équipage. Ce fut une de ces journées qui restent marquées dans la vie d'un marin. Le *Phoque Blanc* se mit à tracer sa route exactement par le travers de la mer. Pour se représenter la chose, il faut s'imaginer une terre défoncée par le soc d'un charrue et

un navire minuscule qui naviguerait dans le creux d'un sillon. Seulement, ici, les sillons se déplacent et le navire est sans cesse menacé par des montagnes d'eau ; il est couché d'un bord, puis de l'autre ; il disparaît dans les creux et est soulevé par les lames.

La volonté de Fitcher était de suivre cette route, malgré l'inondation du pont, malgré les craquements de la mâture, malgré les souffrances des hommes qui ne purent, ce jour-là, ni dormir, ni manger un plat chaud, malgré le danger que couraient les hommes de la machine d'être projetés dans les mouvements.

Cependant, Fitcher avait dit un mot à son lieutenant : « Je me porte au secours du *Pétrel* », et la phrase avait couru de l'un à l'autre, dans les postes, à la cuisine et dans les fonds. Le lieutenant avait donné quelques explications ; il avait parlé du signal reçu dans la nuit, du télégramme incomplet et des appels échangés entre les navires, de sorte que chacun supporta avec meilleur cœur la mauvaise fortune.

Une sorte d'exaltation soutint même l'équipage du *Phoque Blanc*. Cette tentative de sauvetage d'un navire dont on ne connaissait pas la position avait un côté mystérieux et, d'autre part, ils avaient longuement fréquenté les hommes du *Pétrel* à Portland, avant de les retrouver aux Bermudes.

Aussi, parfois, voyait-on l'un ou l'autre qui, malgré embruns et tornades de vent, explorait la mer lorsque le voilier dominait une lame. Et ceux qui quittaient le quart, étaient interrogés. N'avaient-ils rien appris ? Mais Fitcher ne fit de confiance à personne ; il ne quitta pas la dunette où on lui apporta son diner et son café. Son visage ne montrait aucun souci, mais plutôt une sorte de fièvre qui donnait un rayonnement à son regard clair.

Vers les trois heures de l'après-midi, il s'approcha de Lehuby, son maître d'équipage. Ces deux hommes se comprenaient, se complétaient, et, par un accord tacite, s'étaient promis de ne jamais se quitter. Ils demeurèrent à côté l'un de l'autre, silencieux, pendant plusieurs minutes, puis, Fitcher dit :

— Ça me rappelle une certaine nuit à Alger... la goélette chargée de poteries...

Lehuby le regarda, en souriant, et ils se mirent à parler de

ce sauvetage comme du plus beau tour qu'ils aient joué dans leur vie.

La route que suivait le *Phoque Blanc* mettait le navire trop à l'est au gré de Fitcher, et il estimait que, vers le matin, il devrait modifier la direction pour porter ses recherches vers l'ouest. Du reste, le navire, gêné par les lames, naviguait lentement et, si les calculs étaient justes, on ne pourrait reconnaître le *Pétrel* qu'au jour. Les ordres de Fitcher furent exécutés fidèlement. Malgré les lames, chaque fermeture de cale fut examinée soigneusement, des coins furent enfoncés plus profondément, l'amarrage de deux billots fut repris, et, Lehuby lui-même se rendit compte de la tenue du gréement. Après le repas du soir, toutes les ouvertures furent barricadées, et les hommes s'installèrent où ils purent, dans la dunette, pour passer la nuit.

Fitcher, qui ne se ménageait pas, ne ménageait pas les hommes. Il se disait : « Je suis là, moi ; ils doivent y être » et, ostensiblement, il se montrait aux uns et aux autres. Ceux qui quittèrent le quart à minuit, dirent aux autres : « Il n'a pas bougé. » A deux heures du matin, il appela tous les hommes à la manœuvre, et le *Phoque Blanc* fut lancé dans le nord-ouest, c'est-à-dire qu'à l'aide de ses machines, il fit tête à la mer et prit l'allure au plus près. Lehuby comprit pourquoi Fitcher avait dit : « Nous ne nous amusons pas. » A présent, toutes les lames se ruaient contre le gaillard du *Phoque Blanc* qui se cabrait, montait à la houle autant que le lui permettait sa ligne lourde, puis piquait du nez et retombait à plat comme un thon ; chaque secousse l'ébranlait si profondément que les hommes croyaient qu'il allait s'ouvrir, et il était entouré, jusqu'à mi-hauteur des mâts, d'une poussière d'embruns qui piquaient comme des aiguilles.

— Veillez, veillez, criait Fitcher, en allant des uns aux autres.

Mais le plus dur était pour l'officier de quart dans les machines. Les bras dressés, il tenait dans ses mains les manettes d'adduction de la vapeur, et, dès qu'il sentait que l'hélice s'emballait, il la tournait dans un sens, puis, quelques secondes plus tard, il rendait la vapeur aux pistons. A cette manœuvre correspondaient la marche et l'arrêt des hélices, et aussi les mouvements de tangage.

Quatre heures plus tard, Fitcher, qui avait gagné quelques milles dans l'est, quitta la dunette et s'absorba à des calculs sur son routier. Lorsqu'il remonta, après avoir bu un grand verre d'alcool, il fit légèrement modifier sa route.

Au lever du soleil, il dit à Lehuby, à son second et à son lieutenant :

— Nous saurons vers midi si je me suis trompé..., et il commanda à Lehuby de grimper dans la mâture.

A neuf heures, le maître cria :

— Épave en vue par bâbord avant.

III

Tant que l'épave du *Pétrel*, — car maintenant on ne pouvait plus appeler autrement ce voilier, sans mâts, privé de ses machines, à la dunette défoncée, dont une cale était à moitié pleine d'eau, et qui roulait emporté par la tempête, tantôt tournant le dos aux lames, tantôt, au contraire, jeté par le travers de la houle, — avait été abandonnée, J.-F. Nau ne s'était pas trop soucié des symptômes de demi-folie manifestés par Fueri, les deux Guyon et Jeromini.

Les hommes avaient trop souffert et depuis trop longtemps pour que cette souffrance ne produisit pas des effets de cette sorte. Ils avaient lutté depuis quarante-huit heures avec une espèce de sauvagerie contre la mer ; ils avaient réussi à redresser leur navire, et c'était au moment où leur épave fuyait la tempête, que la rupture d'un amarrage les livrait sans défense.

J.-F. Nau avait parlé de mettre les baleinières à la mer. Interrogés, ils avaient répondu, un à un, qu'il fallait abandonner le *Pétrel*. Oui. Mais ils ne se faisaient pas d'illusion. Jeromini l'avait dit, et quoique personne n'eût fait écho à ses paroles, il avait exprimé la pensée de tous : une embarcation, en admettant qu'une lame ne la brisât pas à sa mise à l'eau, ne pourrait tenir longtemps la mer.

J.-F. Nau comprenait les lamentations de Fueri, les rires des Guyon et l'abandon de Jeromini. Il était même bizarre que le désespoir ne se manifestât pas chez tous sous les mêmes formes ou des formes différentes, et qu'il affectât particulièrement quatre hommes jeunes, courageux et en pleine santé.

Peut-être, ce désespoir était-il comme certaines maladies qui touchent plus profondément les organismes vigoureux.

Peut-être aussi, J.-F. Nau, Albert et les autres étaient-ils si touchés qu'ils avaient dépassé ce stade de dépression où l'on pousse des cris. Ce stade, J.-F. Nau l'avait atteint dans la nuit lorsqu'il s'était aperçu que le billot était libéré; il avait été alors en proie à une fièvre, et les hommes avaient remarqué cette exaltation qui le poussait à se jeter seul sur le pont. Mais, avant l'apparition du *Phoque Blanc*, il était si abattu qu'il n'aurait opposé aucune résistance à une lame l'emportant au large, et la dernière flamme de son énergie avait jeté son éclat lorsqu'il avait commandé aux hommes de garnir les embarcations.

Mais que dire d'Albert? Seul, Pat était assez calme pour s'apercevoir de son émotion, et Pat, seul, le connaissait assez intimement pour apprécier le degré de cette émotion. Le jeune lieutenant ne paraissait pas se rendre compte de la situation du navire; il était comme hébété. Ce n'était pas là la seule manifestation de son état. Il fallait le voir comme Pat le voyait, c'est-à-dire de profil et éclairé brutalement par la lumière qui filtrait d'un ciel plombé. Il était accroupi, immobile, ne se cramponnant pas lorsque le navire plongeait dans un creux de lame. Son visage tiré était par moments déformé complètement par un tic nerveux, et, immédiatement après, ses épaules étaient soulevées par un frisson qui parcourait tout son corps.

Albert souffrait de cet état, et il essayait de le rompre par un mouvement quelconque; ses mains tentaient vainement de boulonner son manteau de caoutchouc. Ou bien, il plongeait sa main gauche dans sa poche et en retirait sa pipe, puis, après l'avoir tournée et retournée plusieurs fois, la remettait dans la poche.

Pat, qui savait l'opération faite par Albert dans la nuit, n'avait pas de peine à imaginer les pensées du lieutenant qui ne fut tiré de son hébétude que par les ordres de Nau.

Balam et le chef mécanicien étaient les deux seuls à envisager avec calme la suite de l'aventure.

L'apparition du *Phoque Blanc* avait momentanément changé tout cela. Tant que le schooner de Fitcher n'avait pas relevé son étrave à trois cents mètres de l'épave, l'équipage du *Pétrel*

avait été partagé entre le doute et l'espérance, et peu à peu l'espérance avait grandi, tandis que le doute faisait place à une joie plus grande que celle qui avait fait lever les bras à Nau au moment où son navire s'était redressé. Rires, lamentations, paroles de désespoir avaient cessé. Ils tendaient les mains vers le *Phoque Blanc*.

C'était fini. Bientôt, ils seraient en sécurité; ils pourraient enfin s'abandonner; cette tension cesserait; d'autres seraient chargés de les conduire au port. Ils étaient en grappe à l'arrière, sans cesse inondés par les lames, mais hors de danger d'être enlevés par l'une d'elles. Cependant l'arrière s'alourdissait, et ils voyaient le moment où ils auraient été obligés de fuir ou de s'amarrer solidement.

Lorsque le *Phoque Blanc* avait passé sous le vent du *Pétrel*, ils avaient aperçu son équipage faire des signes d'espérance, et J.-F. Nau avait répondu à un appel de Fitcher que l'on distinguait, nu-tête, monté sur une baleinière. A cet instant ils avaient eu la notion des difficultés que représenterait le sauvetage. A trois cents mètres, toute la coque et une partie de la mâture du *Phoque Blanc* avaient disparu dans un creux de lame, de cette même lame qui, une minute plus tôt, avait inondé le pont du *Pétrel*, s'engouffrant en partie dans la cale IV.

Le vent était violent; cependant il ne paraissait pas possible qu'il suffît à creuser de tels gouffres. L'océan semblait seul en jeu, comme si un feu souterrain l'eût mis en ébullition, et les poussières d'eau ajoutaient à cette impression. Si une lame se jouait avec une telle aisance d'un navire du tonnage du *Phoque Blanc*, que deviendrait une baleinière lancée sur cette furie? Mais qu'allait tenter Fitcher?

Il s'éloigna de l'épave, ce qui fit battre le cœur des naufragés. Puis il changea de direction, fit tête à la lame, et au même moment toutes ses voiles s'affalèrent sur son pont. Ensuite, à l'aide de ses machines, il effectua diverses manœuvres qui le rapprochèrent du *Pétrel* et il se tint en panne à quelques cents mètres. L'équipage du *Pétrel* suivait en silence ces évolutions. J.-F. Nau pensait que rien ne pourrait être tenté qu'après entente. C'était exactement la pensée de Fitcher, car, au même moment, quatre pavillons de couleurs différentes montèrent le long d'une drisse.

— Le code international, dans la chambre de navigation, commanda Nau.

Par la brèche de l'arrière, l'eau avait envahi les machines, mais sa hauteur dans les aménagements ne dépassait pas trois pieds lorsque le navire était horizontal. Les cartes, les livres et les instruments de bord se trouvaient à l'abri sur les étagères. J.-F. Nau avait seulement enlevé ses journaux de bord et les avait serrés sur sa poitrine. Aussi, le code international fut-il apporté assez rapidement au capitaine qui déchiffra à la jumelle le signal de Fitcher.

— Êtes-vous en danger immédiat ?

Par le même moyen, J.-F. Nau fit répondre : « Non. »

Ce fut un échange de signaux qui occupa pendant plus d'une heure les naufragés, mais, au fur et à mesure que les pavillons montaient et descendaient le long des drisses, l'enthousiasme diminuait.

Nau fit savoir sa situation exacte et ses avaries aussi explicitement que les formules du code le permettaient. « Une cale envahie par l'eau. La dunette défoncée. Un seul blessé, mais très grièvement. Pas de perte. »

La réponse de Fitcher apporta un profond découragement. Il signala en effet qu'il jugeait trop imprudent de risquer une embarcation, qu'il ne le tenterait qu'à la dernière extrémité, et qu'il faudrait attendre une accalmie.

Il était près d'une heure lorsque les communications cessèrent. Entre une demande et sa réponse parfois un quart d'heure s'écoulait. La première difficulté pour le *Pétrel* avait été de savoir où hisser les signaux. Ils avaient mâté une embarcation et établi une drisse. Les pavillons trop près du pont étaient peu visibles. Il arrivait même qu'ils fussent complètement indéchiffrables lorsque l'épave s'écroulait ou pivotait entre deux lames, tandis que le schooner de Fitcher, que la mer rapprochait parfois dangereusement de l'épave, était obligé d'augmenter sa vitesse et de s'éloigner. Lorsque le résultat fut connu, J.-F. Nau dit, s'efforçant de montrer un enthousiasme qu'il ne possédait pas :

— Nous allons nous organiser pour passer ici la soirée, et sans doute la nuit.

Il appela le Renard.

— Il faut nous préparer à manger. On peut atteindre la

petite cambuse. Allons, les deux Guyon, accompagnez le Renard dans la dunette et rapportez des conserves, des biscuits de mer et du vin.

Puis s'adressant à Balam et parlant haut pour être entendu par tous :

— Il n'y a pas de risque pour l'instant. Les cales centrales sont à sec, et les cloisons sont solides.

A quoi Balam répondit par un simple hochement de tête.

Le repas fut fait de conserves tirées de boîtes éventrées, servi dans quelques assiettes que le roulis avait épargnées, et arrosé de vin. Serrés dans leur manteau, sans cesse inondés, les hommes grelotaient. Ils ne parlèrent pas, ne quittant pas des yeux la silhouette du *Phoque Blanc*, qui recherchait sans cesse l'allure à laquelle il souffrait le moins de la mer.

Ces hommes avaient des craintes puérides de voir disparaître leur sauveteur lorsqu'il s'éloignait trop. A un instant même, Jeromini poussa un cri de surprise et d'angoisse ; comme le *Pétrel* était porté par une crête de lame, alors qu'il venait d'être plongé dans un véritable gouffre, le matelot n'avait plus aperçu le *Phoque Blanc*.

Au cri, tous les naufragés regardèrent Jeromini, et son visage reflétait une telle peur qu'ils en furent bouleversés. Ils portèrent les yeux au point où le regard du matelot était fixé, et ils ne virent rien là où aurait dû se trouver le *Phoque Blanc*, ou, plutôt, ils ne virent que des lames monstrueuses qui rétrécissaient le cercle de l'horizon.

Cela ne dura que quelques secondes, trois ou quatre tout au plus, mais ce temps fut suffisant pour qu'ils se crussent de nouveau abandonnés. Puis, à travers la poussière d'eau qui s'élevait des lames, comme à travers un voile, ils aperçurent la mâture du *Phoque Blanc* assez éloignée et si dangereusement inclinée qu'ils doutèrent que le navire pût se redresser. Ils souffrirent des efforts faits par le voilier pour retrouver son équilibre. Pas un mot ne fut prononcé avant que le *Phoque Blanc* ne fût de nouveau par le travers du *Pétrel*, bien droit, et qu'ils ne vissent son équipage faire des gestes d'appel et d'amitié.

Alors, pensant à la nuit à venir et aux mille morts qu'ils endureraient à rechercher dans l'obscurité le feu du *Phoque Blanc*, Fueri dit :

— Nous ne pouvons pas attendre demain matin.

Le repas était terminé, c'est-à-dire que chacun avait avalé gloutonnement la nourriture qui lui avait été distribuée. Pour la première fois, Albert s'était approché de Michel et lui avait tendu un verre d'eau; pour la première fois il avait osé regarder le matelot et essayé d'attirer son attention en l'appelant par son nom. Les lèvres de celui-ci remuaient et formaient des mots qu'Albert ne put comprendre.

La phrase de Fueri n'avait rien d'insensé de prime abord. Ils désiraient tous, y compris Nau, quitter immédiatement leur épave. Attendre l'aube suivante leur paraissait être au-dessus de leurs forces. Aussi, J.-F. Nau dut-il se faire violence pour ne pas accepter immédiatement. « Était-il possible que de nouveau il pût s'étendre dans une couchette et ne plus avoir le souci de conduire des hommes? »

Il dit, répondant à la pensée intime de tous, et se répondant à lui-même :

— Croyez-vous que Fitcher aille disparaître ainsi? Il est là, ce n'est pas un rêve. Nous avons communiqué avec lui. Il a été assez malin pour nous retrouver. Vous ne croyez pas qu'il va nous abandonner à notre sort, maintenant.

Ces mots furent suffisants pour rendre la confiance à quelques-uns et surtout le ton sur lequel ils furent prononcés, un ton moitié sérieux et moitié ironique, comme si Nau se fût moqué de l'appréhension du maître. Celui-ci, pourtant, ne se laissa pas convaincre si facilement :

— Nous nous sommes prononcés, ce matin, pour abandonner le *Pétrel*.

— Oui, répondit Nau. Mais le *Phoque Blanc* n'était pas en vue.

— C'est à l'équipage à décider.

Et, brusquement, Fueri abandonna le calme apparent avec lequel il avait parlé. Cette demi-folie qui l'avait fait hurler à l'aube, le ressaisit, et il cria :

— Je veux partir. Il faut partir.

J.-F. Nau appuyait les mains sur ses oreilles pour ne pas entendre les cris des hommes, pour ne pas céder à cet appel pressant. Ah! il aurait fallu peu de chose, à cet instant, pour qu'il répondit : « Eh bien! entendu, mettons les baleinières à l'eau, et à Dieu vat. »

Mais les autres ne se bouchaient pas les oreilles et n'avaient pas la responsabilité de Nau. Ils n'avaient pas à calculer où se trouvaient les plus grandes chances de salut. Les cris de Fueri trouvaient en eux un écho, et ils attendaient la réponse de Nau. Jusqu'à Balam qui ne savait plus que dire et qui tournait sur lui-même. Pat était pâle, et Albert tremblait en tenant dans sa main une main de Michel.

Heureusement, à cet instant, le *Phoque Blanc*, qui se trouvait à une faible distance, hissa des signaux. Les reconnaître à la jumelle et chercher leur signification dans le code demanda une dizaine de minutes. « Quelle est la situation à bord ? Cette nuit, lancez des fusées toutes les dix minutes. »

Lorsque le *Pétrel* eut répondu qu'aucun changement ne s'était produit dans sa situation, le maître paraissait s'être calmé, et Nau ne s'occupa plus de lui, d'autant plus qu'il eut à lutter à ce moment contre une prostration qui s'abattit sur lui.

Cela vint brusquement, comme ces sommeils qui le saisissaient sur le pont, la nuit, pendant les premiers temps qu'il naviguait. Fut-ce un sommeil, fut-ce un évanouissement, J.-F. Nau ne le sut jamais ; en tout cas, ce fut un instant de repos.

Lorsqu'il revint dans son état normal, il interrogea Pat.

— Ai-je dormi ?

Pat secoua la tête négativement.

— Quelle heure est-il ?

— Je ne sais pas, répondit Pat.

Il tendit le bras vers le ciel :

— Le jour commence à baisser.

En fait, l'abattement de Nau n'avait pas duré plus de dix minutes, mais ces dix minutes avaient été mises à profit par Fueri. Le maître avait eu peu de peine à convaincre les hommes. La diversion produite par l'échange des signaux avec le *Phoque Blanc* lui avait été salutaire. Tout en conservant son désir de fuir, il avait recouvré son calme et il avait calculé ses chances de succès. Puisque Nau refusait d'abandonner le *Pétrel*, il ne fallait pas qu'il s'opposât au départ des autres. Les deux baleinières étaient encore en état, il fallait seulement que la moitié des naufragés manifestât sa volonté de quitter le *Pétrel* immédiatement.

Ils imposeraient cette volonté à Nau, et, s'il n'y consentait pas, ils étaient assez grands pour tenter seuls l'aventure. Il eut vite convaincu Jeromini.

— On part, lui dit-il.

— Quand tu voudras, lui répondit le jeune matelot.

Il ne prit pas la peine de discuter avec le Renard. Celui-ci était affalé sur le pont, sans résistance, sans volonté. Il lui mit la main sur l'épaule et lui dit seulement :

— Tu nous suivras.

Il prit un autre ton avec les deux Guyon ; ces deux-là s'étaient ressaisis, et ils avaient un peu honte de ces hoquets de rire qui les avaient secoués, le matin.

— Il y a deux baleinières, leur dit Fueri. Chacun doit décider pour soi, à présent. Il nous laissera tenter notre chance.

— Bon. Ça va, dirent-ils.

Le maître dit la même chose à Chabert et à Guitard, puis, s'en prenant à un chauffeur qui grelottait de fièvre, accroupi à côté de Michel :

— Tu viendras avec nous, toi ?

L'homme accepta ; il n'était plus qu'une loque, il aurait affronté n'importe quel danger pour fuir celui de couler avec l'épave.

— Jeromini, les Guyon, le Renard, Chabert, Guitard, toi et moi, ça fait huit. Si Balam voulait venir avec nous !

Et il se présenta devant Nau.

— Commandant, nous sommes huit, ici, qui voulons quitter le *Pétrel* tout de suite.

J.-F. Nau venait à peine de sortir de son état de prostration, et il était extrêmement las. « J'ai charge d'eux, et ils veulent partir. Qui peut me dire s'ils n'ont pas raison ? Et n'aurai-je pas à me repentir si je les retiens à bord ? Puis-je les retenir seulement ? » Il dit :

— Vous êtes huit ?

Fueri nomma ses camarades. Nau eut encore une velléité de résistance.

— La nuit va venir, dit-il.

— Il faut vous décider vite, riposta Fueri.

Puis, manifestant nettement sa volonté :

— Nous partons.

— Bien, dit Nau.

Il hésita un instant, regardant Albert puis le second capitaine. Il ajouta :

— Balam ira avec vous.

— Je veux bien, dit Balam. Mais ce n'est pas pour vous abandonner.

— Quelqu'un d'autre veut-il tenter sa chance à présent ?

Personne ne répondit. Alors Nau dit, avec un tremblement dans la voix :

— Eh bien ! allez, et bonne chance !

Ce ne fut pas une petite affaire pour mettre l'embarcation à l'eau. En raison de la position du navire, ils durent y embarquer tous les neuf à la fois. Les naufragés, restés à bord, débordèrent l'embarcation, amenèrent un peu les garants, et les crocs furent décrochés au passage d'une lame.

Il parut à Nau, à Albert et aux autres, que la baleinière volait au-dessus de leurs têtes, qu'elle allait s'écraser sur le pont du *Pétrel*. Elle se « mâtà » sur sa proue, et les hommes qui la montaient basculèrent les uns sur les autres avec des gestes grotesques. Puis, une autre lame la saisit et la jeta au large, elle disparut dans un creux, et, enfin, elle chevaucha une crête de lame, battant l'air de six avirons qui n'arrivaient pas à mordre l'eau.

— Prévenez le *Phoque Blanc*, dit Nau, que nous avons réussi à mettre une embarcation à l'eau avec neuf hommes à bord.

IV

Fitcher avait eu un moment de surprise, au matin, lorsque son homme de vigie avait annoncé l'épave ; il la croyait plus au nord. « Pourquoi n'as-tu pas tenu compte de la dérive ? » A bord du *Pétrel* se trouvaient des hommes à sauver, à bord du *Pétrel* se trouvait J.-F. Nau, ce jeune capitaine qui lui avait refusé la main, et le *Phoque Blanc* était le premier arrivé sur les lieux.

Que de motifs pour être heureux ! Aussi, toute la journée Fitcher s'était-il tenu sur la dunette, donnant ses ordres. A peine s'il s'était absenté pendant deux heures pour prendre quelque nourriture et dormir un peu. Après avoir pesé toutes choses, il avait jugé le sauvetage difficile. Le *Pétrel* tenait la mer, deux de ses embarcations étaient en bon état, fallait-il

les risquer tout de suite ? N'était-il pas préférable d'attendre une accalmie qui pouvait se produire dans quelques heures ?

Il négligea l'avis de ses officiers, mais on le vit parler longuement à son maître d'équipage. Celui-ci, excellent marin, ne se permettait cependant jamais de lui donner un conseil. Qui aurait pu donner un conseil à Fitcher ?

— Lehuby, crois-tu qu'une embarcation puisse tenir la mer ?... Possible, n'est-ce pas ? Mais ce serait osé. En tout cas, c'est à eux de tenter leur chance... Je ne puis pas, moi, risquer six matelots dans une de mes baleinières... J'ai besoin de tous mes hommes pour la manœuvre du *Phoque Blanc*... On attendra une accalmie, jusqu'à demain matin... demain soir même si le *Pétrel* supporte la mer... Crois-tu, ce Nau ? Il a refusé ma main... Bien aise, maintenant, de trouver le capitaine Fitcher sur sa route. On pourrait établir un va-et-vient ? Très joli en théorie, sur un bouquin de navigation, avec une gravure pour expliquer la manœuvre. Les professeurs vous interrogent là-dessus... Je voudrais les voir ici, et je leur céderais ma place... C'est bien, Lehuby. Que tout le monde veille à bord... Ce sera très dur cette nuit pour ne pas perdre l'épave de vue, si, par malheur, il ne leur était pas possible de lancer des fusées. Oh ! mais je l'ai trouvée, je la retrouverai bien...

Pendant tout ce monologue, ce grand diable de Lehuby n'avait pas prononcé un mot, se contentant parfois de retirer sa pipe de sa bouche, de cracher sous le vent et d'émettre des grognements approbateurs. Il faut dire que ces diverses phrases ne furent pas prononcées à la suite les unes des autres, sans interruption. Mais, entre chacune d'elles, s'écoulaient parfois cinq minutes : le temps, pour Fitcher, de lancer un ordre, ou de prendre les jumelles et de déchiffrer un signal du *Pétrel*, ou de faire trente pas sur la dunette, ou de s'approcher du compas et de regarder la rose des vents.

Fitcher n'avait pas coutume d'être si loquace, et ce débit inusité montrait à quel point il était touché par l'aventure. Aucun des hommes de son bord, — Lehuby à part, — ne pouvait se flatter d'avoir eu avec lui une longue conversation sur le métier. Car, pour toute autre chose, lorsqu'il se trouvait devant des cartes de jeu ou une bouteille d'alcool, la verve de Fitcher était inépuisable.

Dès le matin, il avait signalé par T. S. F. qu'il avait

retrouvé le *Pétrel*, dématé, en dérive, avec un seul blessé à bord, mais grièvement. Il avait ajouté que l'épave pourrait tenir la mer vingt-quatre heures encore ou davantage, et qu'il se tenait prêt à recueillir les naufragés. Toute la journée, il avait manœuvré avec de grosses difficultés. Fort heureusement, les machines tournaient rond et les pompes n'étaient pas en avarie.

Au moment où la lumière commença à baisser, il doubla les équipes de matelots ; puis il dit à ses officiers :

— Pour cette nuit, nous resterons tous sur le pont. Le lieutenant veillera sur le gaillard, et vous, second, resterez avec moi sur la dunette.

Le problème de la veille devenait complexe. Il fallait, en effet, se tenir assez près du *Pétrel* pour ne pas le perdre de vue, et assez loin pour qu'une lame ne jetât pas le *Phoque Blanc* sur l'épave.

Ce fut peu après que J.-F. Nau signala la mise à l'eau de l'embarcation avec neuf hommes à bord. Fitcher comprit tout de suite à quel point l'équipage du *Pétrel* pouvait être démoralisé, et il s'en voulut d'avoir négligé cet élément dans ses calculs de sauvetage. Car la baleinière fut mise à l'eau, alors que le *Phoque Blanc* se trouvait à plus d'un mille au vent de l'épave. Pour procéder sagement, il aurait fallu tout d'abord prévenir Fitcher que cette manœuvre allait être tentée, et attendre que le schooner se fût placé pour recueillir les naufragés.

« Est-ce qu'il est encore maître de ses hommes ? pensa Fitcher avec une singulière clairvoyance. Et ils font cette tentative juste à la tombée de la nuit ! » Mais il garda cette réflexion pour lui, et il donna les ordres nécessaires pour la recherche des naufragés.

Le *Phoque Blanc* se trouvait dans l'ouest du *Pétrel*, tandis que la baleinière était emportée dans le sud-est. Il vira de bord aussitôt et manœuvra pour passer aussi près que possible de l'épave et suivre le chemin parcouru par l'embarcation.

— Second, commanda Fitcher. Deux hommes sur le gaillard, un matelot dans le nid de pie. Placez des « bouts » le long des bords et des échelles de pilote. Que tout le monde veille !

La recommandation était inutile, les hommes du *Phoque*

Blanc ne ressentait pas leur fatigue, bien qu'ils fussent terriblement secoués et que pas un, depuis vingt-quatre heures, n'eût pu prendre un instant de repos. « Quel est le blessé ? » se disaient-ils. Mais ils se demandaient surtout de quelle manière on parviendrait à prendre les naufragés à bord. C'était une véritable angoisse qu'ils éprouvaient. « Quelle belle fête si nous parvenons à les sauver ! Tel que je connais Fitcher, je parie qu'il ne ménagera pas les quarts de vin. » Et un autre : « Je ne suis pas riche... Eh bien ! je donnerais une jolie somme pour qu'ils soient déjà à bord. »

Neuf hommes étaient à la mer qu'il fallait repêcher. D'un coup de barre, d'une lame dépendait leur vie, d'une seconde d'inattention, d'une surprise, d'un « bout » mal lancé. Personne n'osait plus parler. On n'entendait que la voix de Fitcher. « A gauche un peu... » et, ainsi qu'il en avait l'habitude, son bras tendu indiquait de quel côté il fallait appuyer sur la barre.

— Lehuby, prends la barre, fais-toi donner la main par un homme.

Ainsi, tout était pour le mieux. Fitcher commandait, Lehuby exécutait. C'avait été ainsi pendant cette fameuse nuit au large d'Alger, mais alors Fitcher lui-même avait jeté le « bout » sur l'épave. Et, plus tard, Lehuby avait dit : « Je ne me suis pas bien rendu compte, mais je crois que nous sommes passés par-dessus la goélette. » A quoi Fitcher n'avait pas répondu.

Le *Phoque Blanc* se trouvait bien près de l'épave. A aucun moment de la journée, il ne s'en était autant rapproché. N'allait-il pas se jeter dessus ? Le matelot qui aidait Lehuby, de lui-même appuya un peu sur la droite, mais le maître frappa du poing sur l'avant-bras de l'homme.

— Attends l'ordre.

Et l'ordre vint seulement une minute plus tard, alors que l'étrave du *Phoque Blanc* semblait déjà menacer l'épave.

— Barre à droite...

Puis, peu après :

— Droite la barre !

Le *Phoque Blanc* défila à cent mètres de l'épave. Ils purent voir la brèche de son gaillard, son pont dévasté, l'ouverture de la cale IV et les ravages qu'avait faits le billot à l'arrière. Trois

hommes aperçurent Michel étendu à l'arrière, et le lieutenant, qui connaissait bien l'équipage du *Pétrel*, dit :

— J'ai vu le blessé, à l'arrière, mais je ne l'ai pas reconnu.

— Veillez devant, leur cria Fitcher.

La nuit arrivait rapidement. Pour les hommes qui avaient quitté le *Pétrel*, c'était une question de vie ou de mort qu'ils fussent retrouvés rapidement, car leur embarcation ne tiendrait peut-être pas jusqu'au jour suivant, et, si elle n'était pas engloutie dans la nuit, les recherches, le lendemain, seraient plus difficiles, la tempête l'éloignant de l'épave.

Pour l'instant, elles étaient très pénibles. Baleinière et schooner disparaissaient dans d'immenses creux, et, lorsque l'embarcation chevauchait une crête de lame, elle était, le plus souvent, complètement cachée par les embruns. Fitcher et ses hommes balayaient l'océan de leurs jumelles, mais la poussière d'eau limitait étroitement le champ de vue.

« A droite ! » lança Fitcher, et pendant une dizaine de minutes, il navigua dans une nouvelle direction. Puis : « A gauche ! » et le *Phoque Blanc* changea encore de route.

— Des cris ! lança un matelot.

Ils écoutèrent. Ce n'était que le vent qui hurlait. Mais, tout aussitôt, un matelot annonça :

— Une fusée par tribord avant !

Ils regardèrent dans cette direction, et, deux minutes plus tard, une autre fusée s'éleva :

— Ils sont là !

— Attention, vous autres. Les bouts sont-ils prêts ? Les échelles ? Préparez-vous à les « crocher ». Un peu de barre à tribord.

Fitcher mit le signal de la machine sur « doucement ». Combien de minutes s'écoulèrent avant qu'ils aperçussent la baleinière, personne n'en sut jamais le compte. Trois minutes peut-être. Une nouvelle fusée s'éleva, et, immédiatement après, l'embarcation fut portée par une lame juste un peu par tribord. Il leur parut que le *Phoque Blanc*, qui se relevait, allait l'éventrer de son bout-dehors. Mais elle coula entre deux rouleaux de houle et fut plaquée contre la muraille de tribord juste au moment où la machine, répondant à un ordre de Fitcher, signalait qu'elle battait en arrière.

Ce qui se passa ensuite fut si rapide que la manœuvre

donna l'impression de la confusion. A bord du *Phoque Blanc*, quelques gaillards, solidement areboutés, tendaient les bras; dans la baleinière, on ne distinguait qu'un grouillement de « cirés ». Mais, déjà, les bouts étaient saisis, et quatre hommes grimpaient aux échelles de pilote, lorsque le *Phoque Blanc* roula sur tribord, menaçant de couler les naufragés. Lorsqu'il se rejeta sur bâbord, les neuf rescapés étaient aussi solidement fixés à son bordage que des patelles à un rocher. Deux douzaines de bras s'abattirent sur eux, les soulevèrent et les firent basculer sur le pont.

Le premier qui se releva fut le second du *Pétrel*.

— Hello! Balam, lui cria Fitcher, tout en mettant le transmetteur d'ordres sur : en avant.

— Hello! Fitcher, répondit Balam, tandis qu'une lame broyait la baleinière comme une coquille de noix contre la coque du schooner.

Et Fitcher ne put s'empêcher de plaisanter :

— Je ne pensais pas vous rencontrer ici.

Ce qui lui valut un grognement de Balam.

V

Lorsqu'ils virent la baleinière emportée au large, les hommes qui étaient demeurés à bord de l'épave, ressentirent une atroce sensation d'abandon contre laquelle ils ne réagirent que faiblement.

L'équipage formait un tout, ayant subi les mêmes fatigues, les mêmes souffrances, ayant éprouvé les mêmes espoirs et les mêmes découragements, et, brusquement, neuf hommes avaient tenté seuls leur chance. Il était amputé d'une partie de lui-même, et quelle partie ! Des hommes qui comptaient : Balam, Fueri, Jeromini et les deux Guyon.

« Ai-je agi sagement en les laissant partir ? » se demandait Nau.

Il ne trouvait pas de réponse. Ses pensées ne se suivaient plus logiquement, ne s'enchaînaient plus. A peine venait-il de formuler cette question qu'il se surprit à souhaiter : « Si je ne dois pas me sauver de cette aventure, qu'une lame m'emporte tout de suite. »

La nuit monta de la mer, se répandant tout d'abord dans les

lames comme si on y eût déversé peu à peu de l'encre de Chine, puis s'élevant tout autour de l'horizon, laissant au-dessus des naufragés un cercle de lumière atténuée vers lequel instinctivement ils dressèrent les yeux.

Lehouédec dit qu'il avait aperçu une fusée vers le sud-est; personne ne lui répondit. Une minute plus tard, il en signala une nouvelle, mais Chabot lui cria de se taire et qu'il avait eu sans doute une hallucination.

Alors, se produisit un petit incident qui montra à quel point ils étaient affectés. Chabot et Lehouédec avaient toujours vécu en bons camarades, et certainement Chabot n'avait mis dans sa réponse aucun sens injurieux. Ce ne fut pas l'avis de Lehouédec.

— Répète un peu, cria-t-il à l'autre matelot.

Il se leva, titubant sur le pont et saisit son camarade à la gorge.

— Allons, vous autres. Qu'est-ce que vous faites là? dit Albert, sautant de la dunette sur le balcon arrière et s'interposant. Allons, vous autres, répéta-t-il, et, comme la voix de Nau se fit entendre sur un ton de commandement: « Lehouédec, il faut lancer des fusées », ce fut suffisant pour séparer les deux hommes.

La nuit à présent avait tout envahi, et les rescapés distinguaient à peine leurs silhouettes. Ils ne savaient plus combien ils étaient, car quelques-uns ne se distinguaient pas des objets derrière ou contre lesquels ils étaient accroupis. S'en apercevant, Nau fit un appel: « Pat, Albert, Solari, Chabot... » Il criait les noms, et les hommes répondaient un à un: « Présent »!

Alors, leur vint une angoisse: « Où se trouvait le *Phoque Blanc*? »

Le voilier avait disparu dans le sud-est, croyaient-ils. Mais savaient-ils bien dans quelle direction il avait disparu? Leur épave était jetée d'un côté et de l'autre. Sans qu'ils s'en rendissent compte, elle pivotait parfois sur elle-même, plongeant par la proue dans un gouffre, prise par un tourbillon, jetée de vingt-cinq degrés sur la droite, glissant par tribord dans un autre gouffre. Puis, une houle arrivait qui prenait le *Pétrel*, et, d'un coup d'échine, le lançait vingt mètres plus loin.

Ils étaient tous affalés, les uns sur la dunette, les autres sur

le balcon, les bras étendus et les mains serrant convulsivement un point d'appui. Certains osaient encore regarder le large, d'autres fermaient les yeux, sentant battre leur cœur d'homme contre le bois du navire.

Ne se souvenant plus de la fureur soudaine du matelot, Chabot interrogea Lehouédec :

— Vrai, tu as vu une fusée, toi ?

Chabot répondit :

— J'ai vu deux fusées par là.

Et il étendit le bras. Il s'aperçut, tout aussitôt, de l'inutilité de son geste, car, comme il avait le bras tendu par le travers du navire, il vit son bras qui désignait une étoile quelque part au-dessus de l'horizon ; mais ce même bras, qui n'avait pas bougé, désignait, quelques secondes plus tard, une autre étoile à vingt degrés sur la droite de la première.

Pour se rassurer, pour rassurer les autres, il se mentit à lui-même et il répéta :

— Vrai, j'ai vu deux fusées par là.

Il se doutait bien de l'attention avec laquelle tous l'écoutaient, et avec quelle fièvre quinze paires d'yeux fouillaient la mer. Enfin une fusée que tous virent s'éleva à un demi-mille à peine.

— Ah ! firent-ils.

— Les fusées ! cria Nau. Tu ne m'as pas entendu tout à l'heure, Lehouédec ?

— Bien, commandant. Je vais en chercher.

— Albert, dit Nau, il faut allumer un fanal à l'arrière. Et Michel ?

Le lieutenant se trouvait à côté de J.-F. Nau. Il secoua la tête, ne regardant pas le commandant, et il eut un déchirement dans la voix pour répondre :

— Ça ne va pas.

Michel avait été abandonné pendant quelques minutes au moment de la mise à l'eau de la baleinière. Puis, Pat s'était assis à côté de lui, et, peu après, avait pris dans la sienne une main de Michel. Depuis il n'avait pas quitté le matelot.

Tout d'abord, il n'avait senti dans cette main que la fièvre qui dévorait le corps. Et ce corps semblait indifférent à ce que quelqu'un s'occupât de lui. Mais quelques minutes plus tard,

Pat perçut un tressaillement dans cette main, les doigts se fermèrent doucement comme s'ils avaient cherché à reconnaître ce qu'ils touchaient et, lorsqu'ils eurent connu que c'était une autre main, ils se contractèrent avec force.

Pat abandonna sa main et approcha son visage de celui de Michel. C'était le moment où la nuit montait, il dut s'approcher très près pour distinguer les yeux du matelot. Quelque chose de nouveau s'était produit chez le blessé ; son regard n'avait plus cette expression vide. Il était fixé sur le visage de Pat, et il reconnaissait Pat, et il le remerciait, et il le suppliait de ne pas l'abandonner. Était-ce signe de mieux ou signe de pire ?

Le chef mécanicien n'avait pas l'habitude des moribonds, il ne pouvait fonder son diagnostic sur l'expérience. Dès ce moment, cependant, il se dit que Michel ne serait pas un embarras lorsqu'il faudrait abandonner l'épave. Il se promit, lui, de ne pas abandonner Michel.

Ce n'était pas une lourde charge, il suffisait de tenir une de ses mains, d'humecter ses lèvres d'un peu d'eau, parfois de se baisser sur son visage et de le protéger des embruns et des secousses trop rudes du navire.

Albert, de temps à autre, venait jusqu'à Pat, puis retournait auprès de J.-F. Nau. Il remarqua avec quelle bienveillance Pat abandonnait sa main et avec quelle sollicitude il passait son autre main sur le front du blessé ; en même temps, il avait observé que le visage du matelot se creusait. Il répéta à J.-F. Nau :

— Ça ne va pas.

— Non ? interrogea le commandant.

Albert secoua simplement la tête, puis il dit :

— Pat le veille.

— Bien, prenez une lampe, Albert, et voyez un peu ce que fait Lehouédec.

Celui-ci avait disparu dans la dunette depuis un moment après s'être muni d'un fanal. Il devait atteindre la chambre de navigation où les fusées se trouvaient placées dans un casier et, pour remplir sa mission, s'avancer dans l'eau jusqu'à mi-corps. Cette eau participait aux mouvements de l'épave et était agitée de remous chaque fois qu'un paquet de mer embarquait sur le pont. Plusieurs fois, Lehouédec fut sur le point

de rétrograder. Il atteignit enfin la chambre de navigation, mais, à la lueur de son fanal, il s'aperçut que le casier à fusées était vide.

Pourtant la veille, les fusées se trouvaient là. Il fit le tour de la chambre de navigation, examinant chaque casier; les uns étaient vides, d'autres contenaient des pavillons. Il posa son fanal sur la table des cartes et fiévreusement se mit à chercher dans l'eau, sur le plancher, avec ses deux mains. Ce fut là qu'Albert le trouva.

— Eh bien, Lehouédec ?

— Les fusées... tombées.

— Inutile de chercher, elles sont mouillées.

Un terrible découragement acheva de les abattre; ils tombèrent dans une sorte d'inconscience. Que firent-ils? Ils ne purent jamais se le rappeler. Albert se retrouva accoté contre une cloison dans la cabine du chef mécanicien. Il se mit à la recherche de Lehouédec et le découvrit dans sa propre cabine, à lui Albert, affalé sur la couchette. Lorsqu'ils remontèrent sur le pont, il était neuf heures. Quelques étoiles de première grandeur se montraient à travers les nuages. Au passage, Pat arracha presque, de la main d'Albert, le fanal que celui-ci portait.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? cria le chef mécanicien et, s'apercevant que le lieutenant ne tenait plus sur ses jambes, il ajouta :

— Qu'est-ce que tu as, Albert ?

C'était la première fois qu'il tutoyait le lieutenant.

Pat ne se souvenait pas d'avoir vécu deux heures d'une attente aussi cruelle. Tout d'abord, Michel avait manifesté de l'inquiétude, produite sans doute par l'obscurité. Il s'était agité et avait serré avec plus de force la main de Pat, qui attendait avec impatience déjà le retour d'Albert. Puis, il était resté calme pendant de longues minutes. De nouveau, l'agitation l'avait repris et elle ne l'avait plus quitté, croissant, au contraire, au fur et à mesure que le temps s'écoulait. Après une demi-heure, le chef, dont la main, prise comme dans un étau, était couverte de la sueur du moribond, avait été obligé de maintenir de son autre bras le matelot qui se débattait. C'était devenu presque une lutte dans laquelle Pat craignait d'user de trop de violence.

— Albert, reprit Pat, fixe ce fanal au-dessus de Michel et vois Nau, vois les hommes.

J.-F. Nau avait perdu connaissance. Cette prostration était du genre de celle dont Albert et Lehouédec avaient souffert au même moment. C'était une espèce de léthargie produite par l'affaiblissement et la fatigue. Il fut long à revenir à lui. Comme il était allongé, Albert essaya de le soulever, mais vainement. Il lui prit alors la tête entre ses mains et put la tourner et la retourner sans provoquer le moindre réflexe.

Angoissé, il appela :

— Nau! Nau! — Et toujours sur un ton plus élevé :

— Nau... Nau...

Enfin, le commandant ouvrit les yeux, tout d'abord sans bouger, comme hébété, puis, brusquement, il se dressa, bousculant Albert, et cria, ne se souvenant certainement pas de l'endroit où il se trouvait :

— Quoi? Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est?

— Commandant. Ce n'est rien. C'est moi, Albert, dit le lieutenant.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Enfin, il revint à lui :

— Albert, c'est vous?

— Oui, commandant, c'est moi. Plus de fusées.

J.-F. Nau soupira profondément en baissant la tête.

— Commandant, il faut voir les hommes. Personne ne répond.

Tous se trouvaient ou à peu près dans le même état que J.-F. Nau. Le commandant et Albert durent les secouer un à un, et comme le premier, qui était le télégraphiste américain, à peine revenu à lui, retomba sans connaissance, ils décidèrent de les attacher pour qu'ils ne pussent glisser vers la mer. Solari fut retrouvé geignant et torturé par des nausées, sous une embarcation. Trois chauffeurs avaient uni leur sort et, reposant, la tête de l'un sur l'épaule de l'autre, s'étaient déjà liés solidement.

Lorsqu'ils eurent terminé leur ronde, assurés que tous les hommes étaient en sûreté, ils titubaient et durent se soutenir l'un l'autre. Quand ils revinrent sur la dunette, ils aperçurent en mer de nombreuses lumières. Un feu rouge ici,

un feu vert là, un blanc ailleurs, et il sembla à Nau apercevoir deux fusées en même temps, mais lancées à un demi-mille au moins l'une de l'autre.

Cela lui rappela qu'il avait quelque chose à dire au sujet des fusées. Mais il eut beau chercher dans sa tête, il ne trouva pas ce que c'était ; il avait bien trop de peine, à cet instant, à passer dans une boucle du pont le filin de chanvré dont lui et le lieutenant s'entouraient le corps...

Mère, Fanny et Jean-François étaient sur le quai du Port. C'était une fête ; des forains avaient installé leurs baraques le long desquelles couraient des festons de lanternes orange, rouges et vertes. Au-dessus d'un orchestre mécanique à tuyaux d'orgue, un pantin frappait des cymbales de cuivre. Tout d'un coup, l'air s'emplit d'une musique profonde et nourrie comme si dix accordéonistes avaient en même temps joué de leurs instruments. A travers la foule s'avança un homme vêtu d'un manteau de cuir et coiffé d'un chapeau melon ; il jouait de l'harmonica, et c'était lui qui exécutait cette belle musique. Lorsqu'il fut près d'eux trois, il les salua d'un coup de chapeau, et Nau dit à Fanny :

— Chut ! C'est Pat, il ne faut pas le troubler.

Ils suivirent Pat qui se faufila à travers les badauds arrêtés bouche bée devant une baraque. Qui croyez-vous qui faisait le boniment ? Fitcher lui-même, le commandant du *Phoque Blanc*, et l'homme qui lui lançait la réplique n'était autre que Balam, le second du *Pétrel*.

Voici que Fitcher aperçoit Nau, saute sur le sol, court à lui, le prend par le collet et le secoue.

— Nau, Nau. Vous ne pouvez pas rester là.

Jean-François lança son poing en avant, mais son poignet fut saisi par la main de Fitcher.

— Nau ! Nau ! Vous êtes sauvé.

...Il ouvrit les yeux. Il n'était pas sur le quai du Port, mais à bord de l'épave. Il faisait grand jour, et Fitcher le tenait par le poignet. La houle de l'océan était beaucoup moins ample et le ciel était clair.

Nau sauta sur ses pieds, et cria comme un fou :

— Sauvés, nous sommes sauvés, Albert, nous sommes sauvés.

Mais déjà Balam, qui suivait Fitcher, portait secours au lieutenant.

VI

Cette journée compta pour le capitaine Cruchat. Il en oublia toutes ses préoccupations habituelles. Il ne se souvint même plus qu'il était capitaine d'armement d'une des plus importantes Compagnies marseillaises de navigation, et que son principal souci était, non pas de prendre les capitaines en défaut, mais de n'être pas trompé par eux.

La première dépêche qui lui parvint avait été expédiée par Fitcher une heure après qu'il eut retrouvé le *Pétrel*. Elle était ainsi rédigée : « A bord du *Phoque Blanc*. Le 21 mars, à neuf heures (heure du lieu). Ai aperçu le *Pétrel* par 40° latitude nord, 34° longitude ouest. Schooner démâté, à la dérive. Avarie à l'avant. Arrière enfoncé. Mer grosse. Pas danger immédiat. Un homme grièvement blessé. Reste sur les lieux, tenterai sauvetage demain matin si état mer permet. Fitcher. »

C'était parfait. Cruchat se persuada qu'il n'avait jamais supposé que Fitcher ne retrouverait pas le *Pétrel*.

« Fitcher. Oui. Je sais bien tout ce que l'on a dit de lui, les histoires que l'on raconte. Mais souvenez-vous de ses sauvetages sur les côtes algériennes. Du moment que Fitcher annonçait (Cruchat pensait à la toute première dépêche du commandant du *Phoque Blanc*) qu'il se portait au secours du *Pétrel*, nous pouvions dormir sur nos deux oreilles. »

Cruchat s'en voulut même de n'avoir pas été plus affirmatif, en répondant aux femmes qu'il avait reçues dans son bureau. Il aurait fallu les renvoyer simplement, en leur disant que l'affaire était tout à fait ordinaire, qu'il n'y avait pas lieu de se faire le moindre souci, le meilleur capitaine de la Compagnie se portant au secours du schooner engagé.

C'est cette manière de voir qui se répandit dans les milieux maritimes. Les capitaines dirent : « Fitcher est extraordinaire. Alors que tous les navires recherchent le *Pétrel*, il affirme qu'il se porte à son secours, et, trente-six heures plus tard, il annonce qu'il l'a retrouvé. » Non seulement Fitcher obtint la considération à laquelle il aurait eu droit si... s'il n'y avait pas eu la fuite à Buenos-Ayres et cette période

trouble en Algérie..., mais encore il fut placé un peu au-dessus des autres.

Cependant Cruchat faisait la grimace. Au moment où il avait reçu la dépêche, il avait grimpé aussi rapidement que possible jusqu'au bureau des cartes. Si les papiers qu'il avait couverts de ses griffonnages avaient disparu, le routier était toujours étalé sur la table, et, sur ce routier, le point déterminé après une heure de calcul était marqué en rouge.

Ce qui allait ressortir du travail qu'il entreprenait, le capitaine le prévoyait. En faisant glisser le rapporteur sur la carte et en écartant les branches du compas, il ne s'avouait pas qu'une des plus grandes joies de sa vie aurait été que le point où se trouvait en perdition le *Pétrel* fût compris dans ce cercle de deux cents milles de diamètre qu'il avait fixé aux capitaines comme zone de recherches.

Mais il savait que Fitcher avait retrouvé le *Pétrel* plus au nord. « Ainsi, si le *Phoque Blanc* ne s'était pas porté au secours de J.-F. Nau, celui-ci et ses hommes auraient été perdus par sa faute. Il avait aiguillé les recherches dans une fausse direction. »

Il se mortifia volontairement : « J'ai agi à la légère. » Il n'écoula pas la voix qui lui disait : « Personne ne savait où se trouvait le *Pétrel*. Il fallait bien localiser les recherches. Tu n'as donné qu'une indication. »

Vraiment, cette affaire du *Pétrel*, il ne l'oublierait jamais ! Et le souvenir qu'il en garda fut toujours altéré par le souvenir de l'erreur qu'il avait commise.

Mère et Fanny, le jour où elles s'étaient rendues auprès du capitaine Cruchat pour obtenir des informations au sujet du sort du *Pétrel*, étaient sorties angoissées du bureau du capitaine d'armement. Fanny, toute pâle, s'était appuyée plus lourdement sur le bras de Mère. « Comment déjà ? Est-ce possible ? » Toutes les femmes l'avaient accompagnée chez elle. « Voyez-vous, nos hommes sont en péril en mer, et, ici, un enfant, l'enfant du capitaine, est sur le point de naître. »

Fanny s'était couchée, Mère avait tiré les volets pour que la chambre ne fût pas trop violemment éclairée, et la sage-femme avait été appelée.

Tout l'après-midi, les « femmes » du *Pétrel* s'étaient succédé.

M^{me} Balam disait à Mère :

— Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude.

Et la femme de Guyon :

— Moi, j'ai quatre petits.

La sage-femme, lorsqu'une nouvelle venue se présentait, demandait :

— Votre mari aussi est à bord du *Pétrel*?

La visite de Cruchat dissipa en partie cette atmosphère d'inquiétude. Après son départ, Mère s'approcha du lit :

— Fanny, on a retrouvé le *Pétrel*.

— Oh ! Mère, je n'ai jamais désespéré.

Pendant la nuit suivante, la fiancée de Michel demeura avec Mère et la sage-femme. Vers l'aube, elle s'assoupit un peu sur le divan, et Mère lui glissa un coussin sous la tête. Elle dormait encore lorsque Mère reçut le journal.

« Je suis certaine qu'il y a du nouveau, se disait-elle, en tâtonnant pour faire glisser les branches de ses lunettes sous les mèches blanches. Voyons : rien en première page. Ah !... »

En « dernière heure », un titre sur deux colonnes annonçait : « L'équipage du *Pétrel* est en sûreté à bord du *Phoque Blanc*. » Et, au-dessous, en caractères plus petits : « Un matelot est mort de ses blessures. »

« Comment faire ? se disait Mère. Il faut que je prévienne Fanny, et « elle », la fiancée de Michel, dort sur le divan. »

Cinq minutes plus tard, Mère était assise à côté de la jeune fille, dont elle avait entouré les épaules d'un bras, et Fanny s'était à demi dressée sur sa couche.

Vers dix heures, la fiancée de Michel s'en alla toute seule. Elle n'avait pas voulu que quelqu'un l'accompagnât. Elle était si légère, allant un peu à droite, puis un peu à gauche, que l'on aurait dit une de ces feuilles mortes qui, à l'automne, glissent sur le sol en l'effleurant à peine...

VII

Parfois, J.-F. Nau passait sa main sur son front. Avait-il vécu cette dramatique aventure, ou l'avait-il rêvée ? Il regardait Balam, assis en face de lui à la table du carré du *Phoque Blanc*, et qui faisait honneur à tous les plats qu'on présentait. Lui,

Nau, ne pouvait avaler une bouchée. Il ressentait une sensation de vide, de solitude. La mer s'était acharnée à lui prendre son navire; il était dépouillé.

« Je n'ai plus rien. » Le vieux capitaine lui avait dit sur le quai du Port : « Vous n'allez pas prendre le commandement d'un schooner, en Amérique? » Les larmes lui en venaient aux yeux. Ce qu'il avait donné de lui-même à ce navire! Il en était arrivé à oublier un peu Fanny. A présent, Fanny et Mère seules lui restaient. Consentirait-il, un jour, à prendre le commandement d'un nouveau navire? Et s'il y consentait, avec quelle appréhension!

Comment font-ils, les autres, pour manger? Albert ne paraît pas trop touché par l'aventure; Solari ne cesse de raconter des histoires :

— Vous savez, moi, j'ai terriblement souffert... du mal de mer.

Et Fitcher, qu'il est heureux!

— Nau, videz votre verre. Allons, un peu de courage, vous en avez besoin. Et vous, Balam...

Mais Balam ne se faisait pas prier.

— Laissez-moi vous raconter ça. Ils étaient quatre à vous rechercher dans le sud : deux anglais, un allemand et le *Freja*. Si je n'avais pas signalé que j'avais trouvé votre épave, ils y seraient encore, le *Freja* tout au moins.

Nau venait de se réveiller, une heure plus tôt, d'un sommeil de trente-six heures. Il avait appris, en ouvrant les yeux, que Michel était mort et que le *Pétrel* avait sombré, mais il ignorait tous les détails de l'affaire. Les autres, Balam, Albert et Solari les connaissaient, mais ils ne se lassaient pas de les entendre répéter. Et Fitcher n'était pas prêt à se taire après une si belle aventure. Il la raconterait bien souvent encore, sous toutes les latitudes.

Au fur et à mesure qu'il parlait, et aussi, au fur et à mesure qu'il avalait des verres de vin rouge, il s'animait. Il faut dire que son agitation était due, en partie, aux fatigues causées par le sauvetage.

Profitant d'un moment de silence, pendant lequel Fitcher reposait son verre et s'essuyait les lèvres, Nau dit :

— Vous savez, Fitcher, Balam a été épatant. C'est moi qui lui ai dit de partir avec la première embarcation. Fieri et les

autres étaient un peu affolés, il était plus régulier que le second allât avec eux.

— J'ai bien compris, dit Fitcher. Il fallait être fous pour se jeter dans une baleinière, par une pareille mer et à la tombée de la nuit. Mais, dites-moi, Nau, n'aviez-vous plus de fusées ?

— Il y avait des fusées dans la chambre de navigation, répondit Albert, mais elles avaient roulé sur le parquet et elles étaient inutilisables. Et puis, ajouta-t-il, je ne sais pas ce qui s'est passé à ce moment-là. Lehouédec et moi, nous nous sommes perdus dans la dunette. Ah ! je ne sais plus, je ne sais plus...

— Dites, Albert, fit Nau. Vous savez, je voulais vous dire quelque chose au sujet des fusées lorsque nous nous sommes attachés. Je voulais vous dire, et puis je n'ai plus su qu'il y avait encore des fusées dans une embarcation.

— C'est vrai, dit Albert, je n'y ai plus pensé.

— Et moi, reprit Fitcher, j'ai failli vous perdre à cause de cet oubli. Jusqu'à neuf heures, je ne vous ai plus retrouvés. Pourtant, j'ai de bons yeux, et Lehuby aussi. M'en avez-vous donné du mal ! Je craignais de m'éloigner de vous, et j'avais peur de me casser le nez sur votre épave. A neuf heures, je ne sais plus qui a aperçu votre fanal comme un feu follet sur l'eau.

Fitcher avait beau se plaindre de sa nuit, on comprenait au ton de ses paroles que, comme Pat, il n'aurait pas donné sa place pour tout l'or du monde. Il avait terminé son repas et buvait à petites gorgées le café que le garçon venait d'apporter.

— ... Et il a fallu vous suivre à la piste pendant trois heures. Alors, il est arrivé un anglais. Ah ! je l'ai maudit ! Qu'est-ce qu'il venait faire, celui-là ? Il avait reçu mon télégramme... et il s'est amené comme un pataud. Une grosse baille, chargée jusqu'au pont, et il faisait des grâces pour rester le plus près possible de l'épave. Il m'a envoyé un signal lumineux, je n'ai pas bien compris... Il était question d'un navire anglais qui n'était pas loin, d'un allemand qui avait repris sa route... et de son frère. Bon. L'autre anglais est arrivé une heure plus tard, et ils n'ont pas cessé de lancer des fusées.

— Dites-moi, Fitcher, à quelle heure tout ça ?

— Dix heures... onze heures.

Nau posa sa tête dans ses mains. C'est cela. Il avait vu un feu vert, un feu rouge et des fusées lancées à un demi-mille de distance.

— Plus tard, poursuivit Fitcher, c'est le bateau de la Compagnie internationale de sauvetage qui est parvenu sur les lieux. Celui-ci a fait jouer son projecteur et sa sirène.

Nau s'expliquait son cauchemar : les feux vert et rouge, les lampions de couleur sur le quai du Port, la sirène, et cette musique qui lui emplissait la tête.

Fitcher continua :

— J'ai eu un moment d'affolement. Vous ne pouvez pas croire, vous autres, l'effet que cette sirène produisait dans la nuit, et les deux autres qui s'étaient mis de la partie. Demandez à Balam. On aurait dit, on aurait dit, répéta le commandant du *Phoque Blanc* en cherchant une comparaison... des bœufs marins, beuglant et piquant du muse dans la houle.

Pat mangeait lentement, sans dresser la tête. Il paraissait détaché, ne prêtant qu'une oreille distraite aux paroles de Fitcher. Oui, l'aventure du *Pétrel* était terminée, et J.-F. Nau, Albert, Balam, Solari appartenaient au *Pétrel*, c'est-à-dire au passé. Depuis qu'ils étaient à bord du *Phoque Blanc*, il ne les avait pas regardés, ils n'offraient plus le même intérêt, ils n'offraient pas plus d'intérêt que Fitcher. Le seul qui fût encore bien vivant pour Pat, — cela peut paraître paradoxal, — c'était justement celui qui avait disparu : Michel. Tout était fini ; il fallait envisager deux ou trois semaines de traversée. Il serait obligé de vivre coude à coude avec tous ces gens-là.

Albert, comme s'il lisait les pensées de son ami, lui demanda :

— Pat, qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

Le chef souleva ses épaules pour manifester son désintéressement. Mais, en même temps, son regard fixa plus intensément la nappe blanche.

Est-ce qu'il n'y avait pas un coin, sur la terre, où il serait tranquille ?

— Et vous, Albert ?

— Oh ! moi, répondit le lieutenant, j'ai tout perdu à bord du *Pétrel* : mes livres, mes notes, mes schémas... à trois mois de mon examen. Je vais être obligé de travailler dur.

— Ce que je ne voulais pas, dit à ce moment Fitcher, c'est que l'on me subtilisât le bénéfice de mes efforts... (il eut un petit rire intérieur qui lui souleva la poitrine et que personne ne comprit ; il lui était arrivé, une fois, de « subtiliser » le bénéfice des efforts d'un autre, mais ce qu'il avait fait, il ne fallait pas qu'on le lui fit)... Les deux anglais ne m'inquiétaient pas. Mais, l'autre, j'ai vite vu à qui j'avais à faire. Ses projecteurs, ses installations!... Il fallait absolument que le *Freja* mit le grappin sur le *Pétrel* ou qu'il participât au sauvetage. Vous comprenez, il battait la mer depuis quarante-huit heures, et le charbon coûte cher. Là-haut, dans le nord, le « gouverneur » attend, et il faut des résultats. Oh ! je connais tout ça (il cligna d'un œil). Et, pour moi, il fallait aussi absolument que je jette une amarre sur le *Pétrel*. Question personnelle, question d'amour-propre. Vers deux heures du matin, j'ai compris que l'affaire serait possible ; la mer s'était un peu apaisée. J'ai fait préparer un canot. Celui-ci grognait, fit-il en désignant Balam du doigt, il voulait y aller tout seul. Qu'est-ce qu'il a dit ? Ah ! bon. Je crois : « Vous ne pouvez pas quitter votre bord. » A l'aube, j'ai filé à la crête des lames. Lorsque le *Freja* s'en est aperçu, j'étais déjà à bord du *Pétrel*, j'avais « frappé » une remorque et hissé votre pavillon. Vous étiez sans connaissance.

— Et Michel ?

— Michel ? Ah ! le matelot ? Il était mort.

— Vous nous avez remorqué ?

— Remorqué ? Non. Pas possible. Seulement, vous comprenez, j'avais une amarre à bord. Les autres tournaient autour, ils attendaient que mon amarre cassât pour en jeter une. Ils étaient comme des charognards autour d'un cadavre. Cela a duré cinq heures, ça ne pouvait durer guère plus.

Nau haletait presque en entendant le récit de cette phase du naufrage qu'il ne connaissait pas.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Je n'avais qu'une amarre sur le *Pétrel*, une amarre pour marquer ma priorité, mon droit de prise. A onze heures, la mer se calmant de plus en plus, je me suis demandé s'il ne serait pas possible d'allonger une remorque. J'ai bien examiné le *Pétrel*. Pat, Balam et Albert étaient à côté de moi (ceux-ci firent oui de la tête), je leur ai passé les

jumelles. A ce moment, est arrivé un gros rouleau de houle, l'épave s'est mise en travers, et... il aurait fallu que vous voyez ça, Nau, elle a été retournée comme une coquille de noix.

— Elle a chaviré ?

— Oui, complètement. La lame l'a retournée. J'ai mis « en avant toute », mon filin a cassé. L'épave est demeurée ainsi quelques minutes, au ras de l'eau. On apercevait cette masse noire comme un dos de bête. Puis le *Pétrel* a eu encore un soubresaut.

— Oh! interrompit Albert. J'avais le cœur serré.

— Il s'est presque dégagé, reprit Fitcher. Il s'est couché sur tribord, puis l'avant est sorti de l'eau, et il a disparu en coulant par l'arrière.

J.-F. Nau interrogea :

— Et Michel ?

Ce fut Pat qui répondit :

— Il est mort vers deux ou trois heures du matin. Il s'est raidi tout d'un coup, et ça a été fini...

— Nous l'avons immergé, dit Fitcher. Il avait quelques papiers serrés contre la poitrine. Je les ai pris. Un peu d'argent aussi.

Alors, le télégraphiste du *Pétrel* pénétra dans le carré, et son visage exprimait une telle surprise heureuse que Fitcher lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il tenait dans la main une feuille de papier, et tous surent aussitôt que les quelques mots écrits sur ce papier annonçaient une joie.

Le télégraphiste dit :

— Peters vient de recevoir ce message. C'est pour le commandant Nau, et il passa le papier au capitaine du *Pétrel*.

Celui-ci lut, devint tout pâle et se dressa.

— Peut-on savoir? demanda Fitcher.

— Oh! oui, dit Nau, — et il lut à haute voix, mais sa voix tremblait un peu : — « Beau garçon né. L'avons appelé Jean-François. Fanny. Mère. »

ÉDOUARD PEISSON.

LA SOUMISSION DU MAROC

S'ACHÈVE

LES ÉTAPES DE LA SOUMISSION

La transformation du Maroc sous l'impulsion de la France protectrice se poursuit à un rythme accéléré. Pour trouver quelques coins vierges encore de tout contact européen, il faut maintenant s'enfoncer bien loin dans le sud, gravir les sommets les plus abrupts du Grand Atlas, où un dernier centre de la résistance berbère vient de se soumettre à nos armes, descendre jusqu'à l'Anti-Atlas et, bien au delà, jusqu'à ces régions semi-désertiques où l'offensive du Sahara se heurte aux eaux vives qui dévalent des grands monts. Avant que n'achève de disparaître la dissidence ou qu'elle ne se réfugie, en désespoir de cause, au Sahara espagnol, j'ai voulu m'approcher des ultimes bastions de l'indépendance des tribus et voir à l'œuvre notre belle armée d'Afrique et particulièrement ces admirables officiers du service des Affaires indigènes qui poursuivent, avec tant de sagacité patiente, un travail d'appropriation qui parfois, le plus rarement possible, ne se termine pas sans un recours énergique à l'*ultima ratio* de la force. Le Maroc inconnu, le Maroc insoumis, ne seront bientôt plus qu'un souvenir. Comment disparaissent ou vont disparaître les dernières « taches » de dissidence, quels problèmes politiques et administratifs pose l'achèvement de la soumission ? C'est ce que nous nous proposons d'expliquer.

Quand les Français eurent occupé toute cette Beauce qu'est le Maroc atlantique, depuis le Grand Atlas et le Moyen Atlas jusqu'aux confins de la zone espagnole du Rif et des Djebala,

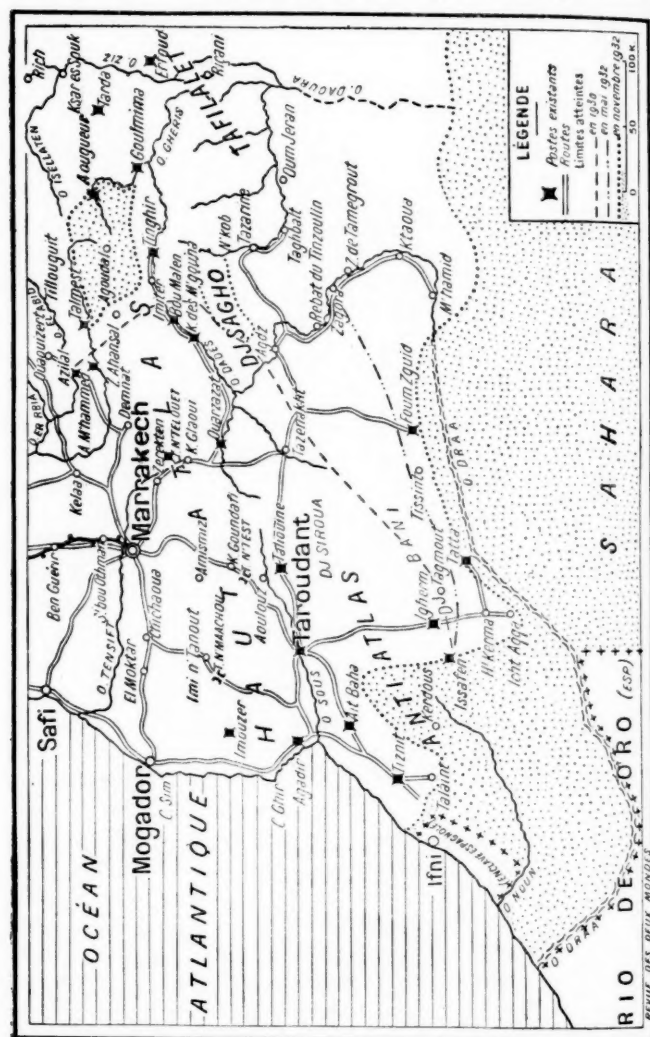
quand ils eurent solidement établi la liaison entre le Maroc et l'Algérie, assuré la sécurité des confins algéro-marocains dans la région « où la terre ne se laboure pas » (1) par la soumission des oasis de Figuig et du bassin de la Moulouya, implanté enfin l'autorité française au sud du Grand Atlas, dans cette région si originale du Sous, où les tribus de la vallée relèvent depuis longtemps du Maghzen, une question délicate se posa : convenait-il de pousser plus loin la conquête, de poursuivre une sorte d'unification du Maroc en pénétrant dans les montagnes et en imposant aux tribus berbères une obéissance à laquelle elles ont toujours répugné ? N'allait-on pas se trouver entraîné dans une série interminable de petites guerres, parmi les forêts, les rochers et les steppes ? On occupait « le Maroc utile » ; ne pouvait-on s'en tenir là ?

Les Romains s'étaient contents d'occuper les côtes, les plaines du Gharb, et d'établir des colonies militaires pour tenir en respect les tribus des montagnes et arrêter leurs incursions. Volubilis, au débouché du Zerhoun et du Moyen Atlas, était à la fois un camp militaire et un marché où, en temps de paix, les montagnards venaient échanger avec les trafiquants italiens les mêmes produits qu'aujourd'hui. Le sultan Moulay-Ismaïl avait fait de Meknès un immense camp retranché où s'entassaient les approvisionnements de guerre et d'où partaient les mehallas chargées d'extorquer l'impôt et de « moissonner des têtes rebelles » dans les territoires insoumis ; les maîtres du Maroc ne cherchaient pas, ou du moins ils n'avaient jamais réussi à étendre une autorité durable sur les populations chleuh. L'ordre français et la paix allaient-ils donc se figer dans des limites que la Puissance protectrice se fixerait à elle-même ? A l'époque où le maréchal Lyautey se servit de cette frappante formule, « le Maroc utile », elle répondait adéquatement à la situation et aux besoins du moment ; mais elle ne pouvait engager l'avenir. Telle ne fut jamais l'intention ni la méthode du génial créateur du protectorat français sur l'Empire chérifien.

Le Maroc des plaines et des riches cultures ne peut travailler en paix que si les massifs de montagnes qui le surplombent ne deviennent pas l'asile inviolé des pillards et des

(1) Ce sont les termes employés dans le traité de Lalla-Maghnia, de 1845.

coupeurs de route. Les pasteurs nomades des régions semi-désertiques ont toujours vécu aux dépens des agriculteurs



sédentaires. Dans ce pays d'irrigation, où la terre n'a de valeur que par l'eau qui la féconde et où l'industrie naissante com-

mence d'aménager les torrents qui descendent des montagnes, on est nécessairement entraîné à remonter jusqu'à la source des rivières. Comment assurer la sécurité du couloir si important Fez-Taza-Oujda, si les tribus du Rif et celles du Moyen Atlas restent insoumises et menacent la route? Les riches coteaux et les campagnes de la région de Meknès ne connaissent de prospérité que si les gens du Zerhoun non seulement ne viennent pas piller les cultures, mais encore achètent et vendent sur les marchés. Marrakech est une oasis au pied du Grand Atlas; sa prospérité est liée aux échanges avec les gens des tribus; les badauds qui s'ébahissent, sur la grand place, aux histoires des conteurs et aux tours des charmeurs de serpents, ne sont pas des Maures de la ville mais des paysans de la montagne. La vallée du Sous ne peut vivre si elle n'est protégée contre les incursions des Berbères de l'Atlas et de l'Anti-Atlas qui la dominent de trois côtés. Le nord agricole a besoin d'une main-d'œuvre qui lui vient surtout du sud, notamment du Sous. Les hommes de l'oued Draâ s'engagent volontiers comme maçons dans les villes du nord. Les Rifains vont louer leurs bras jusqu'en Algérie. Une politique de pénétration par la route et le chemin de fer ne se conçoit pas sans la soumission des riverains. La colonisation est impraticable sans la sécurité à longue distance. Enfin, les vallées des montagnes, si étroites soient-elles, sont souvent plus riches, étant mieux arrosées, que les plaines; elles recèlent, en outre, des ressources minérales. Plus se développent les richesses naturelles du Maroc, mieux on se rend compte qu'il est un dans sa diversité et que les méthodes actuelles de gouvernement, d'administration et de mise en valeur économiques ne pourraient s'accommoder de l'état de choses que les sultans subissaient plus par nécessité que par choix, c'est-à-dire la discrimination entre le pays *siba* et le pays *maghzen*, entre le pays soumis et le pays insoumis. Ainsi le gouvernement français et le Protectorat se trouvèrent entraînés, par la nature même du pays et des habitants, à poursuivre la soumission complète de la totalité du Maroc et même des régions avoisinantes dont la plupart n'ont jamais obéi qu'à de rares intervalles aux maîtres de Maghreb-el-Aksa.

Quand on regarde une carte où sont indiquées les étapes de la soumission des tribus à la puissance française et à l'auto-

rité du Maghzen, on s'aperçoit que, dans toute la région comprise entre la Méditerranée, l'Atlantique et le Grand Atlas, qui est le vrai Maroc géographique, il ne reste plus une seule zone de dissidence. Les tribus qui ont résisté avec le plus d'énergie, une fois accompli le rite de l'immolation du taureau, restent fidèles à la foi jurée. C'est en 1914 seulement, par la rencontre à Taza, en présence du général Lyautey, Résident général, des soldats du général Gouraud, venus de Fez, avec les troupes de la division d'Oran, qu'une communication directe a été ouverte entre l'Algérie et le Maroc atlantique. Taza, il y a moins de vingt ans, apparaissait à nos imaginations comme la cité impénétrable et mystérieuse que l'on ne connaissait guère que par la silhouette que Charles de Foucauld en avait tracée en 1883 et par les renseignements qu'il en avait rapportés au péril de sa vie ; c'était la forteresse qui servait de pont entre les tribus berbères du Rif et la puissante confédération des Beni-Ouarain.

Le Rif n'a été réduit qu'en 1926, par les Français et les Espagnols, après une lutte dramatique contre Abd-el-Krim et les influences bolchevisantes qui, à Paris et à Rabat, paralyssaient l'action militaire. Longtemps encore, le corridor qui sépare les montagnes méditerranéennes des derniers contre-forts du Moyen Atlas et où passera, dans un an, la grande ligne à voie normale qui reliera Casablanca et Rabat avec Oran, Alger et Tunis, resta une zone dangereuse, exposée aux incursions des tribus de la « tache de Taza » qui ne fut soumise qu'en 1927. Quel étonnement de voir ce long couloir en passe de redevenir l'un des grands chemins de l'Afrique du Nord et une terre de colonisation ! Les tribus du Moyen Atlas n'ont définitivement rendu les armes qu'il y a moins de dix ans. La défaite qu'infligea le colonel Mangin à El-Hiba, le 6 septembre 1912, a délivré Marrakech de la tyrannie des « hommes bleus » du Sahara et préparé la soumission du Haouz jusqu'au Grand Atlas. Avec le concours des grands caïds, la vallée du Sous et toute la partie occidentale du Grand Atlas tombèrent sous le contrôle de la France avec les deux cols du Tizi-n'Test et du Tizi-n'Tichka. En 1927, la création du poste d'Imouzer, chez les Ida-ou-Tanam, soumit l'extrémité occidentale du Haut Atlas et permit l'achèvement de la magnifique route qui, d'Agadir à Mogador, suit en corniche les anfrac-

tuosités de la côte au point où l'Atlas s'enfonce majestueusement dans les flots atlantiques. Mais, au sud du Grand Atlas, nous entrons dans un monde tout différent.

LE PAYS AU SUD DU GRAND ATLAS

La barrière puissante et continue du Grand Atlas, dont les sommets dépassent quatre mille mètres, sépare deux régions très distinctes. Sur le versant nord-ouest, ce sont les plaines du Gharb, c'est-à-dire, après les plissements du Moyen Atlas et leur sombre manteau de cèdres séculaires, une Beauce qui se prolonge d'ondulation en ondulation jusqu'à l'Atlantique. Au sud, moins bien arrosées parce que l'écran de la grande chaîne intercepte une partie des nuages, ce sont les régions présahariennes où l'éclatante végétation des oasis se détache en contraste splendide sur les steppes de pierres noirâtres ou grises et les falaises croulantes de grès rouges ou de marnes vertes. Quand on franchit la chaîne maîtresse du Grand Atlas par l'une des routes hardies que la France a tracées, on tombe dans un profond sillon longitudinal qui se creuse au pied méridional de la grande chaîne depuis Figuig jusqu'à Agadir. De l'autre côté de cette dépression, l'Anti-Atlas aligne, parallèlement au Grand Atlas, ses crêtes moins élevées, mais encore redoutables, une succession de plis coupés de vallées. Enfin, plus au sud encore, la falaise du djebel Bani marque l'entrée du domaine saharien. Les rares brèches qui entament cette muraille, le dernier plissement des Alpes marocaines, sont vraiment les portes du désert (1).

Cette dépression très accentuée, cette gigantesque gouttière, serait continue si n'avait jailli le massif volcanique du djebel Siroua qui la coupe en deux. Vers l'ouest, plus arrosé parce qu'il est ouvert du côté de l'océan, c'est le Sous avec sa végétation si caractéristique d'arganiers ; vers l'est, au fond du sillon, scintillent les rivières qui entraînent vers le Sahara les neiges fondues de l'Atlas et apportent à la terre assoiffée la joie et la fécondité de l'eau vive. Elles forment deux groupes.

(1) Voir, page 760 et page 766, les cartes : l'une et l'autre ont été dessinées d'après des clichés qui nous ont été communiqués, avec une parfaite obligeance, par l'*Afrique française*, l'excellente publication de ce Comité de l'Afrique française qui a rendu tant de services à l'expansion française.

D'un côté, l'oued Draâ rassemble en aval de Ouarzazat les eaux de l'oued Dadès et celles de l'oued Taourirt ; s'orientant vers le sud-est, l'oued Draâ s'ouvre un passage à travers les chaînes de l'Anti-Atlas qu'il franchit par une série de cluses étroites ; il traverse le djebel Bani, puis, se heurtant aux plateaux sahariens, il oblique à l'ouest et, décrivant une immense courbe, va rejoindre l'Océan entre l'enclave espagnole d'Ifni et l'importante possession espagnole du Rio de Oro que son lit sépare de la zone franco-marocaine. Ses eaux, absorbées par les saignées d'irrigation, avalées par les sables, pompées par un soleil de feu, n'arrivent que rarement jusqu'à la mer. De l'autre côté du seuil d'Anbed, les torrents descendus du djebel Sagho rejoignent ceux qui viennent de l'Atlas et forment les magnifiques palmeraies du Todgha et du Ferkla. L'oued Gheris coule vers le sud parallèlement à l'oued Ziz et leurs eaux, captées par mille canaux et rigoles, créent le groupe des oasis du Tafilelt (1). Toutes ces eaux réunies vont se perdre, sous le nom d'oued Daoura, dans le Sahara.

L'oued Ziz, depuis ses sources jusqu'à sa disparition dans le désert, suit une direction nord-sud. De sa haute vallée, on gagne les sources de la Moulouya. Une excellente route rejoint ainsi, par Midelt, le Tafilelt à Meknès et à la plaine atlantique : c'est une voie de grand avenir, l'axe nord-sud du Maroc, et sans doute, plus tard, l'une des branches du Transsaharien. Elle coupe à angle droit, au Tafilelt, la route en construction qui suivra, de Figuig à Agadir, le sillon longitudinal qui sépare l'Atlas de l'Anti-Atlas. Entre ce grand axe nord-sud et l'Algérie, la soumission est depuis longtemps complète. C'est à l'ouest que se défendent les dernières tribus insoumises.

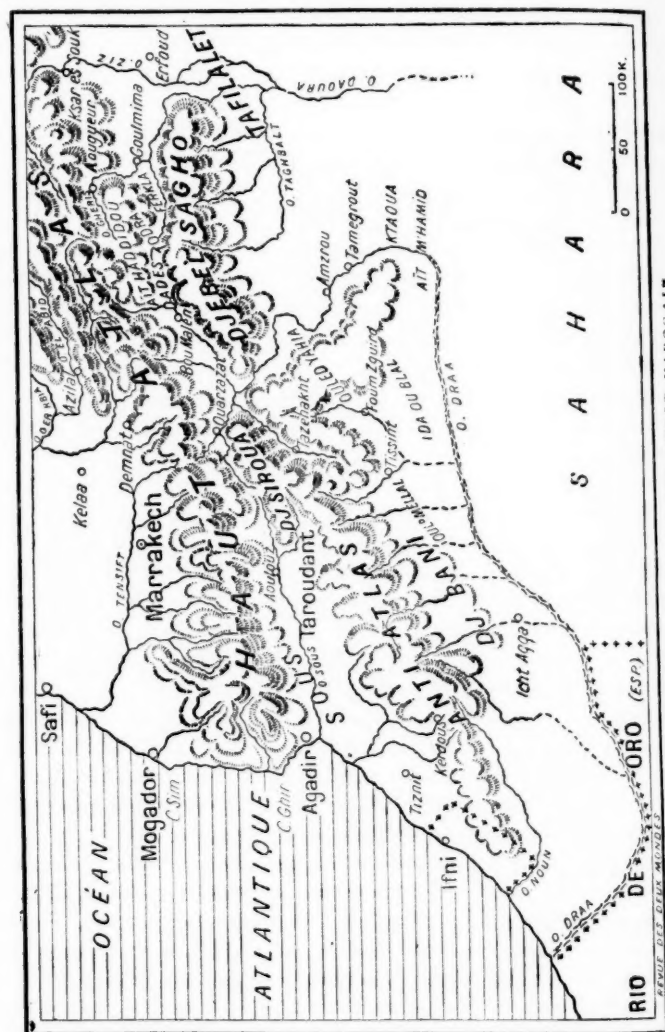
L'économie vitale des populations qui habitent la contrée que dominant les crêtes neigeuses du Grand Atlas est commandée par les dures conditions du climat et de l'eau. C'est une région de passage, mais aussi, partout où l'eau est présente, une terre de fertilité intense. Les sédentaires la cultivent ; mais les nomades en vivent. La loi des pays d'irrigation est toujours la même, que ce soit en Mésopotamie, en Égypte, en Turkestan ou

(1) On écrit Tafilelt en berbère, Tafilalet en arabe. — Rappelons que, dans la transcription des noms de lieux marocains, le *gh* se prononce comme *r* ; on peut écrire Sagho ou Saro, Todgha ou Todra, etc.

au Maghreb; dès qu'un gouvernement d'ordre et une gendarmerie disciplinée protègent le patient labeur des gens des vallées, le pays prospère, la population s'accroît, les montagnards viennent paisiblement échanger les produits de leur économie agricole et pastorale contre les fruits, les céréales, les légumes des oasis; ils trouvent, dans les marchés de la plaine, les vivres, les denrées dont ils ont besoin, les ustensiles, les outils, et même les plaisirs citadins. Si l'autorité se relâche, si le gendarme est de connivence avec le pillard pour rançonner le sédentaire, alors c'est l'exploitation du paysan par le guerrier; les canaux d'irrigation s'engorgent, les marchés s'anémient; c'est, pour tous, la misère, la dépopulation, la mort. Au Maroc, plus particulièrement au sud de l'Atlas, où rien ne pousse sans une répartition minutieusement réglée de l'eau, c'est ainsi que se pose le problème de la sécurité et de l'administration. Ce que le sultan et le Maghzen n'ont jamais été capables de réaliser, si ce n'est partiellement et par intervalles, la Puissance protectrice l'a entrepris; n'étant pas un pouvoir indigène, elle se trouvait dans l'obligation morale de justifier sa domination par ses bienfaits.

Au sud de l'Atlas, toute la vie se concentre autour de l'oued, dispensateur de richesse; aussi l'accès à ses bords est-il âprement disputé. Quand on s'approche, à travers la pierreuse hamada, des grandes rivières telles que l'oued Draâ, il est rare que l'on aperçoive de loin leur lit; ce que l'on voit, ce sont d'étranges forteresses, de hauts murs crénelés, d'imposantes parois faites de cailloux roulés et de terre battue couleur d'ocre rouge; ce sont les kasbahs, caractéristiques de cette région. Sur les falaises qui bordent l'oued Dadès aux environs de Bou-Malen, les kasbahs sont si nombreuses, si rapprochées qu'elles semblent emmurer la vallée pour la tenir prisonnière, comme des châteaux féodaux ou comme ces tours de guet que, dans les anciennes républiques de Toscane, chaque famille édifiait à l'envi pour surveiller l'horizon et signaler les dangers. Sur le vert éclatant de la vallée, l'aspect de ces bâtisses monumentales est fantastique. Quand on s'approche, on s'aperçoit qu'un grand nombre sont en ruines; les autres sont à la fois des forteresses et des villages; souvent quatre tours carrées, ornées de dessins linéaires, d'élégants motifs géométriques, soutiennent la masse de l'édifice; peu d'ouvertures; une porte

étroite dissimulée dans quelque retraits de la muraille; pas de fenêtres, si ce n'est d'étroites meurtrières; l'air



et la lumière pénètrent par les terrasses jusqu'aux habitations des hommes et aux étables qui occupent la partie basse.

La sécurité, avant la venue des Français, ne régnait pas : c'était, de kasbah à kasbah, la guerre, le pillage, les vendettas. L'histoire de ces forteresses, telle que l'a écrite le commandant Montagne (1), retrace la transformation sociale qui s'est opérée dans les dernières décades. L'indépendance des petites républiques berbères disparaît de plus en plus, absorbée par les grands féodaux de l'Atlas. Parmi les kasbahs qui abritent les gens des villages, une autre plus haute, plus neuve, mieux décorée, à l'aspect plus rébarbatif, se dresse : c'est le repaire du khalifa, — souvent un parent, — de quelque puissant caïd tel que El-Glaoui, pacha de Marrakech, seigneur de Telouet et autres lieux, qui protège les ksouriens contre les nomades, mais qui se fait payer ses services parfois plus qu'ils ne valent.

Les kasbahs sont construites le plus près possible des terrains irrigués, mais toujours sur un point un peu plus élevé où l'eau ne saurait parvenir : car il importe de ne pas perdre un pouce du sol fertilisé. Dans le Todgha, les ksours se pressent de chaque côté d'une vallée large de 400 à 600 mètres sur environ 30 kilomètres de longueur. Les eaux de l'oued Todgha y circulent : les fûts des palmiers s'élancent très haut, tandis qu'à leur ombre croissent les figuiers, les pêchers, les légumes et que mûrissent les champs d'orge. La terre irriguée vaut jusqu'à 20 000 francs l'hectare. Comment les pauvres gens de la montagne qui, du haut de leur belvédère, aperçoivent le ruban de verdure où serpentent les eaux, résisteraient-ils à la tentation ? Ils cherchent à tromper la vigilance des ksouriens pour moissonner ce qu'ils n'ont pas semé ; le coup fait, se glissant par les ravins dans leurs montagnes, ils disparaissent. Souvent, la nuit, des coups de fusil indiquent que les maraudeurs sont en campagne. Ni les routes de la vallée, ni les cultures, ni les populations sédentaires ne connaîtront la sécurité, tant que les tribus de la montagne n'auront pas été forcées de renoncer à leur farouche particularisme et de fréquenter en paisibles clients les souks des villes maghzen. Les eaux, source de toute richesse, dévalent en torrents des hautes montagnes ; de leur répartition dépendent l'extension ou la ruine des cultures et la possibilité de créer de l'énergie

(1) Robert Montagne, *les Berbères et le Maghzen dans le sud du Maroc — Villages et kasbahs berbères*, 2 vol. in-8 ; Alcan.

motrice; il faut donc remonter les cours d'eau jusqu'à leur source et les dominer. Les forces sauvages doivent se plier à la volonté ordonnée et productrice de l'homme civilisé. Une politique des eaux est à la base de l'économie marocaine; ses exigences sont conformes aux postulats d'une prévoyante politique indigène.

LES OFFICIERS DES AFFAIRES INDIGÈNES

La soumission des tribus, c'est d'abord l'œuvre des officiers du service des Affaires indigènes. Pionniers, soldats, administrateurs, colonisateurs, linguistes, ils sont les premiers à s'établir dans les régions nouvellement soumises et à y réaliser la pacification des esprits et des cœurs. Ils se réclament d'une double origine : d'abord ces « bureaux arabes » d'Algérie qui ont été parfois injustement attaqués, ensuite le génie du plus grand des colonisateurs contemporains, le maréchal Lyautey, premier Résident général de France au Maroc; à ces hommes qui possédaient au plus haut degré la bonne volonté et le courage, le maréchal a donné la méthode, la doctrine et l'exemple. Cet admirable corps a préparé et souvent réalisé la conquête; il garde précieusement et applique avec discernement les principes de justice et de fraternité auxquels la France doit le succès de son œuvre au Maroc; il incarne et réalise la conception même du protectorat.

Avant la conquête, ce sont les officiers des Affaires indigènes qui préparent la soumission des tribus; le bloc de la dissidence paraît, au premier abord, formidable: quelles forces militaires ne faudra-t-il pas pour venir à bout, dans un chaos de montagnes très élevées et très abruptes, de ces rudes guerriers? Mais, peu à peu, voici que le bloc se désagrège; les fractions soumises servent à pénétrer parmi les insoumises; des émissaires bien choisis et convaincus par leur propre expérience, car eux-mêmes sont les rebelles de la veille, entament de proche en proche la zone de dissidence. D'ailleurs les dissidents s'aventurent, poussés par le besoin, jusqu'aux marchés prochains; ils y entendent parler de la paix et de la prospérité que la France fait régner dans les régions où elle commande; leur fierté s'accoutume peu à peu à l'idée d'accepter une domination à la fois légère et bienfaisante; ils

s'abouchent par truchements avec l'officier des Affaires indigènes du cercle voisin ; on parle, on négocie, et, un jour, une délégation de la tribu vient accomplir la *targuiba*, le rite de la soumission : le taureau est immolé, la foi est jurée, les fusils rendus, la vie normale se réorganise. Un officier des Affaires indigènes s'établit parmi les nouveaux soumis ; il recrute une troupe de partisans chez ceux qui étaient hier les ennemis, distribue aux plus sûrs des fusils, et le rebelle de la veille devient l'instrument de la conquête du lendemain.

Mais un moment vient où la diplomatie des Affaires indigènes se heurte à un noyau irréductible. Rares sont les tribus qui consentent à se rendre sans avoir fait l'épreuve de la force et subi le jugement de Dieu. Le Marocain, le Berbère de la montagne surtout, est un guerrier ; il aime le *baroud* et, même s'il ne doute pas de la supériorité de nos armes, son honneur exige qu'il fasse parler la poudre. A mesure que devient plus étroite la zone de dissidence, que les « taches » se font plus rares et plus petites, quelques irréductibles qui, depuis le commencement de la conquête, reculent devant nos armes, cherchent à galvaniser la résistance. Parfois ce sont des agents de l'étranger, parfois des individus coupables de crimes ou qui ont des raisons de redouter quelque vengeance ; parfois s'y mêlent quelques déserteurs de la Légion. Ceux-là ne se rendront qu'à la dernière extrémité, après avoir cherché par tous les moyens à prolonger la résistance.

J'ai eu l'occasion d'assister, sur les confins de la dissidence, à l'interrogatoire d'un déserteur qui, exténué par la maladie, la misère et la faim, venait de se rendre. Depuis dix ans, il vivait avec les tribus, dans le Rif d'abord, puis au Tafilelt, enfin dans le Sagho ; il avait eu, d'une femme berbère, un enfant qu'un de ses camarades, poussé par la faim, avait volé et mangé ; en loques, hâve, décharné, il offrait le spectacle d'un lamentable débris d'humanité, et pourtant il était depuis quelques jours déjà dans nos postes où on l'avait lavé, nourri, soigné !

En de certains points plus inaccessibles, ou autour d'un chef prestigieux, la diplomatie des Affaires indigènes ne suffit plus ; la nécessité s'impose de recourir à la force. Alors l'officier des services indigènes, l'homme des moyens pacifiques, après avoir minutieusement étudié le terrain, préparé la marche, ménagé pour le lendemain de la victoire des

intelligences qui aideront à la pacification, se transforme en un superbe guerrier; il a formé, avec les tribus soumises, des groupes de partisans qui deviennent les auxiliaires et les pionniers de l'attaque. Ceux-ci se battent à la manière indigène: merveilleux d'agilité, d'endurance, d'énergie, ils se glissent sur les flancs et les derrières des tribus rebelles, les encerclent, les intimident; mais ils supportent difficilement un feu nourri et il est impossible de compter sur eux pour une attaque de front ou une résistance opiniâtre; aussi les officiers qui les conduisent sont-ils particulièrement exposés, d'autant plus qu'ils gardent, parmi les djellabas de leurs partisans, la tenue française. L'héroïque Bournazel n'avait jamais consenti à quitter l'uniforme écarlate des spahis! Les rebelles, invisibles derrière des rochers, les visent comme à la cible...

Ainsi tombèrent tant de ces braves, dont le capitaine de Bournazel reste le type achevé et dont l'un des plus touchants fut ce charmant et généreux Henri Mangin; je l'avais vu, le 12 mai, à Rabat, si sérieux et si gai, heureux de terminer son stage à l'école des Affaires indigènes, tout brûlant de l'ardeur des responsabilités prochaines et des dangers espérés, fier d'entrer dans ce corps des Affaires indigènes où la vocation coloniale trouve si complètement à s'exercer et où un champ d'action très varié s'ouvre à l'initiative d'un jeune chef. Les tombes de ces héros jalonnent les étapes de la conquête: elles enracinent dans le sol marocain, jusque dans ces régions où aucune domination, pas même celle des sultans, ne s'est jamais implantée, l'autorité civilisatrice de la France. Dans le petit cimetière de Tinghir, au pied du bordj Arrighi (qui, lui aussi, porte le nom d'un capitaine tué dans ces parages), en priant devant une rangée de tombes chrétiennes fraîchement ouvertes et qui, depuis, s'est allongée, j'ai éprouvé la certitude que ces braves ne sont pas morts pour rien. Mais il faut que le commandement soit ménager d'un sang si généreux et que la politique soit à la hauteur de tels sacrifices.

LA SOUMISSION DU TAFILELT ET DE L'ANTI-ATLAS

La jonction entre les territoires du sud-oranais et du Maroc sud-oriental avec les régions atlantiques du Sous et le territoire du Ouarzazat, au sud du Grand Atlas, était impossible

tant qu'existait, coupant en deux la grande dépression longitudinale dont nous avons parlé, le Tafilelt insoumis. Vingt-cinq mille âmes y vivent dans des ksours qui relèvent les uns des Ait-Alta, les autres des Ait-Moghad. Une tentative prématurée, en 1918, n'avait amené qu'un résultat partiel, l'occupation d'Erfoud, qui commande au nord les avenues du Tafilelt et le cours de l'oued Ziz. L'aventurier Bel-Kacem, établi au Tafilelt en 1917, entouré de guerriers et de délateurs, terrorisait et rançonnait la population sédentaire. La venue des Français fut pour elle une délivrance.

Le cercle peu à peu se resserrait autour des grandes palmeraies filaliennes qui sont comme la capitale des oasis du sud-marocain. En 1930 et 1931, les forces du général Giraud, l'actif et énergique commandant des confins algéro-marocains, s'établissaient au sud d'Erfoud, jusqu'aux abords mêmes de la palmeraie; elles occupaient, entre l'Atlas et le Tafilelt, le cours moyen de l'oued Gheris dans la partie où il coule de l'ouest à l'est. Le 13 janvier 1932, s'exécute ponctuellement une opération savamment préparée. Toutes les issues sont gardées, les troupes du général Giraud pénètrent dans les palmeraies par le nord et par l'est; la surprise est complète, la résistance très vite brisée avec des pertes légères (un lieutenant français tué et un tirailleur blessé pour les troupes régulières). Bel-Kacem parvient à s'enfuir vers l'ouest; il se heurte à un barrage du 8^e spahis, mais le dévouement de ses guerriers le sauve; son frère est tué; lui-même s'enfuit vers le sud et s'enfonce dans l'immensité saharienne.

L'occupation du Tafilelt était un de ces actes qui engagent l'avenir; elle signifiait la volonté française de réaliser, pour la première fois dans l'histoire, l'unité marocaine et de poursuivre la mise en valeur du pays qui n'est possible que par la soumission des montagnes et la police du désert.

Les conséquences de ce coup de maître ne tardèrent pas à se développer; la tache d'huile, cette fois, s'étendit rapidement et largement par les soins des Affaires indigènes de la région des confins algéro-marocains (général Giraud) et de la région de Marrakech (général Huré, puis général Catroux). Au cours des années 1929 et 1930 avait été réalisée, dans la région de Marrakech, l'occupation de la haute vallée du Draâ et du moyen Dadès, entre Taourirt du Ouarzazat et Bou-Malen; là

un bordj avait été créé dominant le point où l'oued Dadès sort des défilés de l'Atlas pour couler vers l'ouest entre deux imposantes rangées de kasbahs. En 1931 fut occupé le long couloir qui sépare le Grand Atlas, au nord, du sombre massif du djebel Sagho, au sud; la création du bordj de Tinghir qui domine les palmeraies du Todgha assura avec le Tafilelt une liaison intermittente réduite aux « jours de sécurité », c'est-à-dire ceux où un déploiement de forces permet aux convois et aux automobiles de passer sans danger. Les Aït-Haddidou de l'Atlas, les Aït-Atta du djebel Sagho, du djebel Ougnat et du Tazarine descendent fréquemment dans les vallées pour de fructueux coups de main. Après la soumission du Tafilelt, une série d'opérations politiques et militaires de grande envergure fut entreprise; le plan d'ensemble en fut établi à Rabat, sous la haute direction de M. Lucien Saint, Résident général, des généraux Noguès et Huré qui exercèrent successivement le commandement supérieur des troupes, du lieutenant-colonel Juin, chef du cabinet militaire du Résident général. Il s'agissait de franchir les cols de l'Anti-Atlas, de descendre, en aval de Ouarzazat, le cours de l'oued Draâ qui s'ouvre un chemin par une série de défilés entre l'Anti-Atlas et le massif du Sagho et indique aux maîtres de son cours supérieur le chemin du Sahara; enfin, à l'est de ce grand axe, on occuperait les vallées qui, descendant du Sagho, vont rejoindre l'oued Gheris au sud du Tafilelt.

Ces régions n'étaient guère connues que par les descriptions scrupuleusement exactes qu'en a données le vicomte de Foucauld qui les visita en 1884. Ses notes, d'allure un peu sèches à force de précision, s'animent ici et se colorent pour décrire la splendeur des gorges par où l'oued Draâ s'ouvre une issue à travers l'Anti-Atlas, la falaise, abrupte comme un rempart, du djebel Bani, et l'enchantement de leurs palmeraies. Foucauld atteint l'oued Draâ à la hauteur de Timidert, en aval du Ouarzazat. « La vallée apparaît comme une bande verte serpentant entre deux chaînes de montagnes; à mes yeux s'étendent des palmiers innombrables mêlés de mille arbres fruitiers; entre les branches on aperçoit, de distance en distance, un ruban d'argent, les eaux du fleuve; une foule de ksours, masses brunes ou roses hérissées de tourelles, s'échelonnent à la lisière des plantations et sur les premières pentes

des flancs... Au milieu coule l'oued Draâ, sur un lit de sable sans berges, presque au niveau du sol voisin qu'il inonde dans ses crues. Sur ses rives, le fond de la vallée est un jardin enchanteur : figuiers, taquaïout, grenadiers s'y pressent ; ils confondent leur feuillage et répandent sur le sol une ombre épaisse ; au-dessus se balancent les hauts panaches des dattiers. Sous ce dôme, c'est un seul tapis de verdure ; pas une place nue ; la terre n'est que cultures, que semis ; elle est divisée, avec un ordre minutieux, en une infinité de parcelles, chacune close de murs en pisé ; une foule de canaux la sillonnent, apportant l'eau et la fraîcheur... Partout se reconnaît la présence d'une race laborieuse, partout apparaissent les indices d'une population riche... Telle est, depuis le pied des parois de roches qui la bordent, toute la vallée du Draâ, jardin merveilleux de 150 kilomètres de long (1). »

De 1929 à 1932, les commandants des deux territoires de Ouarzazat et d'Agadir, dépendant l'un et l'autre de la région de Marrakech, poussent leurs postes vers le sud au delà de l'Anti-Atlas, que Foucauld appelait le Petit Atlas. Une habile politique, dirigée par le lieutenant-colonel Chardon et le capitaine Spillmann, des Affaires indigènes de Ouarzazat, profite des divisions entre tribus, des rivalités des chefs, et surtout du désir des populations sédentaires d'être délivrées des exactions des féodaux et des pillages des tribus de la montagne. Sans coup férir, les palmeraies du Draâ, y compris celles de Ktaoua et de M'hamid qui jalonnent le grand coude de l'oued Draâ, sont occupées. Le bordj de Zagora devient le centre militaire et administratif de la région. Se rabattant vers l'est, le groupe mobile de Ouarzazat assure la soumission du Tazarine et de Taghbalt et donne la main aux forces du Tafilelt qui occupent la vallée de l'oued Reg. Les généraux Catroux et Giraud se rencontrent à Taghbalt, en novembre 1932, et constatent la soumission de toute la région au sud du djebel Sagho et l'encerclement de ce redoutable massif de montagnes. Vers l'ouest, la région de Ouarzazat donne la main à celle d'Agadir (successive-

(1) Vicomte Ch. de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*. — Cf. *Au Maroc en suivant Foucauld*, par J. Ladreit de Lacharrière, illustrations de Th. J. Delaye ; 1 vol in-4, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, p. 164-165. — Voir aussi, du marquis de Segonzac, *Au cœur de l'Atlas, Mission au Maroc, 1904-1905* ; 4 vol. in-8 ; Emile Larose.

ment colonels Hanote, Maratuech et Lefèvre) qui pousse ses goums par Igherm jusqu'à Aqqa où un poste est fondé en 1932 et ne rencontre de résistance qu'en un seul point, à Hassi-el-Kerma près d'Aqqa. D'Aqqa à Zagora, nos postes occupent la crête et les cols du djebel Bani. Ils sont à la porte du désert.

C'est la région où Foucauld, en 1884, soupçonné d'être un *nazreni* (chrétien), manqua d'être assassiné à Mrimima et ne fut sauvé que par l'intervention généreuse du Hadj Bou-Rhim. En 1904, le marquis de Segonzac, au cours de ses belles explorations, retrouva le souvenir, devenu légende, du passage d'un chrétien caché sous la djellaba sordide d'un juif. Ce qu'est le djebel Bani, c'est Charles de Foucauld qui va nous le dire : « Le djebel Bani est un mouvement de terrain fort curieux et l'un des plus importants du Sahara marocain. S'élevant de deux cents à trois cents mètres au-dessus du sol environnant, d'un ou deux kilomètres de largeur à la base, sans aucune largeur au sommet, il forme une lame rocheuse, un tranchant émergeant de terre au seuil du désert. Nul contrefort, nulle chaîne ne se rattache à cette digue isolée dans le Sahara. Elle est orientée de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, comme le cours inférieur du Draâ et comme les chaînes de l'Atlas. La longueur en est grande ; elle est traversée, dit-on, par le Draâ, au-dessous de Tamegrout et se développe, toujours semblable, gardant même composition, même forme et même hauteur, jusqu'au bord de l'Océan où elle expire au sud du groupe de villages appelé Oued Noun. Un certain nombre de *khenegs* la percent, étroites brèches par où s'écoulent, vers le Draâ, les eaux du Petit Atlas. Chacun de ces passages est le point de réunion de quatre ou cinq rivières et comme l'orifice d'un entonnoir. Les eaux se trouvant rassemblées en ces points, il s'est créé à chacun d'eux une oasis. »

Ce sont ces « entonnoirs », décrits en traits si frappants par l'illustre voyageur, qu'occupent, depuis 1932, une série de postes français ; ce sont, de l'ouest à l'est, Aqqa, Tatta, Agadir-Tissint, Fom-Zguid. Plus à l'est, nos postes ont dépassé le djebel Bani pour maîtriser tout le grand coude de l'Oued Draâ. Cette barrière du Bani sépare deux régions tout à fait distinctes. Comment ne pas citer, ici encore, Foucauld ?

« Lorsque, après avoir traversé le Bani, on entre à Tissint, on met le pied dans un monde nouveau. Ici, pour la première

fois, l'œil se porte vers le midi sans rencontrer une seule montagne; la région au sud du Bani est une immense plaine, tantôt blanche, tantôt brune, étendant à perte de vue ses solitudes pierreuses; une raie d'azur la borne à l'horizon et la sépare du ciel, c'est le talus de la rive gauche du Draâ; au delà commence la hamada. » Est-il possible de mieux décrire en moins de mots?

Nous ne quitterons pas ce guide incomparable sans suivre le rais de lumière que lui-même laisse pénétrer jusque dans le mystère de son âme. Le voici qui arrive au ksar d'Agadir-Tissint, par une nuit splendide que n'agite aucun souffle, que la lune inonde d'une clarté douce: « En ce calme profond, au milieu de cette nature féerique, j'atteins mon premier gîte du Sahara. On comprend, dans le recueillement de nuits semblables, cette croyance des Arabes à une nuit mystérieuse, *leïla elqedr*, dans laquelle le ciel s'entr'ouvre, les anges descendent sur la terre, les eaux de la mer deviennent douces et tout ce qu'il y a d'animé dans la nature s'incline pour adorer son Créateur. »

LA SOUMISSION DU DJEBEL SAGHO

Ces opérations politiques et militaires sont complétées par l'établissement de bonnes routes. La route accompagne et souvent précède la conquête. L'organisation administrative et militaire des régions soumises achève la pacification. Les territoires militaires d'Agadir et de Ouarzazat ont ainsi porté 150 kilomètres plus au sud leurs postes avancés sur un front de 600 kilomètres.

Mais deux importantes enclaves, deux « taches » demeurent irréductibles: c'est d'abord le massif du djebel Sagho qui interpose sa masse entre le long corridor où coulent l'oued Dadès vers l'ouest et, vers l'est, l'oued Imiter et la région du Tazarine; ce sont ensuite les hauts sommets de l'Atlas au nord des postes de Bou-Malen et de Tinghir. Tant que ces deux régions restent le refuge de tribus nomades et guerrières dont le *rezzou* est la principale industrie, il n'y a pas de sécurité pour les vallées et les tribus sédentaires. Enfin, à l'ouest de la route de Taroudant à Aqqa, entre cette route et la vieille ville présaharienne de Tiznit, une partie de l'Anti-Atlas reste insou-

mise jusqu'à l'enclave espagnole d'Ifni et jusqu'au cours inférieur de l'oued Draâ. La résidence générale et le haut commandement décidèrent, à la fin de 1932, de réduire successivement, dans l'ordre où nous venons de les énumérer, ces trois dernières zones de la résistance indigène.

Le djebel Sagho était le plus gênant. C'est une région sauvage, abrupte, déchiquetée qui s'étale sur plus de 100 kilomètres ouest-est et sur une quarantaine de kilomètres nord-sud. Jamais aucun sultan du Maroc n'y a imposé son autorité aux tribus berbères de la confédération des Aït-Atta et des Aït-Yafelmane. Depuis longtemps venaient s'y réfugier les insoumis reculant devant l'autorité française. La croyance s'était accréditée que jamais les Français n'y entreraient ; s'ils osaient s'y aventurer, un chef surgirait pour les chasser ; on reconnaissait cet envoyé d'Allah à ce trait qu'il aurait deux nombrils. Aurait-il été possible de reculer l'heure d'une attaque de vive force et de laisser agir plus longtemps l'efficace diplomatie des Affaires indigènes ? Il est douteux que l'on aurait réussi à obtenir la soumission complète sans combat. Un chef, Hasso-ou-Ba-Sellem, avait imposé par la terreur son autorité et s'était fait remettre des otages par les diverses fractions des Aït-Atta de la montagne. Les populations du Tazarine et des vallées au sud du Sagho, qui s'étaient soumises en novembre 1932, attaquées et raziées par des djichs descendus de la montagne commençaient à douter de notre pouvoir de les protéger ; les coups de main sanglants étaient fréquents jusque dans la vallée du Draâ et dans le couloir de l'oued Dadès et de l'oued Imiter. Le 8 janvier 1933, le capitaine Melmoux et deux chefs de la région de Mécissi étaient tués dans un engagement avec un djich venu du Sagho. La dissidence du Sagho était en communication avec la dissidence de l'Atlas. Les autorités militaires décidèrent d'agir.

Les forces de la région de Marrakech, par le nord et l'ouest, celles des confins algéro-marocains, par l'est et le sud, encerclent le massif et se préparent à y pénétrer par les étroites gorges des torrents qui en descendent. Dans la nuit du 12 au 13 février 1933, les opérations sont déclenchées. Les *harkas*, composées surtout des Aït-Atta soumis, avancent péniblement vers le cœur du massif ; un avion tombe parmi les dissidents ; le cercle se resserre autour du noyau central. Des groupes dissi-

dents sont réfugiés dans les anfractuosités d'un plateau volcanique déchiqueté, hérissé de pointes, « le plateau des aiguilles », entre le djebel Baghdad, que domine de ses 2400 mètres le pic Amalou-N'Mansour, et le djebel Bou-Gafer. Les forces supplétives, secondées par des détachements de la Légion étrangère et des tirailleurs réguliers, investissent étroitement ce réduit; deux combats très durs, dans lesquels nos cadres sont durement éprouvés, permettent de compléter le blocus. Les dissidents aux abois réagissent avec une énergie désespérée; c'est au cours d'un de ces engagements, le 28 février, que tombe l'héroïque capitaine de Bournazel.

Un blocus plus long, plus patient, aurait peut-être, avec le temps, en raison des dissidents en évitant ces pertes cruelles; mais, dans cette contrée sans ressources, le blocus était difficile à maintenir en face d'un adversaire résolu. Dans les rochers, l'artillerie, le bombardement par avions restaient inefficaces. Et puis, l'obstacle même stimulait les courages jusqu'à la témérité. Ce fut pourtant, à la fin, un blocus qui vint à bout de la résistance. La France, en écoutant le récit épique de ces succès trop chèrement payés, s'était émue; l'opinion se demandait si de pareils pays valaient le sacrifice de pareils hommes. Du 28 février au 25 mars, nos troupes n'éprouvent pas de pertes; à cette date, les derniers dissidents font leur soumission; le général Huré, les généraux Catroux et Giraud reçoivent la reddition de Hasso-ou-Ba-Sellem à la Zaouia Khouïa-ou-Brahim. La soumission de 1022 familles, représentant 5000 personnes et un millier de guerriers, est le fruit de cette dure campagne.

Le formidable obstacle du Sagho était supprimé. Une habile et généreuse politique, conduite par le capitaine Paulin, du service des Affaires indigènes à Tinghir, réussissait à pacifier les esprits en ramenant l'abondance et la prospérité. La puissante confédération des Aït-Atta était désormais soumise, à l'exception des Aït-Kebbache qui se sont enfuis au Sahara et des fractions qui, dans le réduit du Grand Atlas, n'allaient plus échapper que pour quelques mois encore à la domination française.

LA SOUMISSION DU GRAND ATLAS

Au nord du long fossé marqué par l'oued Dadès, l'oued Imiter et le Todgha, une région du Grand Atlas, large de 120 kilomètres dans le sens des crêtes de la montagne, épaisse d'environ 60 kilomètres, faisant pendant au djebel Sagho et parallèle à lui, résistait à la pénétration française ; c'était le refuge des derniers dissidents, des malandrins qui, depuis longtemps, reculent devant notre avance. Cette région très élevée, de 2500 à 3500 mètres, est l'un des plus importants châteaux d'eau du Maroc. L'oued Dadès, qui est l'une des deux branches de l'oued Draâ, y prend sa source. L'oued Todgha, avant d'arroser les belles palmeraies du même nom, en dévale par des gorges étroites dont le poste des Ait-Ouaritane commande l'issue avec ses deux pièces de 75. L'oued Gherisen descend vers l'est par plusieurs branches. L'oued Ziz en sort par le nord-est avant de se diriger vers le sud. A l'ouest, l'oued Ahansal se forme de plusieurs torrents dont le plus important, l'Assif-Melloul, pénètre jusqu'au cœur du massif. Au nord enfin plusieurs rivières s'en vont rejoindre l'Oum-erbia ; leurs cours supérieurs étaient, depuis 1932, soumis.

Le débouché de chaque vallée était commandé par de solides postes fortifiés capables de résister à toute attaque, mais inefficaces pour arrêter les djichs qui trouvent moyen de se glisser à travers la montagne ; ils constituaient une excellente base de départ pour une offensive qui, en raison de l'altitude, ne pouvait se faire qu'en été. C'étaient, au nord-est, Amougueur ; au sud-est, Goulmina ; au sud, Tinghir, Imiter, Bou-Malen ; à l'ouest, Azilal et Tillouguit. Quatre régions militaires confinent à la zone dissidente, sorte de Saint-Gothard de cette Suisse marocaine : celle de Marrakech par le sud (général Catroux), celle des confins algéro-marocains par l'est (général Giraud), celle de Meknès par le nord (général Goudot), celle du Tadla par le nord-ouest (général de Loustal). Depuis longtemps, les travaux d'approche étaient commencés. Des engagements toujours difficiles, souvent sanglants, resserraient peu à peu le blocus. Peu à peu, la masse dissidente allait s'effritant. Le 4 mai, six cents familles des Ait-Moghad du haut Dadès arrivaient à Bou-Malen où le général Catroux, venu de

Marrakech, et le commandant Pommier, commandant du territoire de Bou-Malen, recevaient leur soumission. Avec le temps, le bloc aurait fini par se désagréger; la faim, tôt ou tard, fait sortir les nomades de leurs montagnes; mais les mauvais coups qu'ils auraient exécutés ne nous auraient-ils pas coûté, à la longue, aussi cher que leur opiniâtre résistance? Non seulement la Résidence générale, mais la métropole étaient pressées d'en finir. Durant les « années creuses », il est important que ne soient pas retenus au Maroc des contingents qui pourraient devenir nécessaires ailleurs.

Il fut donc décidé que les opérations commenceraient en juillet. Le plan, minutieusement préparé, s'est déroulé, non sans de terribles difficultés, dans l'ordre prévu, à partir du 8 juillet. Chacune des quatre régions de Marrakech, du Tadla, de Meknès et des confins devait y participer. Il s'agissait, pour le groupe mobile de Marrakech, de pousser vers le nord la route qui remonte l'oued Dadès jusque dans la haute montagne où il prend sa source sous le nom d'Imdras à près de 3 000 mètres d'altitude. Lorsque, le 6 mai, je fus le premier Français civil à qui il fut permis d'y accéder, la route dépassait de quelques kilomètres seulement le camp de Aït-Oussikis, à 36 kilomètres de Bou-Malen. Tantôt la route escalade la muraille de rochers par des lacets vertigineux, tantôt l'oued s'est taillé une brèche entre deux parois à pic et, pour établir la piste, il a fallu emprunter, aux eaux vertes du torrent, une partie de leur lit. On peut se représenter les difficultés que présente, dans un pareil pays, le ravitaillement d'une troupe engagée dans une série d'opérations. L'avance ne peut se faire qu'à mesure que s'allonge l'indispensable route.

Les opérations se sont déroulées en trois temps. Durant la première phase, les forces du Tadla, de Meknès et des confins avaient pour objectif l'occupation du cours supérieur de l'Assif-Melloul et de ses affluents; les opérations se développèrent les 9, 10 et 12 juillet et mirent nos troupes en possession de toute la vallée du Melloul et de l'ensemble du système montagneux à l'ouest. Les dissidents résistaient encore sur le plateau des Aït-Abdi et surtout dans le massif inaccessible du djebel Kocer. En même temps, le groupe mobile de Marrakech poussait les travaux de sa route à travers le massif de l'Amtrous et rejoignait la haute vallée du Gheris qu'il occupait.

La deuxième phase a commencé le 21 juillet. Les groupes du Tadla et des confins se dirigent vers le sud-ouest, de part et d'autre de la haute vallée du Dadès; ils occupent tout le district de l'Imdras et donnent la main aux forces du groupe de Marrakech (23 juillet). De nombreuses fractions indigènes viennent demander l'aman. La zone insoumise se trouve ainsi coupée en deux tronçons: à l'ouest le plateau des Ait-Abdi et le massif du Koucer qu'encercle peu à peu le groupe du Tadla. A l'est, une chaîne très abrupte, dont les sommets atteignent 3000 mètres, s'allonge du nord-est au sud-ouest entre la vallée de l'oued Todgha et la haute vallée de l'oued Gheris d'une part, et de l'autre les torrents qui arrosent les ksours du Kerdous: c'est le djebel Hamdoun et le djebel Badou que le haut Todgha et le haut Gheris séparent du djebel Amtrous dont la ligne de faite leur est parallèle. Là s'est concentrée la suprême résistance de quelques fractions des Ait-Haddidou. Un chef berbère, Sidi Mohammed, groupait ces dernières dissidences. Le Badou est le suprême refuge des ennemis irréductibles de la domination française. On savait depuis longtemps que là aurait lieu « l'accrochage » le plus sérieux.

Tandis que le général Giraud, avec le groupe mobile des confins, fermait du côté de l'est et du sud-est les issues de ce bastion naturel et occupait la cluse d'Ifer et le Kerdous malgré d'inimaginables difficultés de terrain et la résistance opiniâtre des dissidents qui avaient fait du ksar d'Agbalou et des grottes voisines une redoutable forteresse, le groupe mobile du général Goudot (Meknès), après avoir soumis le cours supérieur de l'Assif-Melloul, se rabattait vers l'est; par sa gauche il donnait la main au général Giraud et par sa droite il était en liaison avec les détachements du groupe de Marrakech (général Catroux) qui avaient remonté l'oued Todgha et passé dans la vallée du Gheris. C'est au cours de cette vaste opération d'encerclement que les dissidents, comme le sanglier aux abois, ont réagi avec une farouche énergie et lancé de furieuses contre-attaques. Le 6 août, dans la région du haut Gheris, ils attaquaient le groupe mobile de Marrakech avec un tel acharnement qu'ils en venaient au corps à corps; ils étaient repoussés, mais nos troupes perdaient 42 tués et 133 blessés; parmi les morts, le lieutenant-colonel Bissey, de la Légion

étrangère, le capitaine Peyron, le capitaine Ressot, de l'état-major du général Giraud, le lieutenant de Penfentenyo, des Affaires indigènes. Le lieutenant Henri Mangin était tombé quelques jours plus tôt, dans le haut Imdras. A la place de Sidi Mohammed, tué au cours de ces combats, son frère cherchait à rallier ses derniers fidèles. Ce sont les ultimes convulsions d'une résistance qui se sait condamnée.

Au 16 août, il ne restait plus que deux noyaux de résistance. A l'ouest, le groupe du Tadla s'était établi le 9 sur le plateau des Aït-Abdi, après une marche de treize heures à travers un pays chaotique; les habitants se soumettent; seuls quelques guerriers irréductibles, bloqués dans le massif du Koucer, résistent jusqu'au 6 septembre. A cette date, il ne subsiste plus que quelques poignées d'isolés dont la soumission se fait peu à peu. A l'est, l'investissement du massif du djebel Badou est complet depuis le 14 août et les soumissions se multiplient. Le chef qui groupait les dernières résistances, Ou-Skounti, fait sa soumission au commencement de septembre. Le général Huré constate, dans un ordre du jour du 6 septembre, que la soumission du Haut Atlas est terminée. Lui-même est l'objet d'une citation aussi élogieuse que méritée pour l'achèvement d'une œuvre importante et difficile. Déjà deux routes font communiquer, l'une Bou-Malen, sur le Dadès, avec la vallée de l'oued Ziz; l'autre permettra dans peu de jours d'aller du haut Dadès à l'Assif-Melloul et au Tadla. Les officiers des Affaires indigènes sont déjà occupés à pacifier les esprits en ravitaillant les estomacs et en organisant le soin des malades. Le nouveau Résident général, M. Ponsot, a traversé le massif et visite nos belles troupes le 21 septembre. La paix française est victorieuse du Grand-Atlas.

Avec la réduction des deux « taches » redoutables du Sagho et du Haut Atlas, l'épopée militaire de la soumission du Maroc touche à son terme. La région semi-désertique comprise entre Tiznit et la zone espagnole d'Ifni, sur la côte de l'Atlantique, et d'autre part entre Tiznit et Agga, n'offrira vraisemblablement pas une résistance comparable à celle des tribus des montagnes. L'hiver prochain, les forces du territoire militaire d'Agadir s'avanceront vers le sud et occuperont la région occidentale de l'Anti-Atlas et du djebel Bani. Les populations

sédentaires, souvent rançonnées par les djichs venus du désert et de la zone espagnole du Rio de Oro, appellent de leurs vœux la sécurité française. Peu à peu sera organisée la région déjà saharienne qui sépare le djebel Bani du cours inférieur de l'oued Draâ. Nous nous trouvons là en présence de deux difficultés d'un ordre très différent de celles qui viennent d'être résolues par la force en 1933. C'est, d'une façon générale, la police du Sahara occidental et des confins méridionaux du Maroc. C'est ensuite le problème connexe d'une entente franco-espagnole afin que les territoires que l'Espagne possède en droit sans les occuper en fait cessent d'être le refuge des dissidents irréductibles et l'asile des maraudeurs qui infestent la Maurétanie et le Sahara marocain.

Commencée en 1907, par l'occupation du massif des Beni-Snassen et le débarquement à Casablanca, la soumission de tout l'ensemble du Maroc sera, en 1934, un fait accompli. La tâche initiale du protectorat sera terminée; mais son achèvement même pose des questions d'ordre politique et administratif que nous essayerons prochainement d'esquisser. A l'heure où arrive à son terme cette œuvre diplomatique et militaire qui fait tant d'honneur au génie de la France, comment ne pas rendre un éclatant hommage à tous ceux qui y ont participé? A l'armée française d'abord, à son endurance, à ses vertus civilisatrices et pacificatrices. A cette admirable lignée de grands chefs colonisateurs qui de Bugeaud en passant par Gallieni aboutit à Lyautey et à la génération de disciples, militaires et civils, qui appliquent ses méthodes. Quand donc la France comprendra-t-elle que la création de son empire africain est l'une des plus merveilleuses réussites de son histoire?

RENÉ PINON.

WILLIAM JAMES

ET

M. HENRI BERGSON

LETTRES (1902-1910)

M. le professeur Ralph B. Perry, de l'Université Harvard, achève en ce moment une Vie de William James. Il a bien voulu écrire spécialement pour la Revue le chapitre qui concerne les rapports de James avec M. Bergson. Celui-ci a consenti, par une exception unique, à laisser paraître ici les lettres qu'il a adressées au maître qu'il admirait : c'est la seule partie de sa correspondance dont il autorise la publication. A tous deux nous adressons nos plus vifs remerciements.

WILLIAM JAMES ET M. HENRI BERGSON

Dans les dernières années de sa vie, William James n'eut avec personne de meilleurs relations spirituelles, que ne fut l'amitié qu'il noua avec Bergson. Au sujet d'une communication faite par James, au cinquième Congrès de psychologie, qui se tint à Rome en 1903, sur la *Notion de conscience*, un compte rendu français s'exprime de la manière suivante :

« Personne n'ignore, — et lui-même n'a cessé de le proclamer, — ce que notre éminent philosophe, notre maître analyste, M. Bergson, a dû, au début de sa carrière, aux travaux américains. C'est d'abord et principalement sur l'inspiration de Ward, puis un peu sous l'influence de William James, que l'auteur de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* a été conduit à sa conception fameuse de l'écoule-

ment intérieur, de la durée réelle du *moi* profond et ineffable, à cette sorte de mysticisme psychologique dont l'expression si précise a fait sa gloire... Par un naturel chassé-croisé, si nous avons emprunté à l'Amérique une psychologie, nous lui avons restitué une philosophie, et il était impossible de voir autre chose dans la conférence de William James que la doctrine bergsonienne sur le primat de l'action (1)... »

Bergson répondit aussitôt :

« La théorie de l'écoulement intérieur, ou plutôt de la durée réelle,... n'a pu se constituer sous l'influence de Ward, car je ne connaissais rien de ce philosophe, pas même son nom, quand j'ai écrit l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*... J'arrive à ce qui concerne M. William James, un philosophe dont je ne dirai jamais assez combien je l'aime et je l'admire... Ses *Principles of Psychology* ont paru en 1891. Mon *Essai* a été élaboré et écrit de 1883 à 1887, et publié en 1889. Je ne connaissais alors de William James que ses belles études sur l'effort et l'émotion (2). Je ne connaissais pas l'article paru dans *Mind* en janvier 1884, où se trouve déjà une partie du chapitre sur le *stream of thought* (3). C'est dire que les théories de l'*Essai* ne peuvent pas dériver de la psychologie de James. Je me hâte d'ajouter que la conception de la durée réelle, développée dans mon *Essai*, rejoint sur bien des points la description que donne James du *stream of thought*... Mais, en se reportant aux textes, on verrait sans peine que la description du *stream of thought* et la théorie de la durée réelle n'ont pas la même signification et ne peuvent se rattacher à la même origine. La première a une origine et une signification nettement psychologiques. La seconde consiste essentiellement en une critique de l'idée de *temps homogène*, telle qu'on la trouve chez les philosophes et les mathématiciens. Maintenant, quoique je n'aie pas qualité pour parler au nom de M. William James, je crois pouvoir dire que l'influence bergsonienne n'est pour rien dans le développement de sa philosophie... Si je crois devoir insister sur ces deux points, c'est parce que l'article... présente comme un fait accidentel et

(1) *Revue philosophique*, t. LX (1905), p. 84-85.

(2) Il s'agit de l'article intitulé : *Quelques lacunes dans la psychologie de l'introspection*, dans la *Revue Mind*, t. IX (1884), p. 4-26.

(3) Le flot de la conscience.

local... un mouvement d'idées qui se produit un peu partout depuis quelques années et qui tient à des causes bien autrement générales et profondes. Dans tous les pays, et chez beaucoup de ceux qui pensent, le besoin se fait sentir d'une philosophie plus réellement empirique, plus rapprochée de l'immédiatement donné, que ne l'était la philosophie traditionnelle, élaborée par des penseurs qui furent surtout des mathématiciens (1)... »

Les deux hommes ne pouvaient manquer d'être mutuellement attirés. Ils étaient l'un et l'autre des esprits profondément humains. Ils étaient doués tous deux d'une sensibilité d'artistes peu commune chez les philosophes, et ils étaient tout deux d'admirables écrivains. Ils l'étaient également, mais avec des qualités très différentes. James a plus de mouvement, la verve, l'enjouement, la flamme, le ton familier de la causerie ; Bergson est plus châtié, moins en scène, plus discret. Il y avait chez William James des dons de journaliste et même de polémiste. Depuis les *Principes*, tous ses ouvrages sont soit des conférences, soit des articles de circonstance, composés en vue de l'effet à produire sur un auditoire ou sur un adversaire déterminé. Son but est de se faire comprendre tout de suite, et il n'hésite jamais à prendre le langage de l'auditeur pour capter son oreille. Au contraire, Bergson composait des ouvrages suivis, construits dans toutes leurs parties pour répondre à leurs nécessités intimes, véritables monuments qui ne font pas d'avances à celui qui les aborde, mais lui posent leurs conditions. Malgré ces différences, les deux écrivains avaient en commun une étonnante richesse d'images et un égal pouvoir de suggérer ou d'évoquer les données les plus délicates et les plus intuitives. Ils pensaient l'un et l'autre que le réel ne s'analyse pas plus qu'il ne se décrit ; on ne peut en donner que la sensation, et tous les deux étaient servis en cela par des dons incomparables.

Il n'y a pas des nuances moins sensibles entre leurs idées. Leurs pensées, qui avaient suivi des chemins indépendants, se croisèrent, se reconnurent et s'enrichirent au passage, pour poursuivre leurs routes séparées. En fait, elles ne coïncident nulle part, ni dans leurs principes ni dans aucun de leurs

(1) *Op. cit.*, p. 229-230.

détails. Il est vrai que James s'est déclaré « converti » au bergsonisme : telle était sa façon d'exprimer son plaisir et sa sympathie. C'est ainsi qu'il s'était « converti » à Renouvier, à Hodgson, à Fechner, et à demi converti à une demi-douzaine d'autres ; cela ne signifie pas qu'il ait jamais été le disciple de personne. Sa nature sociable lui faisait rechercher des personnes qui devenaient le visage de ses idées ; son cœur avait besoin d'aimer : il n'était jamais si heureux que lorsqu'il pouvait s'exprimer sous cette forme enthousiaste, en citant des hommes qu'il admirait.

Bergsonien, James l'était du reste selon l'esprit plus que selon la lettre. Mais, pour faire saisir la nuance, j'aurais à passer en revue les deux philosophies. Je me borne à signaler les différences capitales. Bergson, il le déclare lui-même, part de la conception mathématique de la science, laquelle, en supprimant le temps, laisse échapper l'essence des choses. James n'a pas commencé, comme on le dit souvent, par l'expérience intime, mais par l'empirisme anglais qui, en omettant les rapports tels que nous les sentons, laissait aussi échapper l'essentiel. En d'autres termes, tandis que pour Bergson le point vivant était l'écoulement de la durée, ce point n'était pour James qu'un cas entre mille autres de la fluidité ou de la continuité, qui étaient tout à ses yeux. Ces deux penseurs trouvent la clef de la métaphysique dans un certain aspect de l'expérience intime, je veux dire la continuité de la vie intérieure. James y voit le moyen de résoudre certaines difficultés constitutives de l'empirisme, telles que le dualisme du moi et du non-moi et le problème de l'un et du multiple. Bergson y voit surtout le moyen de corriger l'abstraction de la vue intellectualiste, en faisant rentrer la durée dans le monde physique et spirituel :

Les deux philosophes attachent une grande importance à l'évolution biologique, mais dans des sens légèrement différents. Bergson est plus biologiste que James. James, en biologie, est profondément darwinien, convaincu du caractère fortuit des origines et des variations des espèces, et de leur faculté de s'adapter et de survivre. Bergson aurait plutôt des affinités avec Lamarck : il voit surtout l'élan vital comme un dynamisme, une puissance créatrice. Pour lui enfin le tableau d'ensemble de la création se présente comme un mouvement

divergent : James l'envisage comme un mouvement convergent. L'ordre et l'unité, selon James, ne sont pas : ils se font, ils existent à l'horizon, au terme du devenir, tandis que pour Bergson il demeure toujours la trace d'une unité de source originelle et une identité profonde du flot de la vie.

Leurs thèses se rapprochent davantage sur la nature de la connaissance. Ils s'accordent en effet (contre Peirce et Dewey) à reconnaître un certain rôle défini aux idées en même temps qu'à l'appréhension immédiate. Le concept, quoique sa fonction soit toute pratique, ne laisse pas de jeter quelque lumière sur le réel. Quant à l'expérience immédiate, s'il est vrai qu'elle ne saisisse les choses que dans leur fluidité, elle n'en mérite pas moins le titre de connaissance, puisque cette fluidité est un aspect du réel, et qui n'est accessible qu'à la perception immédiate. Le concept, au contraire, ne permet de saisir des choses que le côté extérieur, statique, le dessin en quelque sorte schématique, mais c'est pourtant une connaissance qui a son prix. Elle fonctionne, elle donne des résultats et, tout en ayant le tort de fausser le réel, ou d'en donner une image mutilée, il n'en est pas moins dans la nature du réel d'être capable d'être conçu. James compare le concept à une coupe géologique ou à un extrait du réel, tandis que Bergson le tient pour un cliché qui fixe un instant d'un mouvement. Peut-être, au bout du compte, James serait-il plus disposé que n'est Bergson à reconnaître, comme un trait essentiel du réel, ces articulations que l'analyse fait ressortir et grâce auxquelles la réalité devient intelligible ; mais il faut avouer que sur ce point la différence avec Bergson est presque imperceptible (1).

Enfin, pour les deux philosophes, la réalité est donnée à connaître à l'expérience, bien mieux se confond avec elle : à proprement parler, elle n'est autre chose que l'expérience elle-même. Ici commencent les différences, dont l'une au moins mérite qu'on y insiste. Le grand problème selon James est de savoir quelle valeur on doit accorder à l'expérience de ce qui se passe au delà des frontières humaines de la conscience. Ici Bergson fait jouer une hypothèse, celle d'états moraux subconscients, hypothèse qui ajoute encore aux équivoques et aux

(1) Cf. *Journ. of Philosophy*, XII (1915), p. 616. Le dernier état de la pensée de James sur la question se trouve dans *Un Univers pluraliste* (édit. anglaise, p. 339-343).

ambiguïtés de la pensée de James. Néanmoins, en dépit de cette nuance et de quelques autres, nous voici arrivés au point où les deux philosophies sont profondément à l'unisson. Toutes deux sont d'accord pour proclamer que la pensée, en tant qu'elle distingue, qu'elle spécifie et qu'elle arrête, est une chose étrangère au génie de l'existence, laquelle est mouvement et interpénétration. Ces deux grands esprits se sentent également découragés devant l'abondance, l'épaisseur et la richesse du réel, également désespérés par la fragilité de la mince pellicule de représentations qui nous servent à l'exprimer. L'impuissance de l'intelligence a pour mesure chez eux la puissance de leur intuition. Tous deux, pour échapper au dilemme du moi et du non-moi, du sujet et de l'objet, de l'esprit et du corps, ont trouvé un alibi, en invoquant une réalité concrète qui embrasse à la fois les deux termes de l'antinomie. Cette réalité, perçue ou pressentie, est à leurs yeux un fleuve, un courant continu, jamais interrompu, jamais le même, un déroulement immense où l'intelligence, instrument exclusivement pratique, prélève le petit nombre d'éléments qu'elle peut utiliser.

Par un renversement total, la philosophie se transporte de la région de l'esprit à celle du sentiment, du domaine de l'action à celui de la vie contemplative, de la périphérie au centre ; à mesure que le penseur s'abandonne, se laisse faire à la réalité, au lieu de s'imposer à elle, il comprend davantage l'immensité du tout dont chaque objet fait partie, et où son être lui-même plonge. Toutes les fois que James ou Bergson s'empare de ce thème, la voix de l'un semble l'écho de l'autre. Bergson n'a pas désavoué la manière dont James l'a présenté dans *Un Univers pluraliste* (1). James, s'il avait vécu, aurait certainement trouvé dans les préfaces de Bergson, en tête des traductions françaises du *Pragmatisme* et de sa *Correspondance*, un exposé irréprochable de ce qu'il y a de plus subtil dans sa métaphysique (2).

Une note des *Principes* montre que James avait lu les *Données immédiates* de Bergson dès leur apparition, en 1889, sans en recevoir du reste une très grande impression. En 1896,

(1) Cf. plus loin, p. 817.

(2) *Le Pragmatisme*, 1918, p. 4-16 ; William James, *Extraits de sa correspondance*, 1924, p. 7-12.

quand parut *Matière et mémoire*, l'auteur en envoya à James un exemplaire dédié; James le lut et n'y prêta pas beaucoup d'attention. Mais en 1902, il relut les deux livres, et cette fois avec une vive admiration. « Je n'ai pas fait depuis des années, écrivit-il à Flournoy, une lecture qui m'ait à ce point stimulé les idées (1). » Toutefois, tout en comprenant l'analogie de la pensée de l'auteur français avec la sienne, il éprouvait souvent de la peine à la suivre dans le détail de l'exposition. Ses notes de cette époque le font voir à la fois intrigué et assez dérouter par les vues de Bergson sur la relation entre le moi et le monde extérieur (2). Il cherchait lui-même depuis longtemps le moyen d'échapper au dualisme, par cette théorie de l'« expérience pure », qu'il devait formuler en 1904. Mais il était loin de se rendre aux méthodes de Bergson et de les accepter pour siennes.

Pendant les trois années 1905-1908, James, occupé de mettre au jour son « empirisme radical » et aux prises avec le problème capital qu'est le fait de la conscience, revint fréquemment à Bergson, le consulta de plus en plus, et reconnut qu'ils travaillaient ensemble dans le même sens, avec une profonde union spirituelle.

Au printemps de 1907, il reçut l'*Évolution créatrice*. Il communique aussitôt à ses amis l'impression que lui fait ce livre. Il écrit à Charles Strong :

« Avez-vous lu l'*Évolution créatrice* de Bergson? C'est bien simple : à mes yeux, c'est le plus *divin* de tous les livres de philosophie qu'on ait écrits jusqu'à ce jour. Je ne l'ai pas encore entièrement digéré. Mais le monstre Intellectualisme est mort. Bergson l'a tué raide. Et comme il a bien su s'y prendre pour disposer sa défense contre les catégories de la raison ! Il la place dans les intervalles, aux points de liaison, là où la vie se poursuit. Je suis à la campagne pour une quinzaine de jours, et je vais passer l'été à essayer de vous absorber, Bergson et vous (3). »

(1) *Lettres de William James*, publiées par son fils (édit. anglaise), 1920, t. II, p. 180, note.

(2) Les exemplaires de ces ouvrages, convertis d'annotations, sont conservés à la Bibliothèque Widener, W. J., 607, 73. Des feuillets intercalés, qui se trouvaient dans ces volumes, ont été réunis à la même Bibliothèque dans un carton séparé, portant la mention : *La philosophie à partir de 1890*.

(3) Lettre datée : Chocoma, 13 juin (1907). Bibl. Widener.

En effet, sans assimiler toute l'*Évolution créatrice*, il venait déjà de trouver le moyen de concilier les vues de Bergson et les siennes sur la question du dualisme. « Pour une philosophie de l'expérience pure, la différence capitale est celle de l'expérience externe. Celle-ci nous presse, elle est présente, elle offre les caractères de la résistance ou du combat : le présent, dans ce sens, est action. L'autre offre les mêmes caractères, moins celui de nous résister. C'est la perte de la résistance qui forme le passage de l'actuel à l'idéal (1). »

En même temps, on le voit noter des points d'accord « entre B. et W. J. » et des questions « à lui poser » (2). Car ils ne se connaissaient pas encore. Ils ne se rencontrèrent qu'en 1903. James avait soixante-trois ans et Bergson quarante-six. Cet intervalle entre leurs âges n'empêcha nullement, ce semble, la confiance de leurs rapports et le mélange singulier d'affection et de respect dont leurs relations étaient faites. Leurs conversations se passaient toujours en anglais, tandis que dans leurs lettres, James s'exprimait en anglais et Bergson en français : chacun écrivait dans sa langue, afin de ne pas être, comme disait James, « inférieur à ce qu'il pouvait de mieux » (3).

Cette première rencontre précéda de cinq ans seulement la mort de James, et celui-ci, dans les voyages qu'il put encore faire en Europe, se trouva de plus en plus gêné par sa mauvaise santé. S'il avait vécu, tout fait croire que l'intimité entre les deux hommes n'aurait fait que se resserrer. Dans le dernier ouvrage que James n'eut pas le temps d'achever, le nom de Bergson revient très souvent. Vers la fin il parle de l'explication bergsonienne de la causalité : « C'est la plus voisine de la mienne, écrit-il. *Je me propose d'y revenir* (4). »

(1) Feuillet intercalé dans l'exemplaire dédié à James, de l'*Évolution créatrice*; Bibl. Widener, fonds W. J. 607. 75. 2. C'est le sujet que James, dans ses notes sur *Matière et mémoire*, appelle : « Mon problème ».

(2) Bibl. Widener, *La philosophie depuis 1890*.

(3) Lettre inédite à J. Goldstein, 1^{er} juin 1910, Bibl. Widener.

(4) *Some problems of philosophy*, 1914, p. 219 (note). Les italiques sont de moi (N. de l'A.).

LETTRES

(1902-1910)

La correspondance s'ouvre par une lettre de James, écrite, semble-t-il, sous l'impression de la nouvelle lecture que James venait de faire des deux premiers livres de Bergson.

A M. Henri Bergson

Cambridge, 14 décembre 1902.

Cher monsieur,

J'avais lu votre livre de *Matière et mémoire*, dans l'exemplaire que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; je l'avais lu aussitôt reçu, sans perdre un moment, il y a de cela quatre ou cinq ans. Je n'avais pas manqué dès lors d'en apercevoir la profonde originalité, mais j'en trouvais les idées si nouvelles et si vastes que je n'étais pas sûr d'en comprendre toute l'étendue, bien que vous écriviez, Dieu merci ! d'un style assez limpide. En sorte que j'ai mis le volume de côté pour une seconde lecture. C'est chose faite, à présent ; je viens de vous relire lentement et avec soin, sans oublier les *Données immédiates*, etc.

Je crois comprendre désormais très bien les grandes lignes de votre pensée : sans être capable, bien entendu, d'en préciser les relations avec les côtés de l'expérience dont vous ne parlez pas. Il faudrait une foule de prolongements sur l'éthique, la cosmologie, la cosmogonie, la psychogenèse, etc., avant de pouvoir dire qu'on vous a saisi entièrement. J'entre pourtant dans ces perspectives avec beaucoup plus de facilité que je ne faisais il y a quatre ans : ce qui montre qu'à mon âge on reste capable de progrès, — pensée bien agréable.

C'est un livre de génie, et d'un génie exquis. Il opère une petite révolution de Copernic, tout comme ont fait en leur temps les *Principes* de Berkeley ou la *Critique* de Kant, et je ne doute pas qu'à mesure qu'on le connaîtra davantage, il

ouvrira une ère nouvelle dans les débats philosophiques. Pour moi, il me remplit la tête d'un tas de questions et d'hypothèses nouvelles, en mettant les anciennes dans le plus agréable état de liquéfaction. Je vous remercie du fond du cœur.

A mon gré, le *Hauptpunkt* (1), le point acquis et essentiel, reste pour moi la démolition définitive du dualisme et de la vieille distinction du sujet et de l'objet dans la perception. La « transcendance » de l'objet ne se relèvera pas du coup que vous lui portez, et comme je travaille moi-même depuis de longues années dans le même sens, je suis ravi de me trouver un allié tel que vous. Je me porte maintenant si mal que mes travaux languissent beaucoup; mais je me promets, si je vis, d'écrire un système général de métaphysique, dont les idées fondamentales concordent avec plus d'une des vôtres, et vous ne sauriez imaginer à quel point ce sentiment m'échauffe et m'encourage. Ce serait beaucoup trop long d'entrer dans le détail, mais j'espère quelque jour vous envoyer le livre.

Quel bien cela fait quelquefois d'envoyer promener toutes les vieilles catégories, de répudier les vieux dogmes usés, et de reprendre les choses par le commencement en traçant les contours et en peignant *dans le frais*!

Je vous envoie une petite conférence populaire de ma façon sur l'immortalité; ce n'est pas une théorie à proprement parler, ce n'est qu'une réponse *ad hominem* contre l'objection banale, qui attache la conscience à l'existence du cerveau. Cela vous amusera peut-être d'y trouver une formule analogue à la vôtre: le cerveau n'est qu'un organe de *filtrage* pour la vie spirituelle.

Je vous adresse aussi mon dernier livre, *Différentes variétés de l'expérience religieuse*; cela pourra vous distraire une heure. Croyez, cher professeur Bergson, à la haute admiration et à l'estime avec lesquelles je suis votre dévoué

WM. JAMES (2).

(1) L'essentiel.

(2) Lettres de W. J. (édit. angl.), t. II, p. 173-180.

M. Henri Bergson à William James

Villa Montmorency, 6 janvier 1903.

Mon cher confrère,

Je viens d'achever la lecture du livre que vous avez bien voulu m'envoyer, — *The Varieties of religious experience*, — et je tiens à vous dire la profonde impression que cette lecture a faite sur moi. Je l'ai commencée il y a une dizaine de jours au moins, et depuis ce moment je ne puis penser à autre chose, tant le livre est captivant et, permettez-moi de vous le dire, passionnant d'un bout à l'autre. Vous avez réussi, ce me semble, à extraire la quintessence même de l'émotion religieuse. Sans doute nous sentions bien déjà que cette émotion est à la fois une joie *sui generis* et la conscience d'une union avec une puissance supérieure; mais quelle est la nature de cette joie et qu'est-ce que cette union, c'est ce qui ne paraissait ni analysable ni exprimable, et c'est pourtant ce que vous avez su analyser et exprimer, grâce à un procédé très nouveau qui consiste à donner au lecteur, tour à tour, une série d'impressions d'ensemble qui interfèrent et en même temps fusionnent entre elles dans son esprit. Vous venez d'ouvrir là une voie où vous serez certainement suivi par beaucoup d'autres, mais où vous êtes allé tout de suite si loin qu'on aura bien de la peine à vous dépasser et même à vous rejoindre.

Si vous avez eu occasion, dans ces dix ou douze dernières années, de causer avec des étudiants français de passage à Cambridge, ils ont dû vous dire que j'ai été un de vos admirateurs de la première heure, et que je n'ai jamais manqué une occasion d'exprimer devant mon auditoire la grande sympathie que j'ai pour vos idées. Quand j'ai écrit mon essai sur *les Données de la conscience*, je ne connaissais encore de vous que votre article sur *l'Effort* (1), mais j'avais été conduit, par une analyse de l'idée de temps et par une réflexion sur le rôle de cette idée en mécanique, à une certaine conception de la vie psychologique qui est tout à fait conciliable avec celle de

(1) *Le Sentiment de l'effort*, publié en 1880, traduit en français la même année dans *la Critique philosophique*, t. 2 (1880).

voire psychologie (sauf toutefois que je vois dans les *resting-places* (1) elles-mêmes, des *places of flight* (2) auxquelles le regard fixe de la conscience confère une immobilité apparente). C'est vous dire qu'aucune approbation ne pouvait m'être plus précieuse que celle que vous voulez bien donner aux conclusions de mon livre *Matière et Mémoire*.

J'ai cherché ici, — sans sacrifier aucun des résultats de la physiologie cérébrale, — à montrer comment la relation de la conscience à l'activité cérébrale est tout autre chose que ce que supposent les physiologistes et les philosophes : et je vois que, sur ce point encore, nous suivons deux routes très voisines et probablement convergentes. C'est du moins ce qui ressort pour moi de la lecture de la très intéressante conférence sur *Human Immortality* que vous avez bien voulu m'adresser. Plus je réfléchis sur la question, plus je suis convaincu que la vie est, d'un bout à l'autre, un phénomène d'attention. Le cerveau est la direction même de cette attention : il marque, délimite et mesure le *rétrécissement psychologique* qui est nécessaire à l'action ; enfin il n'est ni le duplicat ni l'instrument de la vie consciente, il en est la pointe extrême, la partie qui s'insère dans les événements, — quelque chose comme la proue en laquelle le navire se rétrécit pour fendre l'océan. Mais, comme vous le dites si justement, cette conception de la relation du cerveau à l'esprit exige que nous maintenions la distinction de l'âme et du corps tout en transcendant l'ancien dualisme, et par conséquent que nous brisions beaucoup de cadres dans lesquels nous sommes habitués à penser.

Je souhaite bien vivement qu'une occasion s'offre à moi de causer de tout cela avec vous. Puis-je vous demander, au cas où vous viendriez en France, de vouloir bien me prévenir par un petit mot, afin que nous puissions prendre rendez-vous ?

II. BERGSON.

(1) Points de repos.

(2) Points de fuite, points en mouvement.

William James à M. Henri Bergson

Cambridge, 6 février 1903.

Cher monsieur,

Votre lettre du mois dernier m'a ravi, mais je ne vous écris pas cette fois pour vous répondre, mais pour vous poser une petite question d'ordre pratique. Serez-vous encore à Paris, fin mars ou au début d'avril? Ma santé est encore si ébranlée que je me sens à bout, au beau milieu de l'année, six mois à peine après la rentrée : et comme on ne se repose pas chez soi, j'ai envie de faire une fugue d'un mois ou de six semaines. J'hésite entre la Californie et une croisière en Méditerranée avec retour *via* Paris et Londres. J'avoue que la perspective de bavarder avec vous sur la philosophie est ce qui me ferait pencher du côté de l'Europe. Mais si, en arrivant là-bas, j'apprenais que vous venez de partir pour la Russie, ou même que vous êtes ici, je serais bien vexé. Ainsi, répondez-moi, voulez-vous? *und zwar* (1), comme votre lettre n'aurait sans doute pas le temps d'arriver (je pars, si je pars, le 28 février), répondez par le télégraphe. Si vous voyez une rencontre possible soit à Paris, ou n'importe où, entre la Riviera et Londres, câblez : « James, Cambridge, Mass. Oui », cela suffira. Ces quatre mots ne vous ruineront pas; sans cela je me ferais scrupule de vous induire en frais. A tout risque, une carte postale : on peut toujours tenter la chance.

Bien à vous.

Cambridge, 25 février 1903.

Mon cher confrère,

J'ai bien reçu il y a huit jours votre très aimable télégramme (huit mots au lieu de quatre!) et voilà que je me reproche de vous avoir pressé de me l'envoyer. Je me sens tellement plus alerte que je n'étais le mois dernier, que je renonce à ma croisière en Méditerranée et je me demande sérieusement si j'aurai besoin de prendre des vacances.

(1) Et même, à propos.

Il n'est pourtant pas impossible que je cède à la tentation de prendre, dans la seconde quinzaine de mars, un bateau bon marché qui fasse la traversée directe d'ici Le Havre ou Liverpool; alors, je passerais une dizaine de jours à Paris: ce ne serait qu'un aller et retour. Nous pourrions encore nous rencontrer. J'imagine que vous avez des chapitres entiers de votre philosophie que vous conservez inédits, et je serais curieux de savoir quel ménage ils feraient avec la mienne.

J'ai la conviction qu'une philosophie de l'*expérience pure*, telle que je me figure la vôtre, peut rendre d'immenses services, en mettant d'accord une foule de vieilles querelles qui traînent dans les écoles. Votre refus radical (radical au moins dans la forme) de reconnaître le cerveau pour la *cause* ou le siège de la vie consciente, a jeté sur ce problème une lumière décisive et fait justice presque entièrement de la chimère idéaliste (1). Mais votre idée de la conservation du souvenir et de la mémoire inconsciente ou subconsciente est en revanche une conception qui offre bien des difficultés: au fond, c'est un équivalent de l'« âme », sous une forme un peu modifiée. Quant à la manière dont ces souvenirs viennent « s'insérer », comme vous dites, dans la vie cérébrale, et à la question tout entière du moi et du non-moi, telle qu'elle se pose dans votre philosophie, ce sont des choses qui exigeraient pour moi une foule d'éclaircissements.

J'ai été enchanté de votre article dans le numéro de janvier de la *Revue de métaphysique* (2). Sur toute la partie critique, nous sommes entièrement d'accord; je voudrais être tout à fait sûr de pouvoir trouver dans votre *intuition métaphysique* l'équivalent total de l'ancienne philosophie des idées. En réalité, ces deux vues ne se remplacent pas mutuellement, à moins que l'intuition ne devienne un acte proprement mystique; je ne demande pas mieux, mais je doute que vous l'entendiez ainsi vous-même. L'*Abrégé* (3) que je vous ai envoyé l'autre jour est, j'en ai peur, d'une concision qui le rend à peu près inintelligible, mais il pourra vous faire voir le

(1) James exprime une vue semblable dans *l'Homme et l'immortalité*.

(2) *Introduction à la métaphysique, Revue de métaphysique et de morale*, t. XI. 1903, p. 1-36.

(3) *Abrégé de philosophie (Syllabus)*: c'était un cours que James professait à ce moment-là.

sens et les grandes lignes de mes recherches. Je crois que l'hypothèse est une condition aussi normale en philosophie qu'elle l'est dans les sciences exactes, et que l'hypothèse indispensable ou le postulat d'une philosophie de l'expérience pure, est celui d'une multitude d'expériences différentes de la nôtre ; enfin ce que j'appellerais la *co-conscience* ou la conscience synthétique (ses conditions, etc.), est pour moi une question urgente : de même la relation du possible au réel, et la relation du passé (ou du futur) à ce qui est présent. J'imagine que ce sont des problèmes aussi brûlants pour vous que pour moi. Quel écrivain exquis vous êtes !

M. Henri Bergson à William James

Villa Montmorency, 25 mars 1903.

Mon cher confrère,

J'ai éprouvé un gros désappointement quand j'ai su que vous ne viendriez probablement pas en Europe, et mon regret eût été bien plus vif encore si je n'avais su que c'est l'amélioration de votre santé qui vous a fait renoncer à ce voyage. Je souhaite que vous vous rétablissiez promptement et complètement de la fatigue dont vous parlez, et qu'on s'explique bien quand on pense à la somme de travail et de réflexion qu'a dû vous coûter votre dernier ouvrage, *The Varieties of religious experience*.

Les difficultés que vous me signalez dans certaines parties de *Matière et Mémoire* ne sont que trop réelles, et je suis loin d'être arrivé à les surmonter complètement. Je crois pourtant que, parmi ces difficultés, il en est qui tiennent simplement à des habitudes invétérées de notre esprit, habitudes qui ont une origine toute pratique et dont nous devons nous affranchir pour la spéculation. Telle est, par exemple, la difficulté d'admettre des souvenirs présents et inconscients. Si nous assimilons les souvenirs à des *choses*, il est clair qu'il n'y a pas de milieu pour eux entre la présence et l'absence : ou ils sont tout à fait présents à notre esprit et, en ce sens, conscients, ou bien, s'ils sont inconscients, ils sont absents de notre esprit et ne doivent plus compter comme des réalités psychologiques actuelles.

Mais, dans le monde des réalités psychologiques, je ne crois pas qu'il y ait lieu de poser l'alternative *to be or not to be* avec une pareille rigueur. Plus j'essaie de me saisir moi-même par la conscience, plus je m'aperçois comme la totalisation ou l'*Inbegriff* (1) de mon passé, ce passé étant contracté en vue de l'action. « L'unité du moi » dont parlent les philosophes m'apparaît comme l'unité d'une pointe ou d'un sommet en lesquels je me rétrécis moi-même par un effort d'attention, effort qui se prolonge pendant la vie entière et qui, à ce qu'il me semble, est l'essence même de la vie. Mais pour passer de cette pointe de conscience ou de ce sommet à la base, c'est-à-dire à un état où tous les souvenirs de tous les moments du passé seraient éparpillés et distincts, je sens bien qu'il y aurait à passer de l'état normal de concentration à un état de dispersion comme celui de certains rêves; il n'y aurait donc rien de positif à faire, mais simplement quelque chose à défaire, rien à gagner, rien à ajouter, mais plutôt quelque chose à perdre; c'est en ce sens que tous mes souvenirs sont là quand je ne les perçois pas, et qu'il ne se produit rien de réellement nouveau quand ils réapparaissent à la conscience.

Le résumé que vous avez bien voulu m'adresser du cours que vous faites en ce moment m'a profondément intéressé. Il contient tant de vues neuves et originales que je n'arrive pas encore à en embrasser suffisamment l'ensemble, mais une idée maîtresse s'en dégage pour moi dès à présent : c'est celle de la nécessité de transcender les concepts, la logique simple, enfin les procédés d'une philosophie trop systématique qui postule l'unité du tout. C'est dans une voie analogue que je me suis engagé, et je suis bien convaincu que si une philosophie réellement *positive* est possible, elle ne peut se trouver que là.

15 février 1905.

Mon cher confrère,

Excusez-moi, je vous prie, d'avoir tant tardé à vous remercier pour l'envoi de vos derniers articles (2) : je n'ai pas besoin de vous dire que je les ai lus, — et relus, — aussitôt que je

(1) Somme, résumé, substance.

(2) *Les essais sur l'empirisme radical; La conscience existe-t-elle? Le monde de l'expérience pure, etc.*

les ai reçus ; mais j'ai été très surmené dans ces dernières semaines et il m'a été impossible de vous écrire plus tôt. Il y a dans ces cinq articles l'esquisse de toute une philosophie, et j'attends avec quelque impatience l'ouvrage qui en présentera le développement complet. Mais dès maintenant vous indiquez un certain nombre d'applications, toutes extrêmement intéressantes. Je crois que sur beaucoup de points essentiels je pourrais vous rejoindre, mais peut-être n'irais-je pas tout à fait aussi loin que vous dans la voie de « l'empirisme radical ». La principale différence porte probablement (encore n'en suis-je pas bien sûr) sur le rôle de l'*inconscient*. Je ne puis m'empêcher de faire à l'inconscient une très large place, non seulement dans la vie psychologique, mais encore dans l'univers en général, l'existence de la matière non perçue me paraissant être quelque chose du même genre que celle d'un état psychologique non conscient. Cette existence de quelque réalité en dehors de toute conscience actuelle n'est pas, sans doute, l'existence *en soi* dont parlait l'ancien substantialisme ; et cependant ce n'est pas de l'*actuellement présenté* à une conscience, c'est quelque chose d'intermédiaire entre les deux, toujours sur le point de devenir ou de redevenir conscient, quelque chose d'intimement mêlé à la vie consciente, *interwoven with it*, et non pas *underlying it* (1), comme le voulait le substantialisme. Mais il est possible que, même sur ce point, je sois plus près de vous que je ne me l'imagine.

Je vous suis très reconnaissant des aimables allusions que vous faites à mes travaux dans plusieurs de vos articles. Elles appelleront l'attention sur la communauté de direction entre le mouvement d'idées si considérable que vous avez créé en Amérique et celui qui gagne de plus en plus de terrain chez nous. Je souhaite que ces efforts convergents aboutissent à la constitution d'une métaphysique *positive*, c'est-à-dire susceptible de progrès indéfini, au lieu d'être tout entière à prendre ou à laisser, comme les anciens systèmes.

Au mois d'avril 1903, William James prit un congé en Europe. Il vit Athènes, assista au Congrès de Rome, revint par la Suisse et Paris, et se rembarqua en juin pour les États-Unis.

(1) *Interwoven* : mêlé ou pris dans le tissu, *underlying* : sous-jacent.

William James à M. Henri Bergson

Cannes, 13 mai 1905.

Mon cher confrère,

Je suis ici à l'Hôtel du Parc avec Strong et j'espère passer une huitaine à Paris, ce sera probablement du 25 mai au 8 juin. J'avoue que, quoique je me sente, sous le rapport de l'intellect, à peu près propre à rien, une des raisons qui me font choisir de passer par Paris plutôt que de m'embarquer sur un bateau qui suit la ligne de Gibraltar, c'est l'idée qu'une fois là je pourrai vous voir tête à tête, et l'espoir de pénétrer peut-être un peu plus avant sur certains points de votre pensée qui me restent encore obscurs. Voilà une proposition redoutable, qui ne manquera pas d'effaroucher votre modestie. Mais rassurez-vous, je vous prie, je n'ai que des intentions innocentes et mes indiscretions vous paraîtront sans doute toutes superficielles. Le fond de l'affaire est que, lorsque deux philosophes se sentent près l'un de l'autre, je crois que le contact personnel n'a que des avantages. Il les aide à se comprendre, quand même ils n'auraient fait que bavarder une heure ou deux.

J'espère que vous serez à Paris en même temps que moi et que vous aurez le loisir et la gentillesse de m'accorder quelques moments. Je descends à l'hôtel des Saints-Pères, dans la rue du même nom ; un mot de rendez-vous à cette adresse m'y trouvera certainement.

Je souhaite que ce mot vous trouve chez vous, bien portant, et surtout dans des dispositions *sociables* ! En attendant, croyez à toute ma respectueuse estime.

Genève, 18 mai 1905.

Mon cher confrère,

J'ai bien peur de ne pouvoir me trouver à Paris avant le 26 ou le 27 (vendredi ou samedi). Le dimanche 29 vous convient-il pour notre première rencontre ? Un ami de Cambridge, installé à Paris, m'offre une chambre de son appartement, 28, rue d'Offémont. (Cet ami s'appelle le docteur Norton.)

Ainsi plus d'hôtel des Saints-Pères : je vous attendrai chez moi ou j'irai chez vous, à votre gré, dimanche matin ; choisissez ce qui vous arrangera le mieux. Ne perdez pas de temps avant cela pour me faire une visite de politesse. Pour le déjeuner que vous avez la gentillesse de m'offrir, voulez-vous du mercredi, 31 ? Je dois partir pour Londres jeudi matin ou peut-être même dès le mercredi soir.

J'apprends ce matin par M. Claparède que M. Brunschvicg est dans l'aimable intention de m'inviter à la *Société française de philosophie*. Dans d'autres circonstances, cet honneur m'aurait fait un très grand plaisir, mais je me trouve en ce moment dans un état aigu de fatigue nerveuse (insomnies, etc.), et j'évite autant que possible toutes les occasions d'effort et de dépense d'énergie. Je vais donc tâcher, pendant mon séjour à Paris, de borner mon *Umgang* (1) philosophique à vous seul ; je ne désespère pas de prendre ma revanche du reste une autre fois. Ayez donc l'obligeance de ne pas trop ébruiter dans le monde la nouvelle que le susdit philosophe d'outre-Atlantique est annoncé. C'est un peu humiliant d'avoir à se plaindre de son système nerveux, mais à la guerre comme à la guerre (2) et ma guerre, à moi, je la fais contre cet ennemi intime.

La première réunion de ces deux grands esprits eut lieu enfin le 28 mai 1903. Il n'en subsiste aucune trace, hormis cette ligne du journal de James : « Visite de l'admirable Bergson. » Vingt ans plus tard, Bergson lui-même devait rappeler cette entrevue : « Je crois bien, écrit-il, que nous nous dîmes bonjour, mais ce fut tout ; il y eut quelques instants de silence et tout de suite il me demanda comment j'envisageais le problème religieux. » Le professeur Abauzit était justement occupé à ce moment-là de la traduction de *l'Expérience religieuse* et M. Bergson s'intéressait vivement à ce travail.

Cambridge, 10 juillet 1905.

Mon cher monsieur Bergson,

Au retour d'une semaine de conférences à Chicago, je trouve deux lettres d'Abauzit, où il a copié des lettres (ou

(1) Relations, cercle, commerce.

(2) En français dans le texte.

fragments de lettres) de vous, qui paraissent témoigner une certaine crainte que les gens pointilleux ne lui reprochent la liberté de sa traduction. Cette traduction, au contraire, rend si fidèlement mes idées et je la trouve écrite dans un français si plein de vie, que je me sens tout heureux d'être si bien tombé : je viens de lire les cent quarante-quatre premières pages en épreuves, et je m'en trouve si satisfait que j'ai écrit tous mes compliments à l'auteur, en lui disant que je l'autorise à reproduire mes paroles, s'il le juge bon, dans sa préface. Mais on n'a pas besoin de boire la mer pour savoir qu'elle est salée. Une gorgée suffit. Je m'en tiens là et ne lirai pas le reste des épreuves. J'ai déjà beaucoup trop à faire pour mes forces, et comme on me traduit en même temps en plusieurs langues, la seule politique à suivre pour être tranquille est de ne pas me laisser mettre sur les bras des responsabilités de détail. En somme, je trouve qu'Abauzit est un admirable traducteur.

Il m'écrit que vous lui donnerez une courte préface. J'en suis bien aise : mais souvenez-vous que ce n'est pas moi qui vous l'ai demandée (1). J'ai déjà assez de remords à la pensée qu'Abauzit vous aura tellement assommé (j'en suis sûr) avec ces maudites épreuves. Votre temps est trop précieux pour le perdre à ces corvées. Laissez les épreuves tranquilles. Et ne répondez pas à ce billet.

M. Henri Bergson à William James

Villa Montmorency, 20 juillet 1905.

Mon cher confrère,

A mon grand regret, j'ai dû écrire à Abauzit que je ne pourrais pas me charger de faire la préface qu'il avait bien voulu me demander pour sa traduction. Depuis deux ou trois semaines, je souffre d'une fatigue nerveuse générale, causée par une insomnie très tenace : j'ai aggravé sans doute cet état en m'obstinant à rester à Paris pour y travailler quand même. Me voilà obligé d'interrompre tout travail et de partir en voyage, si je veux être capable de reprendre mes cours à la rentrée. Je regrette beaucoup de ne pouvoir donner à Abauzit

(1) La préface fut écrite par Émile Boutroux.

cette marque de sympathie, et à votre livre, permettez-moi de vous le dire, ce témoignage de ma grande admiration. Mais jamais ouvrage étranger n'eût moins besoin que celui-ci d'être « présenté » au public français.

J'ai lu, dès que je les ai reçus, les articles que vous avez bien voulu m'envoyer (1), et je tiens à vous dire combien ils m'ont intéressé. Ils éclairent votre doctrine et répondent, ce me semble, aux objections qu'on a élevées contre elle. Le point essentiel me paraît être celui que vous traitez dans le second article : *How two minds can know one thing* (2). Plus j'y réfléchis, plus je crois qu'il faudra que la philosophie s'arrête à une solution du genre de celle que vous indiquez : il y a l'expérience *pure*, qui n'est ni subjective, ni objective (j'emploie le mot *image* pour désigner une réalité de ce genre), et il y a ce que vous appelez l'*appropriation* de cette expérience par telles ou telles consciences, appropriation qui me paraît consister en une diminution *sui generis* de l'image, mais que vous feriez plutôt consister, si je vous ai bien compris, dans les états affectifs qui font cortège à l'image pure. Du reste, je ne crois pas que ces deux dernières vues soient inconciliables entre elles, car la diminution dont je parle est toujours faite dans un but pratique ; elle intéresse notre corps et doit, par conséquent, se traduire par une attitude du corps qui accueille ou qui repousse l'image extérieure. Or cette attitude du corps est perçue aux points où elle se produit, c'est-à-dire à l'intérieur de l'image-corps. Et une perception intérieure à notre corps est justement, ce me semble, ce qu'on appelle un état affectif.

Je ne sais si vous avez lu, dans le dernier numéro de la *Revue philosophique*, un article, à propos du Congrès de Rome (3). Il est dit dans cet article que la conception de la « durée réelle » que j'ai exposée dans mon premier ouvrage (*Essai sur les données immédiates*) s'inspirait des idées de Ward, et un peu aussi des vôtres, et que réciproquement la philosophie que vous exposez maintenant s'inspire de mes travaux. En réponse à cet article, j'ai écrit aussitôt à la *Revue philosophique*

(1) La série des nouveaux *Essais* sur l'empirisme radical, qui commencent par l'étude sur l'*Essence de l'humanisme*.

(2) Comment deux consciences différentes peuvent connaître un même objet.

(3) Cf. ci-dessus, p. 799.

une lettre qui paraîtra dans le prochain numéro, et où j'expose : 1^o Que mon *Essai* a été écrit dans l'ignorance des idées de Ward et des vôtres, qu'il est visible d'ailleurs que les théories développées dans cet *Essai* ont une signification et une origine très différentes; 2^o Que d'autre part vous n'avez pas pu vous inspirer davantage du « bergsonisme », par la raison très simple que, bien avant *Matière et Mémoire*, vous étiez entré dans la voie où vous marchez aujourd'hui.

J'ai cru devoir couper à la racine ce commencement de légende, parce que, à mon avis, un des arguments les plus frappants qu'on puisse invoquer (du dehors) en faveur du « pragmatisme » américain et de la « nouvelle philosophie » française est précisément que ces deux doctrines se sont constituées indépendamment l'une de l'autre, avec des points de départ différents et des méthodes différentes. Lorsque, dans de pareilles conditions, deux doctrines tendent à se rejoindre, il y a des chances pour qu'elles soient l'une et l'autre dans le voisinage de la vérité.

Je souhaite bien vivement que vous donniez suite à votre projet de venir passer quelques mois en France. Et je ne suis pas seul, soyez-en sûr, à le souhaiter.

Au printemps de 1907 parut le livre de Bergson sur *l'Évolution créatrice*. James répond à l'envoi du volume par une carte postale enthousiaste.

William James à M. Henri Bergson

Cambridge, 15 mai 1907.

Votre livre vient d'arriver. Hurrah! Hurrah! et merci. Vous allez recevoir d'ici une quinzaine mon petit bouquin sur le *Pragmatisme*.

Après la lecture du volume, James écrit une longue lettre :

Chocorna, 13 juin 1907.

Oh! mon cher Bergson, vous êtes un magicien, et votre livre est une merveille, un véritable miracle dans l'histoire de la philosophie : c'est une date, ou je me trompe fort, dans les conceptions de la matière, mais, au rebours des livres de génie de l'école « transcendantale » (qui sont tous écrits dans une

langue si obscure, si cruelle et si inaccessible), le vôtre est d'une beauté de forme qui le rendra classique. Vous allez peut-être sourire de ma comparaison, mais quand je l'ai eu fermé, il m'a laissé le même arrière-goût que j'avais éprouvé jadis en finissant *Madame Bovary*, l'écho, le prolongement d'une *euphonie* durable; le bruissement d'un fleuve immense, sans remous, ni écumes, ni bancs de sable, mais qui continuait, en coulant à pleins bords, son cours tranquille et intarissable. Et puis cette justesse parfaite de vos images, qui n'accrochent jamais, ne font pas saillie à angles droits dans le discours comme des tableaux, mais invariablement clarifient la pensée et l'aident à s'épancher! Ah! oui, quel magicien vous êtes! Si votre prochain livre marque le même progrès sur celui-ci, que celui-ci est supérieur à vos deux livres précédents, vous êtes assuré de laisser un nom qui passera à la postérité, comme celui d'un des grands esprits créateurs qu'ait comptés la philosophie.

Ça! Êtes-vous content? Avez-vous assez de mes louanges? Car tout bon philosophe (et, je pense, tout être humain) a faim et soif de louanges, bien que les philosophes aient la faiblesse de prétendre qu'ils ne souhaitent que d'avoir raison. S'il vous faut plus de compliments, dites-le moi, je vous les enverrai: je vous ai lu d'un bout à l'autre avec un sourire épanoui, dans la joie de ce flot ininterrompu de félicités que je vous devais. Je me sens rajeuni.

Pour ce qui est du contenu, je ne suis pas en état de vous dire précisément comment je réagis. Il y a là tant de choses absolument nouvelles, qu'il faudra bien du temps à vos contemporains pour venir à bout de les assimiler, et j'imagine, pour le détail, une foule de développements futurs que nous n'entrevoyons pas encore: les jeunes s'en chargeront, vos idées feront phosphorer leurs intelligences dans un sens que vous ne soupçonnez pas vous-même.

Pour moi, présentement, le résultat essentiel du livre est d'avoir infligé à l'intellectualisme une blessure mortelle, le coup dont il ne se relèvera pas. Jamais, jamais il ne ressuscitera! Mais il a encore la vie dure, car il a en lui toute la force d'inertie du passé. Tous les professionnels, les pédants, les esthètes et les intellectuels qui éprouvent du plaisir au joli jeu logique de catégories bien distinctes et cependant bien

agencées entre elles comme des rouages, vont se coaliser pour une défense désespérée. Votre *élan vital*, cette force inquiète, dans le vague où vous êtes obligé de la laisser, il ne sera que trop aisé d'en faire gorges chaudes. Mais c'est égal, le monstre a le fer dans le flanc, et la manière dont vous l'avez estoqué (« intervalle » contre « temps d'arrêt ») est un coup de maître. Je ne sais pourquoi votre critique de la mathématique du mouvement, m'en dit tellement plus, sous sa nouvelle forme, qu'elle ne faisait dans la première; c'est sans doute à cause de l'ampleur des applications que vous faites de ce principe dans l'ensemble du volume.

Vous allez recevoir, en même temps que cette lettre, mon petit bouquin sur le *Pragmatisme*. Comme il me paraît mince, étriqué et insignifiant, à côté de votre puissant système! Mais il est tellement d'accord avec certaines de vos pensées, il tombe si juste, vous le verrez, pour en remplir les interstices, que vous comprendrez aisément pourquoi je suis si enthousiaste de votre ouvrage. Nous combattons le même combat, vous comme général, moi comme simple soldat. La position que nous défendons s'appelle *Tyché*, c'est-à-dire un monde de la valeur, un véritable monde de la croissance et de la vie. Seulement je n'avais trouvé rien de mieux, pour défendre la *Tyché*, que de soutenir que l'individu se développe par addition (ou par soustraction) spontanée de certains éléments *définis*; je jouais la partie avec les armes de l'adversaire. Vous remettez les choses en place d'un seul coup par votre idée fondamentale de la nature perpétuellement créatrice de la réalité.

Un de vos traits les plus heureux, ce me semble, est d'avoir réduit l'idée de « fin » (dans son acception ordinaire) à la même condition que celle de la « cause efficiente » : c'est le couple des filles jumelles de l'intellectualisme. Vous rétablissez dans ses droits une finalité à la fois plus vague et plus vivante, mais ce sera difficile de lui faire sa part. Cependant, votre « réalité » rôde si fort dans la coulisse, on en sent tellement la présence, que je me demande si vous ne pouviez pas lui donner à cet endroit une place plus explicite, et une forme concrète; mais sans doute ce sont des éléments que vous préférez réserver pour un nouveau volume. Peut-être les avez-vous déjà en votre possession. De toute façon, il est infailible qu'ils

viennent un jour ou l'autre, et que le nouveau volume se fasse : et, quoi qu'il arrive, le choc de vos idées et des idées traditionnelles va faire jaillir des étincelles que je vois voler d'ici, et s'éparpiller un peu partout : leurs lueurs vont illuminer une foule de coins noirs et découvrir dans l'ombre un tas de choses inaperçues. Ce sera peut-être long, vos idées sont tellement révolutionnaires ! N'était le style, votre livre risquerait de rester cent ans dans les ténèbres ; mais vous écrivez d'une manière tellement supérieure, que vos théories exigent une attention immédiate. Je ne comprends pas encore très bien ce que vous dites du double mouvement de progression et de régression, et de ce grand résidu ou précipité de la nature, qui serait la matière statique où s'applique le cadre de nos catégories. Assurément, avec une multiplicité franchement avouée d'*êtres* animés d'instincts et d'impulsions vitales, il n'est pas difficile d'obtenir toute une gamme d'oppositions, de combinaisons et de compromis en nombre indéfini ; mais, après une première lecture, j'avoue que je ne « pige » pas comment le flot continu de la réalité se résiste à lui-même afin de se contraindre à agir, etc., etc.

Le seul point du livre que je me sentirais en humeur de critiquer, est la discussion de l'idée de « non-être » : cette page m'a paru un peu laborieuse, et m'a laissé, pourtant, sous l'impression que le dernier mot restait à dire. Mais enfin j'ai besoin de digérer lentement tout cela. Je me figure que, plus tard, quand tout le monde vous rendra justice, beaucoup de tendances méconnues et de voix étouffées des anciennes philosophies se lèveront du tombeau et retrouveront la parole pour crier : « Mais voilà ce que nous n'avons cessé de soutenir ! » Le Vouloir aveugle de Schopenhauer, Hartmann et son Inconscient, Fichte et sa Liberté originelle (que Münsterberg vient de rééditer à Harvard de la manière la plus absurde et la plus chimérique), tout cela va prétendre à émettre des droits de priorité. Qu'importe ? c'est tant mieux, si vous vous trouvez dans le fil d'un grand courant de pensée humaine. Le mysticisme aussi va faire valoir ses droits, et il aura raison. Je n'en dirai pas davantage pour aujourd'hui ; je vous livre telle quelle ma première réaction. Jugez de mon enthousiasme. Je disais il y a deux jours : « Je rends grâce au ciel d'avoir vécu assez vieux pour voir ces deux événements, la guerre russo-japo-

naïse, et l'apparition du nouveau livre de Bergson. Ce sont les deux pivots de l'histoire et de la pensée modernes! » Encore une fois toutes mes félicitations et mes sentiments les plus cordiaux (1)!

M. Henri Bergson à William James

Villa Montmorency, 27 juin 1907.

Cher professor James,

Votre lettre me cause une très grande joie, et il faut que je vous en remercie tout de suite. Vous avez raison de dire que le philosophe aime la louange et qu'il ressemble en cela au commun des mortels; mais permettez-moi de vous dire que le suffrage auquel je tenais particulièrement était celui du penseur qui a contribué pour une si forte part à remodeler l'âme des nouvelles générations et dont l'œuvre m'a toujours inspiré une admiration si profonde. Aussi la lettre où vous vous déclarez prêt à entrer dans les idées essentielles de mon travail, où vous les défendez par avance contre les attaques qu'elles vont sûrement soulever, me touche-t-elle au plus haut point. Je la garde comme une suffisante récompense des dix années d'effort que m'a coûtées ce livre.

J'ai commencé à lire votre *Pragmatism* au moment où la poste me l'a remis et je n'ai pas pu le déposer avant d'en avoir achevé la lecture. C'est le programme, admirablement tracé, de la philosophie de l'avenir. Par des séries très diverses de considérations, que vous avez su faire toujours converger vers un même centre, par des suggestions autant que par des raisons explicites, vous nous donnez l'idée, le sentiment surtout, de la philosophie souple et flexible qui est destinée à prendre la place de l'intellectualisme. Jamais je ne m'étais aussi bien rendu compte de l'analogie entre nos deux points de vue qu'en lisant votre chapitre *Pragmatism and humanism*. Quand vous dites que « *for rationalism reality is ready-made and complete from all eternity, while for pragmatism it is still in the making* » (2), vous donnez la formule même de

(1) Lettres de Wm. James, II, p. 290 — 4.

(2) *Pragmatism*, p. 257. « Pour le rationaliste, la réalité existe toute faite et complète de toute éternité, tandis que pour le pragmatisme, elle est une chose en train de se faire. »

la métaphysique à laquelle je suis convaincu que nous viendrons, à laquelle nous serions venus depuis longtemps si nous n'étions restés sous le charme de l'idéalisme platonicien. Irais-je jusqu'à affirmer avec vous que « *truth is mutable* » (1)? Je crois à la mutabilité de la *réalité* plutôt qu'à celle de la *vérité*. Si nous pouvions régler notre faculté d'intuition sur la mobilité du réel, le réglage ne serait-il pas chose stable, et la vérité, — qui ne peut être que ce réglage même, — ne participerait-elle pas de cette stabilité? Mais, avant d'en arriver là, il faudra bien des tâtonnements. Encore une fois merci, cher professor James, tous mes compliments pour cette nouvelle œuvre, appelée à exercer une influence considérable.

William James à M. Henri Bergson

Oxford, 8 mai 1903.

Cher confrère,

Vous allez être bien surpris de me savoir ici. J'y suis depuis lundi, pour une série de sept conférences (ou huit? je ne sais plus) pour la fondation Hibbert, sur « l'état présent de la philosophie ». Pratiquement, mon programme est une critique de l'intellectualisme, et un appel ou un retour à l'immédiat, au mouvant, à la réalité *vécue*, en un mot au bergsonisme. Une de mes leçons vous est consacrée tout entière, au moins à celles de vos idées qui concernent cet ordre de choses, comme je fais une autre leçon sur les idées de Fechner. Pouvez-vous m'envoyer, pour m'aider à être complet, quelques renseignements de fait, tels que :

- 1° Date et lieu de naissance;
- 2° Les différentes écoles où vous avez fait vos études;
- 3° Les fonctions successives, universitaires ou autres, que vous avez occupées;
- 4° Aventures remarquables, romanesques ou héroïques, aussi bien que philosophiques, où vous avez pu être engagé (1) etc., etc... L'anecdote aiguise l'intérêt. J'ai un grand auditoire, cinq cents personnes à la première leçon.

(1) La vérité est chose changeante.

M. Henri Bergson à William James

Villa Montmorency, 9 mai 1908.

Cher professor James,

Je ne puis vous dire tout le plaisir que j'ai eu, hier soir, à reconnaître votre écriture sur une enveloppe portant le timbre d'Angleterre. Voici enfin, je l'espère, une occasion de causer avec vous.

Vous me faites un bien grand honneur en me consacrant une de vos conférences d'Oxford. Combien j'aurais été heureux de pouvoir vous entendre, et dans cette conférence et dans les autres ! J'espère du moins que vous ne tarderez pas à les réunir en volume.

Voici les renseignements que vous avez bien voulu me demander. D'abord mon *curriculum vitæ*. Né à Paris en 1859. Élève au lycée Condorcet, de 1868 à 1878. Élève à l'École normale supérieure (l'établissement où se forment, chez nous, les futurs professeurs de l'Université) de 1878 à 1881. Agrégé de philosophie en 1881, docteur en 1889. Professeur de philosophie dans divers lycées de province et de Paris de 1881 à 1898. Professeur à l'École normale supérieure, de 1898 à 1900. Professeur au Collège de France depuis 1900. Membre de l'Institut depuis 1901.

Maintenant, pour ce qui est des événements remarquables, il n'y en a pas eu au cours de ma carrière, du moins rien d'*objectivement* remarquable. Mais, subjectivement, je ne puis m'empêcher d'attribuer une grande importance au changement survenu dans ma manière de penser pendant les deux années qui suivirent ma sortie de l'École normale, de 1881 à 1883. J'étais resté tout imbu, jusque-là, de théories mécaniques, auxquelles j'avais été conduit de très bonne heure par la lecture de Herbert Spencer, le philosophe auquel j'adhérais à peu près sans réserve. Mon intention était de me consacrer à ce qu'on appelait alors « la philosophie des sciences » et c'est dans ce but que j'avais entrepris, dès ma sortie de l'École normale, l'examen de quelques-unes des notions scientifiques fondamentales. Ce fut l'analyse de la notion de temps, telle qu'elle intervient en mécanique ou en physique, qui bou-

levorsa toutes mes idées. Je m'aperçus, à mon grand étonnement, que le temps scientifique ne *dure* pas, qu'il n'y aurait rien à changer à notre connaissance scientifique des choses si la totalité du réel était déployée tout d'un coup dans l'instantané, et que la science positive consiste essentiellement dans l'élimination de la durée. Ceci fut le point de départ d'une série de réflexions qui m'amènèrent, de degré en degré, à rejeter presque tout ce que j'avais accepté jusqu'alors, et à changer complètement de point de vue. J'ai résumé dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* (pages 87-90, 146-149, etc.) ces considérations sur le temps scientifique, qui déterminèrent mon orientation philosophique et auxquelles se rattachent toutes les réflexions que j'ai pu faire depuis...

William James à M. Henri Bergson

Oxford, 12 mai 1908.

Cher professeur Bergson,

Merci de tout cœur pour votre lettre, notamment pour l'histoire de votre crise morale : c'est toute la différence entre la réalité et les formules scientifiques mise dans le creux de la main. J'espère que vous lirez ce que j'ai dit de vous : sans doute c'est très incomplet, mais je me flatte que vous ne vous estimerez pas « totalement défiguré ».

15 mai. J'ai laissé cette lettre en plan en attendant mon frère, qui est arrivé hier de Paris. J'avais besoin de le voir pour arranger le détail de notre itinéraire ; il était entendu que nous lui faisons une petite visite dans sa maison de Rye, mais la date restait en suspens. Je sais maintenant que ce sera de la mi-juillet au milieu d'août : de sorte que me voilà à peu près libre jusque-là. Je suis ravi naturellement que vous ayez exprimé le désir de me voir. C'est toujours difficile de faire, dans une conversation, des questions ou des réponses précises, — du moins cela va mieux pour moi, la plume à la main, — mais cela n'empêche pas qu'il en sorte toujours quelque chose (d'une conversation) et je serais très heureux d'avoir une nouvelle occasion de causer avec vous d'un certain nombre de sujets. Je crains pourtant que la fin du mois ne soit pas un moment favorable. Je suis arrivé ici dans un état d'extrême

fatigue nerveuse, mes leçons à moitié écrites, après un hiver détestable, une mauvaise grippe suivie de vertiges, d'insomnies, etc., et ces leçons à achever, et la redoutable hospitalité d'Oxford par-dessus le marché vont laisser ma pauvre cervelle tout à fait incapable d'un entretien sérieux; avant de pouvoir en profiter d'une manière convenable, j'ai tout à fait besoin de quelques semaines de repos. Où pensez-vous que vous serez dans la seconde quinzaine de juin? Aux environs de ce moment-là, il me sera très facile de me rendre à Paris et de faire concorder nos dates.

James ne réussit pas à venir en France au mois de juin; il passa ce temps-là en excursions en Angleterre et en visites chez des amis.

Rye, 19 juillet 1908.

Cher professeur Bergson,

Je suis resté longtemps sans vous donner signe de vie, mais me voici maintenant chez mon frère dans une situation d'équilibre relatif, où je puis reprendre le fil de mes habitudes et d'une existence presque normale; enfin je puis réfléchir et écrire des lettres au lieu de voir des paysages et de causer exclusivement avec des profanes ou des étrangers. Je me suis beaucoup amusé, mais je suis fatigué à fond.

J'ai toujours le plus vif désir de vous voir et je vous écris tout de suite pour savoir si vous comptez venir en Angleterre avant le mois d'août, ou bien, dans le cas contraire, où vous serez à ce moment-là, *dans l'ordre naturel des choses*. De toute manière, je préfère éviter Paris en ce moment.

En attendant je vous envoie une épreuve (non corrigée) de ma leçon sur Henri Bergson; le livre ne paraîtra décidément qu'au mois d'avril. J'ajoute la leçon qui précède et la moitié de la suivante, pour que vous voyiez le contexte, et pour vous faire sentir dans quelles conditions je me sers de votre autorité. Vous pouvez garder ces épreuves, prenez votre temps pour les lire. Vous verrez que je supprime presque toute votre philosophie, pour appuyer en revanche sur votre critique de l'intellectualisme: c'était le sujet principal de mon cours. J'ai dû vous abimer un peu, ne me cachez rien! et croyez-moi toujours votre fidèle et reconnaissant.

M. Henri Bergson à William James

Châlet Ferdinand de Reynier
à Chaumont-sur-Neuchâtel (Suisse),
23 juillet 1908.

Cher professor James,

Il faut que je vous dise tout de suite la grande joie que j'ai éprouvée en vous lisant. Jamais je n'avais été approfondi, compris, pénétré de cette manière. Jamais non plus je ne me suis aussi bien rendu compte de la sympathie et de l'espèce d'« harmonie préétablie » qui accorde l'une à l'autre votre pensée et la mienne. Laissez-moi d'ailleurs vous dire que vous ne vous êtes pas borné à analyser mes idées; vous les avez transfigurées, sans les défigurer jamais en aucune manière. Je songeais, en lisant votre exposé de mes thèses, à ces superbes reproductions que les grands maîtres de la gravure ont tirées de tableaux quelquefois assez ordinaires.

A travers votre cinquième leçon et à travers le commencement de la septième, comme aussi dans les dernières pages du chapitre que vous me consacrez, je crois apercevoir l'idée essentielle de votre livre, — idée importante entre toutes, qui dissipera les difficultés accumulées par les philosophes autour de la question entière. Je souhaite de pouvoir bientôt lire ce livre, qui formera le trait d'union entre les *Principles of psychology* et les *Varieties of religious experience* en même temps qu'il définira la philosophie où le pragmatisme nous achemine, — philosophie destinée, sans aucun doute, à remplacer l'ancien dogmatisme métaphysique.

C'est décidément à la première quinzaine d'octobre que nous avons remis notre séjour à Londres. Pour le moment nous sommes installés en Suisse, à Chaumont, au-dessus de Neuchâtel, dans un chalet perdu au milieu de la montagne. Nous y resterons jusque vers le 8 ou le 10 septembre, puis nous irons passer trois semaines en Italie, d'où nous nous rendrons directement à Londres. Si vous vous décidez à venir passer en Suisse une partie du mois d'août, j'espère que je pourrai vous y rencontrer. De l'endroit où je suis il est très difficile d'aller jusqu'à Glion même, — la voiture, les trains et le funiculaire correspondant assez mal entre eux, — mais

nous pourrions, si cela ne vous était pas trop incommode, nous donner rendez-vous à Ouchy-Lausanne, au bord du lac de Genève. Peut-être Strong voudrait-il bien vous y accompagner.

Il est vrai que de Territet-Glion à Ouchy il faut une heure et demie en bateau, et que je n'ose vous demander de faire ce trajet relativement long. Mais s'il faisait beau temps, cette promenade sur le lac ne vous serait peut-être pas désagréable: je pourrais facilement arriver à Ouchy vers le milieu de l'après-midi, et si vous y arriviez, de votre côté, par le bateau de quatre heures et demie, nous aurions devant nous une heure et demie, pour causer ensemble dans le jardin de l'Hôtel Beau-Rivage. Je me garderais bien, d'ailleurs, de vous prendre une « interview » philosophique; — on a dû vous importuner et vous fatiguer assez depuis deux mois. Mais je serai véritablement heureux de vous revoir avant que vous ne quittiez de nouveau l'Europe, et aussi de vous remercier de vive voix pour l'admirable étude que vous venez de me consacrer.

William James à M. Henri Bergson

Lamb House, 28 juillet 1908.

Cher Bergson,

... Si nous cessions de nous donner du professeur? Ce mot suffit à établir entre deux hommes un « rapport disjonctif » et le nôtre devrait être plutôt « endosmotique », ne trouvez-vous pas? aussi bien entre nos personnes sociales qu'intellectuelles.

Le sort en est jeté, adieu la Suisse! Au bout de huit ou dix jours que je viens de passer ici, je me trouve si bien d'une vie monotone et d'une existence simplifiée, pour mes pauvres centres nerveux, que ma femme a décidé d'aller seule à Genève avec ma fille, et de me laisser ici avec mon frère, comme une vieille auto en réparation. C'est une grosse déconvenue; il m'en coûte beaucoup, en dehors du plaisir que je me promettais de vous voir, mais je crois que cela vaut mieux. Je ne désespère pas de trouver plus tard dans l'été l'occasion d'un *Zusammenkunft* (1), car rien n'est décidé au delà des trois semaines qui viennent.

En attendant, laissez-moi vous dire le plaisir exceptionnel

(1) Rencontre, rendez-vous.

que m'a fait votre lettre. Il y a plusieurs points de votre pensée qui m'échappent encore, mais j'avais le sentiment d'avoir compris avec clarté le sens et la portée de votre campagne anti-intellectualiste, et je ne suis pas peu fier d'y avoir si bien réussi à vos yeux. J'envoie votre lettre à Strong, un peu par vanité, et à cause de ce que vous y dites de lui. Il me semble que décidément la philosophie est en train de prendre une orientation nouvelle. Êtes-vous un lecteur de Fechner? Lisez donc son *Zend-Avesta*: la dernière édition (1904, je crois) est beaucoup mieux imprimée que la première, et le texte plus facile à lire qu'il ne semble au premier abord. Cet homme me paraît être de la race authentique des prophètes et je ne puis m'empêcher de penser que si vous connaissiez son livre, vous ne manqueriez pas (vous surtout!) de le trouver très substantiel et stimulant. Mais son jour, si je ne me trompe, est encore à venir (1).

Au lieu d'aller en Suisse, James fit un tour en Belgique et en Hollande, et passa trois jours à Paris avant de rentrer à Londres. C'est là que les deux amis se virent enfin le 4 octobre, l'avant-veille du départ de James pour l'Amérique. Le soir de l'entrevue, James écrivait à Bergson ce court billet:

Londres, 4 octobre 1908.

Cher Bergson,

... Ai-je besoin de vous répéter toute la joie que j'ai éprouvée à vous revoir aujourd'hui? Soignez-vous, économisez tout ce que vous avez d'énergie pour le travail et la création. Je brûle de savoir ce que vous avez à dire sur le *Substanzbegriff*! Pourquoi la vie est-elle si courte? Je forme quelquefois un vœu: c'est que vous et moi, avec Strong et Flournoy, et McDougall et Ward, nous puissions faire ensemble une retraite d'un mois sur quelque cime de montagne, et quand nous serions fatigués de philosopher, nous nous délasserions en regardant le paysage (2).

Il nous reste un autre souvenir de cette rencontre dans une lettre de James écrite le même jour à Flournoy. En parlant à

(1) *Lettres*, II, p. 308-309.

(2) *Lettres*, II, p. 315.

celui-ci des différents confrères qu'il avait rencontrés à Oxford et à Londres, il ajoute :

« La plus précieuse de ces rencontres est celle que je viens d'avoir ce matin même, pendant trois heures, avec Bergson, qui se trouve à Londres pour y voir quelques personnes de sa famille. Quelle modestie et quelle absence de prétention, mais quelle intelligence et quel génie ! Nous avons parlé sans contrainte, ou plutôt il a parlé vraiment à cœur ouvert, car c'est lui qui parlait beaucoup plutôt que moi ; je ne puis dire que j'y vois clair dans les replis de sa pensée beaucoup plus que je ne faisais auparavant, néanmoins je suis persuadé que la tendance qu'il résume avec tant de puissance, comme la lentille concentre les rayons, finira bien par prévaloir, et que nous sommes à un tournant de l'histoire de la philosophie. Il y a tant de signes pour annoncer une cristallisation des forces anti-intellectualistes. *Qui vivra verra* (1) !... »

M. Henri Bergson à William James

Villa Montmorency, 21 janvier 1909.

Cher William James,

J'ai été tellement occupé depuis la rentrée que je n'ai pas encore pu lire le *Zend-Avesta* de Fechner dont vous m'aviez parlé à Londres ; je me mettrai à cette étude dès que je serai un peu plus libre. Mais j'en ai eu un avant-goût, ces jours-ci, en lisant votre bel article du *Hibbert Journal*. Cette hypothèse d'une *earth-soul* (2), qui semblera peut-être arbitraire à bien des gens, est en réalité celle qui serre de plus près les faits, puisqu'elle ne met dans la cause que tout juste ce qu'il faut pour produire les effets que nous constatons. Ce qui est véritablement arbitraire, c'est le passage immédiat de ces effets à une cause infinie qui n'a ni commune mesure ni point de contact avec eux. Vous avez si bien indiqué cela dans votre article, et vous avez enveloppé le tout d'une si séduisante poésie, que je crains maintenant d'avoir une déception quand je lirai Fechner lui-même. — Votre conception d'êtres inter-

(1) En français dans le texte. *Lettres*, t. II, p. 314-315.

(2) Ame, esprit de la Terre.

médiatrices entre l'homme et Dieu me paraît être de celles qui s'imposeront de plus en plus à la philosophie.

9 avril 1909.

Cher William James,

Je vous écris deux mots à la hâte (les lettres pour l'Amérique devant partir tout à l'heure), simplement pour vous dire le grand plaisir que je viens d'avoir à lire votre article du *Hibbert Journal*, qui m'arrive à l'instant même (1). Je le connaissais déjà par les épreuves que vous aviez bien voulu me communiquer; mais j'ai éprouvé une vive joie à relire cet exposé vraiment magistral de l'idée directrice de mes travaux. C'est bien là ce que j'avais pensé; — mais comme je voudrais l'avoir dit de cette manière! et comme l'idée gagne à s'appuyer sur les réflexions originales dont vous l'avez entourée!

Encore une fois merci.

30 avril 1909.

Cher William James,

J'attendais votre nouvel ouvrage (2) avec impatience et je vous remercie de me l'avoir envoyé. C'est un livre admirable, auquel je ne reprocherai que d'être trop modeste et de mettre en avant les noms de Fechner et de Bergson, alors que d'un bout à l'autre c'est à William James, à la parole, à la pensée, à l'âme même de W. James que nous avons affaire. Le livre dit beaucoup de choses, et pourtant il en suggère encore plus qu'il n'en dit. Il définit et justifie le pluralisme, il nous fait toucher du doigt la relation concrète des êtres entre eux, il jette définitivement les bases de l'« empirisme radical » : voilà ce qu'il dit. Mais il suggère quelque chose qui déborde tout cela, — une certaine *émotion consolante* puisée au cœur même de la réalité. Vous parlez, dans votre conclusion, de ces *saving experiences* (3) qui ont été le privilège de quelques âmes : ou je me trompe beaucoup, ou votre livre, joint aux *Varieties of religious experience*, généralisera les expériences de ce genre, en les faisant naître chez ceux qui n'en avaient aucune

(1) *The Philosophy of Bergson*; *Hibbert Journal*, 7 (1909).

(2) *A Pluralistic Universe*.

(3) *Expériences de salut*.

idée ou en les développant là où elles n'existent qu'à l'état naissant...

Il y a beaucoup d'autres points sur lesquels votre livre m'a fait réfléchir. Je vous en parlerai une autre fois. Pour le moment, je me borne à vous dire l'impression que l'ouvrage a faite sur moi. J'attends d'avoir quelques jours de liberté pour relire tout d'un trait, à la suite les uns des autres, vos trois derniers volumes. Mon impression en deviendra sans doute plus *formulable*. Mais elle ne pourra pas être plus profonde.

Croyez, cher William James, à mes sentiments de grande admiration en même temps que d'affectueux dévouement.

L'Univers pluraliste fut suivi à peu d'intervalle par le *Sens de la vérité*; Bergson remercia l'auteur par la lettre suivante :

Villa Montmorency, 28 octobre 1909.

Mon cher James,

Je tiens à vous remercier tout de suite pour ce nouveau livre, aussi intéressant que ses aînés, écrit avec le même charme de style, et destiné à éclairer définitivement les points de votre doctrine qu'on s'obstine à mal comprendre. J'avais déjà lu séparément la plupart de ces études, — sauf cependant la première, qui a une si grande importance au point de vue de la genèse du pragmatisme et qui jette un pont entre votre psychologie et votre philosophie (1). Mais il me semble que, réunies, elles se prêtent un mutuel appui et font balle contre l'adversaire. Ce qui me paraît se dégager de l'ensemble du livre, c'est surtout la distinction bien nette entre la réalité et la vérité; c'est, par conséquent, la possibilité et presque la nécessité pour le pragmatiste d'être en même temps réaliste. Il ne faut pas s'étonner si l'on a eu beaucoup de peine à comprendre cela : toutes nos habitudes d'esprit vont en sens contraire, et toutes nos habitudes de langage aussi, sans doute parce qu'elles sont coulées les unes et les autres dans le moule platonicien. Quand une fois nous nous sommes représenté un monde de *choses*, nous ne pouvons nous empêcher de consi-

(1) Le premier essai du volume est intitulé : *La fonction de la connaissance*.

dérer la vérité comme constituée par l'ensemble des mariages d'inclination que ces choses (ou ces idées) auraient contractés entre elles deux à deux, pour l'éternité; — de sorte que réalité et vérité seraient des termes de même ordre. Il faudra beaucoup de temps pour dissiper complètement ce mirage. Il en faudra d'autant plus qu'on se figure *a priori* (je ne sais pas pourquoi) que le pragmatisme est nécessairement chose simple, qui doit pouvoir se résumer en une formule. Je ne cesse de répéter, au contraire, que c'est une des doctrines les plus subtiles et les plus nuancées qui aient paru en philosophie (justement, parce que cette doctrine réintègre la vérité dans le flux de l'expérience) et qu'on est sûr de faire fausse route si l'on parle du pragmatisme avant de vous avoir lu *intégralement*.

Au début de 1910, James publia sa « Lettre ouverte » sur *l'Équivalent moral de la guerre*, ainsi qu'un article où il décrit quatre expériences personnelles, qui lui étaient toutes arrivées « dans le cours des cinq dernières années » et qui, ajoutait-il, lui semblaient propres à jeter quelque lumière sur la nature du mysticisme. Les trois premières étaient des phénomènes de réminiscence; la dernière, une chose éprouvée en rêve. Dans tous les cas, l'auteur avait cru se trouver en présence d'une « découverte » de certains traits cachés de la réalité, sans cesser pour cela de percevoir la continuité de son être normal (1).

M. Henri Bergson à William James

Villa Montmorency, 31 mars 1910.

Mon cher James,

J'espère que vous avez accepté l'invitation que Boutroux vous a apportée de la part de l'Université de Paris, et que nous vous verrons bientôt en France. Si, comme je le souhaite, c'est pour ce printemps ou cet été, auriez-vous l'obligeance de me faire connaître, au moins approximativement, la date de votre arrivée? Je tiens absolument à être à Paris à ce moment-là.

(1) Le premier de ces articles parut dans le recueil *Internat. conciliation*, 1910, n° 27; le second, intitulé *Une conjecture sur le mysticisme*, dans le *Journ. of Philosophy*, t. VII (1910), p. 85-92.

Je ne vous ai pas encore dit le plaisir que j'ai eu à lire vos deux articles : *The moral equivalent of War* et *A Suggestion about mysticism* (1). Le premier est certainement ce qui a été dit de plus beau et de plus persuasif au sujet de la non-nécessité de la guerre, et des conditions dans lesquelles on pourrait la faire disparaître sans que l'énergie humaine en fût diminuée. Quant à votre article sur le mysticisme, il sera, j'en suis sûr, le point de départ de beaucoup d'observations et de recherches nouvelles. Je ne suis pas sûr d'avoir jamais éprouvé moi-même un *uncovering*, mais peut-être y avait-il quelque chose de ce genre dans le fait suivant qui s'est produit chez moi quelquefois (rarement d'ailleurs) en rêve. Je croyais assister à un spectacle superbe, — généralement la vision d'un paysage d'une coloration intense, à travers lequel je voyageais à toute vitesse et qui me donnait une impression de réalité si profonde que je ne pouvais pas croire, pendant les premiers instants du réveil, que c'eût été un simple rêve. Or, pendant le temps fort court que le rêve paraissait durer (deux ou trois secondes au plus), j'ai eu chaque fois le sentiment très net que j'étais en train de faire une expérience *dangerouse*, qu'il dépendait de moi de la prolonger et d'apercevoir la suite, mais que quelque chose se tendait ou se gonflait de plus en plus en moi et finirait par éclater si je n'y mettais pas bon ordre en me réveillant. Et, au réveil, j'avais tout à la fois le regret d'avoir vu s'interrompre un pareil rêve et le sentiment bien net que c'est moi qui avais voulu l'interrompre. Je vous donne cette expérience pour ce qu'elle vaut : elle a peut-être quelque rapport avec les vôtres, en ce qu'elle suggère l'idée d'une extension momentanée du champ de la conscience, mais due à un effort intense.

Combien je souhaite que vous poursuiviez cette étude de « la valeur *noétique* des états de pensée anormaux » ! Votre article, joint à ce que vous avez dit dans les *Varieties of religious experience*, nous ouvre de grandes perspectives dans cette direction.

Au printemps de 1910, James, préoccupé de la santé de son frère, fit encore le voyage d'Europe. Il était à Paris

(1) *L'Équivalent moral de la guerre* et *Une suggestion sur le mysticisme*.

le 5 mai. Les deux amis se virent deux fois à déjeuner, avec Strong et M. Édouard Le Roy. Le 17, il partit pour Nauheim, où il reçut le manuscrit d'un article de M. Bergson, que celui-ci le pria de faire parvenir au *Journal of philosophy* de New-York. Voici pourquoi. Ce recueil avait publié au mois d'avril un article de W.-B. Pithin intitulé *James et Bergson : lequel des deux est l'ennemi de l'intelligence?* L'auteur s'y inscrivait en faux contre l'exposé que James avait fait de la pensée de Bergson. Il y citait des textes qui montraient que celui-ci était l'ami et non l'adversaire de l'intelligence, et que James n'avait pas le droit de se réclamer de lui.

Bergson répond que sur la théorie de l'abstraction, et sur la place déparée à l'intelligence dans l'ensemble de la réalité, « James et lui sont pleinement d'accord ». « Sur toutes ces questions, il a dit tout ce que je pense. Et je voudrais l'avoir dit aussi bien que lui. »

D'où venait le malentendu? C'est que si les deux philosophes tiennent que l'intelligence donne une image déformée de la réalité, ils n'en pensent pas moins que cette image doit être corrigée dans le sens positif aussi bien que négatif. Notre univers est celui-là même où s'est créée l'intelligence; elle peut toujours y rendre des services très utiles. Ainsi on peut trouver dans nos deux philosophes des passages *pour* et des passages *contre* l'intelligence. Le problème pour eux était ailleurs : c'était de concilier la vérité partielle de la connaissance abstraite, avec la vérité plus complète de la connaissance immédiate. On peut dire que leur honneur et leur sérieux de philosophes tiennent dans le fait qu'ils n'ont reculé ni l'un ni l'autre devant la gravité de ce problème.

En juin 1911 (1), M. Bergson écrivit à la veuve de son ami, qu'il venait de relire les derniers ouvrages de son mari, avant d'écrire la préface à la traduction française du livre sur le *Pragmatisme*. « J'aurais voulu écrire cette préface, ajoutait-il, d'une manière tout impersonnelle, mais je n'ai pu m'empêcher de trahir quelque chose des sentiments qui m'attachent à sa mémoire. »

A cette introduction M. Bergson donna le titre de *Vérité et Réalité*. Il voulait dire par là que le pragmatisme, dans ses

(1) William James était mort en 1910.

principes sinon dans ses méthodes, est d'abord une métaphysique. Son postulat, c'est que le réel est quelque chose « d'abondant et de surabondant », qui diffère profondément des vues toujours simplifiées de la philosophie ou du bon sens, comme la vie dans sa richesse et son incohérence diffère de la représentation choisie et harmonieuse qu'on nous en montre sur la scène. L'origine et le sens du pragmatisme se trouvent, dit Bergson, dans la notion d'une réalité à laquelle l'homme participe, une réalité dont la nature ne lui devient sensible que lorsqu'il l'éprouve dans son sang, ou lorsqu'il en découvre des courants plus secrets dans les transports et les abîmes de l'expérience mystique. Le pragmatisme est la théorie de la vérité qui s'accorde à cette métaphysique. Le sens commun et la tradition se figurent que la vérité est une « chose » qu'on peut extraire comme une noix de sa coque, une sorte d'armature logique qui formerait la charpente ou le squelette de l'univers. Mais si la réalité est quelque chose de fluide, la vérité devient un auxiliaire pour l'action, un fil d'Ariane qui sert de guide, et permet à l'homme de ne pas perdre pied au milieu d'un élément qui n'est jamais le même. Dans les autres philosophies, la vérité est « découverte » ; dans le pragmatisme, elle est « invention ». Comme tous les procédés techniques, elle dépend sans doute des propriétés de la nature, mais elle n'en est pas moins une création de l'esprit humain.

Pour changer de métaphore, la vérité est une route que l'homme se trace pour traverser la nature ; la route doit épouser le terrain, mais, s'il ne tenait qu'au terrain, il serait bien indifférent que la route fût ce qu'elle est : elle pourrait passer ailleurs. C'est l'homme qui en a établi le tracé. Ce tracé correspond à ces caractères généraux de l'esprit humain que l'on appelle le « sens commun » et que la philosophie nomme les « catégories ». Les routes de la vérité diffèrent par leur degré de conformité avec le réel. Au rebours d'une illusion très répandue, les vérités de la science sont remarquables par leur arbitraire. Comme les bateaux à vapeur, elles coupent au plus court : tandis que les vérités du sentiment et de l'instinct, semblables à l'itinéraire de la marine à voiles, suivent les courants et le régime naturel des alizés et des moussons.

Sur cette idée de la vérité, comme sur la métaphysique correspondante, M. Bergson pensait en grande partie comme

James, et rendait témoignage à la profondeur de ses vues, à leur originalité et à leur élévation. « L'opinion des profanes, qui confond le pragmatisme avec le scepticisme ou l'utilitarisme, ne peut que surprendre, disait-il, ceux qui ont eu l'honneur de connaître James lui-même, car personne n'a aimé plus que lui la vérité, ne l'a recherchée avec plus d'héroïsme et plus d'abnégation (1). »

Douze ans plus tard, dans la préface qu'il a mise en tête de l'édition française de la *Correspondance* (2), Bergson se laissa aller à exprimer toute la vivacité de ses souvenirs et la profondeur de son amitié. Il se plaisait à rendre hommage, comme lui seul pouvait le faire, aux vertus actives, concrètes et touchantes de la pensée de son ami, à ses dons de sympathie, et montrait ce que ces dons devaient à ses facultés artistiques. Derrière l'immense variété de ses curiosités et l'étendue de ses connaissances, il montrait la passion métaphysique, l'ardeur de la vérité, la création d'une image de la réalité qui se révélait de jour en jour avec plus de clarté. De l'homme lui-même, il écrivait : « Un foyer ardent était là, dont on recevait chaleur et lumière (3). » Il brille toujours, ce foyer, il éclaire encore les esprits, la jeunesse de France et d'Amérique.

Magnifique exemple d'une amitié où chacun sut rester lui-même ! Affection, estime mutuelle, mais aucun sacrifice de la pensée personnelle. Admiration réciproque, indépendance complète : ainsi vont leurs deux gloires distinctes et fraternelles. Gratitude de leur accord, bonheur de se sentir unis, aucune petitesse, nul soupçon d'envie ou de jalousie, mais une force nouvelle puisée par chacun d'eux, au milieu de leur route, dans la conscience de leur union, d'une union commune au service de la vérité. Pas de modèle plus noble que celui que nous offre ce couple de penseurs.

RALPH BARTON PERRY.

Texte et lettres de William James,
traduction de M. Louis Gillet.

(1) W. James, *le Pragmatisme*, trad. de E. Le Brun, 1914, p. 1 à 16.

(2) Trad. Delattre et Lebreton, Paris, 1924.

(3) Ouvr. cité, p. 7.

LA FOIRE DE CHICAGO

Tant de nouvelles ces derniers mois, tant de nouveautés dans les deux Mondes, tant de préoccupations et de problèmes dans chaque pays ! Nous vivons du jour au lendemain dans l'attente d'un miracle ou d'une catastrophe. Cette incertitude de tous les instants, plus dramatique, plus aiguë en Europe qu'en Amérique, n'en domine pas moins la vie des États-Unis. Aucune invasion étrangère ne les menace, mais ils sont envahis depuis quatre ans par des millions de chômeurs, et puisque les remèdes classiques du bon vieux temps ont échoué, la tentative hardie et désespérée du président Roosevelt, la remise en marche d'une économie surchargée de dettes en augmentant les salaires et en diminuant les heures de travail, concentre l'attention, sinon l'enthousiasme, de toute la nation et même du monde entier. Au moment où l'aigle bleu de la *N.R.A. (National Recovery Act)* étend ses ailes à toutes les devantures, où la valeur du dollar oscille mystérieusement, qui donc s'intéresserait beaucoup au spectacle que Chicago comptait donner à un univers repu et satisfait ?

OU LE PROJET PREND CORPS

Depuis une dizaine d'années, il était question de célébrer le centenaire de la métropole du *Middle West* par une « Foire » monstre. Ces projets commencèrent à prendre corps dans la dernière période de l'ère bénie de la prospérité. En ce temps-là, Coolidge le taciturne louait le présent et tournait le dos aux menaces immédiates. Le fameux « général » Dawes, auteur du plan international du même nom, vice-président de la

République fédérale, se mit à la tête du Comité directeur de l'Exposition. Tout était rose alors, l'hymne à la production sortait de toutes les poitrines, les valeurs les plus insignifiantes atteignaient en Bourse à des hauteurs inespérées, chaque Américain touchait au paradis retrouvé, une petite maison, un petit jardin, une petite auto, une petite salle de bains et quelques idées. Parmi ces dernières, la supériorité incontestée de notre siècle en général, et des États-Unis en particulier, triomphait aisément partout. C'est justement ce que prétendait célébrer la Foire de Chicago.

1833-1933. Un petit fort de troncs de bois entassés, défendu par une palissade, un *vallum* à la romaine, au voisinage des marais du lac Michigan, à la limite du domaine défriché par l'homme blanc, face à l'Indien, à l'inconnu, à l'ouest riche de dangers et de prouesses, voilà ce qui s'appelait Chicago à l'époque où Balzac concevait le plan gigantesque de sa *Comédie humaine*. Une métropole de près de quatre millions d'habitants, entassant au centre économique du continent gratte-ciels, hôtels, bureaux, magasins, entrepôts, docks, gares, abattoirs, aciéries, raffineries de pétroles, lourde, puissante, active, découvrant soudain que la vie la plus matérielle a besoin de quelque enjolivement, que l'art, la musique, la beauté sont des bijoux de parvenus, et que, pour surpasser New-York, il ne suffit pas d'attirer à soi plus de maïs ou de porcs, ainsi se dressait Chicago sur les bords du lac Michigan en 1928.

Il fallait évoquer le passé à la plus grande gloire du présent, retracer les humbles étapes du début, les difficultés, les obstacles, inondations, incendies, épidémies, *krachs*, pour mieux faire éclater la splendeur actuelle, et en même temps donner au monde un avant-goût de l'avenir, de la capitale future de la pensée et de l'art en même temps que de la finance et du commerce. Et d'innombrables comités se formèrent, groupant tous les principaux citoyens de la ville, c'est-à-dire tous les hommes riches et qui cherchaient à le devenir davantage.

Sans doute cette marche triomphale risquait-elle de trébucher çà et là. Comment inviter le monde entier dans une cité où le nationalisme le plus étroit et la corruption la plus éhontée s'étaient emparés du gouvernement municipal? Le gros « Bill » Thompson, élu maire aux cris de : « A bas vieux Georgel »,

avec l'argent et l'appui des criminels de tout poil, n'était guère qualifié pour accueillir des honnêtes gens. Il succomba à une campagne de nettoyage par le vide, et dut céder la place à un émigrant tchèque qui, arrivé les bras ballants aux États-Unis à l'âge de dix ans, mineur dans l'Illinois à ses débuts, s'était vite transformé en un homme d'affaires heureux. Restaient encore ces bandes fameuses qui valaient à Chicago une réputation pittoresque certes, mais propre à effrayer les mères de famille. Le tribut qu'elles levaient ainsi par intimidation plus encore que par violence était assez coquet pour justifier ces guerres de rue à coups de mitrailleuse entre groupes opposés, qui laissaient parfois d'innocentes victimes gisant dans le ruisseau à côté de repris de justice. L'impunité des chefs de bandes et de leurs principaux lieutenants, trop facile à expliquer dans un État où les juges sont élus et où la police est aux mains des politiciens, était devenue légendaire. Toute la terre avait entendu parler du luxe insolent avec lequel Al Capone étalait son embonpoint. On arriva à établir qu'il avait oublié de déclarer au fisc ses revenus, et à l'envoyer méditer sur cette négligence dans une prison fédérale.

MALGRÉ LA CRISE

Entre temps, la crise était arrivée, et s'était installée confortablement aux États-Unis, plus encore peut-être dans le *Middle West* qu'ailleurs. Il n'était d'abord question que d'une dépression passagère, ou même d'un léger ralentissement dans la perpétuelle marche en avant du monde. Chicago continua ses préparatifs de fête comme si la ronde joyeuse des producteurs encerclait encore la planète. De vice-président, le général Dawes était devenu ambassadeur à Londres, et attestait sa forte personnalité en refusant de se mettre en culotte et bas de soie pour assister aux réceptions de la Cour de Saint-James. Sa présence sur les bords de la Tamise devait effacer jusqu'au souvenir des menues frictions d'antan entre la municipalité de Chicago et l'Empire britannique. Il jurait avec confiance, — comme lui seul, paraît-il, sait jurer, — qu'un succès inouï attendait l'Exposition, qu'une ville nouvelle surgirait à côté de la grande capitale du centre du continent. D'ailleurs, il ne s'agissait pas uniquement d'une cité géante,

mais du monde entier et de l'évolution de notre civilisation, des temps plus heureux qui se préparaient grâce aux conquêtes de la science. La grande idée de cette réunion monstre devait être de chanter les louanges de l'esprit humain, depuis un siècle appliqué à mettre les forces de la nature, eau, vent, air, vapeur, électricité, au service des besoins et des commodités de l'espèce. Le dieu Progrès, idole de l'élite comme de la masse, devait voir se dresser un temple en l'honneur de ses résultats les plus immédiats, les plus accessibles à la compréhension de chacun.

La crise s'accroît, les affaires se rétrécissent, les banques couleront. Dawes revint précipitamment de Londres pour sauver ses spéculations et ses entreprises. Un déséquilibré assassina le maire de Chicago à défaut du président Roosevelt. Hitler au pouvoir menaça l'Autriche, la Pologne, et la paix du monde. Chicago n'aurait pas pu choisir pire année pour attirer les visiteurs. Les finances municipales se refusaient depuis de longs mois à payer instituteurs et employés de la ville. Le crédit public s'épuisait. Où trouver les ressources nécessaires au lancement et à la mise au point de l'Exposition? Mais il était trop tard pour reculer, et d'ailleurs, si une grande catastrophe devait bientôt engloutir le système capitaliste, que serait une banqueroute de plus à côté de la liquidation générale en marche? Les frais déjà engagés en entraînaient d'autres; des milliers de badauds se trouvèrent pour acheter des bons et obtenir ainsi je ne sais combien d'entrées gratuites à l'Exposition. Des tickets valent mieux que des dividendes supprimés ou des intérêts impayés. Les plans trop ambitieux furent réduits, quelques dérobades se produisirent, mais, malgré tout, l'Exposition s'ouvrit le 1^{er} juin dernier dans un décor d'échafaudages et un concert de marteaux. Le 1^{er} juillet, le travail d'aménagement était enfin terminé. Puisque la baisse du dollar, cet été, éloigne encore l'Amérique de l'Europe et que nous n'avons gardé, de notre bien-être de naguère, qu'une vieille auto et de quoi acheter de l'essence à quatre sous, faisons le plein, et en route vers Chicago! Les citoyens des États de l'est, généralement plus portés à traverser l'Atlantique qu'à visiter leur pays, regardèrent cette année avec complaisance ce *Middle West* auquel ils tournaient le dos depuis leur naissance.

Ainsi des milliers et des milliers d'Américains moyens, profitant de leurs quinze jours de vacances annuelles, ou des loisirs illimités que leur avait octroyés la crise, partirent pour Chicago au volant de leur voiture. Les chemins de fer eurent également leur part de cette invasion. Ils l'avaient espérée plus large, et recoururent à toutes sortes de ruses pour détourner les voyageurs de l'automobile. Les routes étaient encombrées à je ne sais combien de milles avant Chicago, les garages insuffisants ou trop éloignés de l'Exposition. Il fallut les protestations indignées des constructeurs d'automobiles et de la Chambre de commerce de Chicago pour mettre fin à cette campagne. D'une manière ou d'une autre, les visiteurs affluèrent de tous les États de l'Union : les hôtels, depuis plusieurs années à moitié vides, s'emplirent soudainement d'animation et de bruit ; les fermiers du *Middle West* se souvinrent alors du père ou du cousin qui les avaient quittés jadis, eux et leurs ingrats champs de maïs, pour aller chercher fortune et joie dans la Babylone du lac Michigan. Et pendant les quelques semaines les plus populaires, au mois d'août, l'infinie variété des déformations auxquelles est soumise la langue anglaise en Amérique charma l'oreille des amateurs de phonétique de l'Exposition.

SUR LE LAC MICHIGAN

Les grands espaces libres ne manquent pas à Chicago. Pas besoin de jouer à cache-cache avec des monuments vénérables et des vieux ponts, ou d'émigrer aux portes de la ville, dans la verdure des parcs et des bois. La cité, à mesure qu'elle se développe vers le nord, le sud et l'ouest, réserve pour ses plaisirs et ses délassements les terrains gagnés sur le lac Michigan qui la limite à l'est. Voici plus de vingt ans qu'elle a commencé à transformer en jardins, parterres et boulevards, les boues, les marais qui s'étendaient entre les gratte-ciels du Michigan Boulevard et les eaux de cette petite Méditerranée, d'une couleur aussi bleue que la vraie par un bel après-midi d'été. Comment trouver un meilleur emplacement pour la Foire que ce voisinage aquatique, rafraîchi encore par la brise du soir ?

Une gigantesque levée de terre a transformé en lagune

une partie du lac, et tout autour se groupent les pavillons. Pour traverser cette nappe, vous avez le choix entre de multiples canots à moteur, à moins que vous ne préféreriez le chemin de fer aérien qui, entre deux pylônes, relie les rives opposées. De grandes avenues entourent la lagune, et se réunissent pour prolonger leur course vers le sud. Des autocars ingénieux, fermés et couleur de serpents, se glissent sans cesse à travers la foule des promeneurs, permettant aux paresseux et aux infirmes de parcourir l'ensemble de l'Exposition à petite allure et sans effort. Cependant, si cette locomotion en masse répugne à votre génie, des « pousse-pousse » entraînés par des éphèbes vigoureux attendent votre fantaisie.

Bref, l'organisation matérielle est à la hauteur de vos désirs. Vous ne risquez pas de mourir de fatigue à vous traîner le long des trois ou quatre milles d'avenues et de boulevards autour desquels sont bâtis les pavillons. De même, pour étancher votre soif ou apaiser votre faim, d'innombrables baraques, restaurants, cafés, *beer gardens*, etc., ont été prévus, et s'imposent à l'attention presque autant que leurs semblables de l'Exposition coloniale à Paris.

SYMBOLE ET RÉALITÉ

Cependant, nous ne sommes pas venus ici pour boire, manger ou nous promener en pousse-pousse, mais bien pour admirer un siècle de progrès, dont la merveilleuse croissance de cette ville constitue la meilleure preuve, et qui résulte de la collaboration fraternelle des savants du monde entier. La recherche pure et désintéressée, rapprochant les peuples et leur assurant la même vie facile et confortable à l'ombre grandissante et protectrice de Chicago, belle fresque pour l'édification d'une école primaire supérieure! Telle est la vision qui doit nous éclairer au cours de notre visite. Il vaudrait même mieux qu'elle nous éblouit, épargnant ainsi à nos yeux tant de déceptions et de perplexités à errer çà et là. Sans doute, le plan général de la Foire va aider à notre initiation. Cette avenue triomphale qui s'ouvre dès la grande entrée de l'Exposition groupe, dans la pensée des organisateurs, les pavillons de tous les pays du monde, et sous le nom de Boulevard des Drapeaux, elle mène tout droit au Palais de la Science.

Le symbole est clair. La réalité aussi, hélas ! Quelques nations, dont la nôtre, au dernier moment, ont fait défaut. Une enseigne mélancolique, battue de la pluie et du vent, marque le tombeau de leur bonne volonté. D'autres n'ont pas été encore capables d'ouvrir au public la construction qui les représente. La plupart ont cherché par tous les moyens à réduire les frais d'une participation dont l'utilité n'éclatait pas aux yeux. A quoi bon étaler les produits de votre sol et de vos ateliers, si des droits de douane impitoyables en interdisent l'usage aux Américains ? A quoi bon célébrer la gloire de vos monuments et le charme de vos paysages dans un pays dont la monnaie déclinante invite chaque citoyen à rester chez lui ?

Sans doute appartient-il à un gouvernement national de prévoir les années de vaches grasses qui suivront peut-être celles que nous venons de connaître. Ainsi l'a fait Mussolini qui ne manque pas une occasion d'affirmer la grandeur italienne et fasciste. Un palais à la romaine, austère et sobre, abrite toutes sortes de statistiques et de tableaux montrant quels pas de géant accomplit l'Italie nouvelle sous la direction du *Duce* ; des échantillons, bien choisis, de l'ingéniosité et du goût des artisans des diverses provinces complètent cette propagande. Mais cette belle réalisation souligne impitoyablement la médiocrité de ce qui l'entoure. Aucun ensemble, aucun accord, aucun souci d'une harmonie, voire d'un certain rythme, entre ces divers pavillons. Sans doute s'agit-il là des bâtiments d'États différents, également soucieux de leur indépendance et jaloux de leur argent. La même anarchie des lignes, des plans et des couleurs, fait souffrir également les yeux dans la partie proprement américaine de la Foire.

A TRAVERS LES PAVILLONS

Tout en parlant, nous avons assez marché, assez regardé, pour que la faiblesse foncière de cette Babel ne puisse plus désormais nous échapper. L'Exposition des Arts décoratifs en 1925 présentait, en dépit du commercialisme tapageur qui s'y était fatalement introduit, une unité de style, que l'on pouvait appeler moderne, en conservant à ce mot une certaine rigueur et un sens certain. Devant ses fontaines et ses façades, à l'inté-

rieur de ses cours et de ses jardins, nous avions le sentiment d'être enfin chez nous, dans les meubles de notre génération, et non plus dans ceux de 1900. L'Exposition coloniale avait un style ou plutôt une combinaison harmonieuse de styles qui, triomphant de quelques dissonances inévitables, nous transportait sous les Tropiques, dans des paradis d'outremer. Celle-ci semble prendre plaisir à reproduire, en les exagérant, les incohérences et les laideurs de notre temps. Ses bâtiments, pour la plupart, souffrent de cet éclectisme pauvre et tapageur que l'on pouvait croire définitivement banni. Leur nouveauté relative se montre seulement aux tons crus, ocres ou bleus surtout, dont beaucoup d'entre eux sont recouverts. Faut-il voir dans ce badigeonnage l'influence de l'Institut d'archéologie de l'Université de Chicago? Ses recherches, ses fouilles en Égypte, en Mésopotamie, en Asie Mineure, comme dans l'Ancien et le Nouveau Mexique ont révélé enfin au grand public des États-Unis l'emploi de la couleur dans tous les styles architecturaux de l'Ancien et du Nouveau Monde. Les esthètes s'étaient depuis longtemps emparés de cette révélation, les entrepreneurs, chargés de donner en quelques semaines et pour quelques mois à peine au carton-pâte et au bois blanc l'apparence de la pierre et du marbre, ont trouvé là un moyen commode de voiler la pauvreté de leurs matériaux et de leurs moyens.

Soyons indulgents à des constructions éphémères, ne les jugeons pas comme nous ferions de monuments destinés à braver les siècles. Cette Exposition veut seulement exciter l'imagination du vulgaire, l'arracher à sa vie quotidienne penchée sur la terre ou le rabot, et, pour aboutir à un tel résultat, le mieux est sans doute de le dépayser, de lui donner, par l'imprévu des formes et des couleurs dont ses yeux s'effraient, la sensation d'un monde mystérieux et puissant, le monde de la science et de la libre recherche. L'ennuyeux est que nous ne ressentons jamais l'impression d'être ailleurs que dans notre prison de tous les jours. Les teintes criardes, cette géométrie impitoyablement raide, ou d'une complication enfantine et perverse, cette excentricité voulue, exactement opposée à l'art vraiment moderne, déshonorent assez les rues et les boulevards de nos villes, de Chicago par exemple, pour qu'il n'eût pas été utile de nous les infliger de nouveau dans une

exposition soucieuse de progrès. Il n'est pas jusqu'à l'architecture « confiseur », avec ses sucreries et ses pièces montées, qui ne réapparaisse soudain au grand soleil du lac Michigan. Ses toits de crème fouettée ondulent fièrement sur des colonnes de nougat.

Toutefois, çà et là, un effort créateur se révèle. Au bout de cette ennuyeuse Avenue des Drapeaux se dresse le Palais de la Science. L'œil est aussitôt attiré par ses lignes heureuses et hardies à la fois. Deux ailes avançantes aux grandes baies lumineuses encadrent une cour triomphale qui descend par degrés vers un jardin à la française et la lagune toute proche. Ainsi la verdure des parterres et des massifs dans les limites nettes des allées se marie au dessin du monument. Partie de la nature qu'elle soumet à ses lois, la science construit l'édifice aéré et large qui doit abriter le genre humain. Tel est le rêve, l'illusion si vous voulez, que traduit cette grande œuvre. Ce n'est pas le moment de discuter la valeur philosophique de l'idée proposée au génie de l'artiste. Celui-ci n'avait d'autre devoir que de la traduire fidèlement, et il y a parfaitement réussi. A dire vrai, devant ce bel ensemble de lignes et de surfaces, simple sans affectation, sobre sans austérité, l'esprit se soucie assez peu de l'inspiration de l'édifice. Il se laisse aller au plaisir d'un jeu supérieurement réglé où les lumières et les ombres changeantes découvrent et voilent tour à tour retraits et perspectives. De même, plus docile encore à la volupté du parfait, il subit l'élan vigoureux et mesuré de ces plans et de ces colonnes qui s'appellent, se relaient, s'entraident en cadence, et donnent au plus ample bâtiment de l'Exposition l'aspect le plus ordonné et le plus aérien qui soit. Le monument, qui à lui seul efface de la mémoire bien des laideurs ou des insignifiances qui l'entourent, est l'œuvre d'un Français, justement célèbre aux États-Unis et à Philadelphie en particulier, par son enseignement et ses élèves comme par ses créations architecturales, M. Paul Cret. Si l'art moderne, tel qu'il résulte des efforts de toute une génération, en Allemagne et en France surtout, n'est pas encore plus connu et plus pratiqué en Amérique, ce n'est pas faute des leçons et des exemples d'un certain nombre de nos compatriotes, les Hoffhen, les Gruber, les Cret.

A côté de ce chef-d'œuvre, les bâtiments les moins quel-

conques semblent indignes d'un regard. Certains cependant témoignent pour le moins d'une certaine loyauté. Leurs constructeurs ont cherché la puissance dans la lourdeur, et l'ont atteinte sans grâce, mais avec une conviction qui désarme. Tel le Palais de l'Électricité, dont les parallépipèdes rectangles semblent bien peu faits pour évoquer la force la plus subtile du monde moderne. Telle, la grande tour babylonienne où les *Général Motors* trouvent moyen d'exposer leurs automobiles. Le plus curieux est sans doute ce grand gazomètre de verre épais, baptisé le Hall des transports.

Son immense coupole est tenue en suspension par de hauts pylônes d'acier qui se dressent, monstrueuse carcasse, à l'extérieur de la paroi circulaire. On nous invite à admirer la qualité de l'acier et l'ingéniosité du système de transmission qui relie la coupole à ses supports; nous ne demandons pas mieux, mais une construction emprisonnée par son échafaudage peut être une merveille scientifique et une merveilleuse laideur tout ensemble. La seule excuse est la salle gigantesque qu'elle permet d'abriter, si haute et si vaste qu'elle reste presque sans emploi. Elle aurait pu au moins jouer le rôle de centre de réunion, donner asile à des foules; mais le moindre bruit est répercuté à l'infini par les courbes de la coupole et des murs, et cette cacophonie met en fuite les visiteurs! Cependant, admirons la composition de cet acier extraordinaire.

CE QU'ON VOIT À L'INTÉRIEUR

Et entrons enfin dans les pavillons. Peu importe leur aspect s'ils contiennent des beautés ou des choses particulièrement intéressantes. Mais là encore, leur disposition intérieure nous déçoit. Presque tous, derrière leurs murs démesurés, recèlent un compartimentage de salles de taille médiocre. Faisant exception à cette règle, qui est celle de toutes les constructions américaines, le Hall des transports passe pour un miracle de l'art humain. Ailleurs, les visiteurs errent péniblement dans un dédale de pièces et de couloirs où leur attention se disperse et se fatigue vite. Aucune impression générale ne saurait ressortir d'une visite aussi morcelée.

Au surplus, l'Exposition ne peut guère intéresser le grand

public sans tomber dans la publicité commerciale. L'énorme majorité des visiteurs, comme il est normal, se soucie beaucoup moins des méthodes et des procédés de la science que de ses applications pratiques les plus courantes. Les quelques salles où sont exposés des instruments d'observation ou de recherche voient défiler à toute allure un public indifférent. C'est à peine si quelques adolescents s'arrêtent un instant, heureux et flattés de retrouver derrière les vitrines le microscope ou le téléviseur dont ils viennent d'étudier à l'école le fonctionnement. Les véritables connaisseurs n'ont rien à apprendre de telles exhibitions, et le commun des mortels ne peut pas en retenir grand chose. La science ne se vulgarise pas ; en dépit du suffrage universel et de l'instruction obligatoire, elle demeure le privilège de quelques esprits et de quelques volontés d'élite. A quoi bon l'exposer sur des tréteaux comme une attraction foraine ?

Plus curieuse et plus accessible est l'évocation des étapes successives qui, depuis cent ans, ont marqué la transformation de la vie de tous les jours. Quelques historiens pénétrants ont déjà remarqué combien, pour tout ce qui concerne l'organisation matérielle de la vie courante et des travaux, l'époque de Charles X et du début du règne de Louis-Philippe rappelle beaucoup plus celle des Pharaons égyptiens qu'elle n'annonce la nôtre. L'Exposition de Chicago présente au moins l'avantage d'illustrer cette vérité par mille exemples concrets. Sans doute montre-t-elle trop la tendance d'exalter notre temps aux dépens d'un passé pitoyable, inconcevable, et la génération présente regarde, à travers ces collections et reconstitutions historiques, celles qui l'ont précédée avec la même condescendance et la même satisfaction béate qu'un parvenu considère ses parents. Il suffit de passer un été à la campagne, même aux États-Unis, pour se rendre compte que la vie d'il y a cent ans, privée de ce confort dont nous sommes si fiers, subsiste encore dans tous les coins du monde à l'écart des grandes routes. J'écris cet article dans une ferme du New Hampshire où l'eau courante, le gaz, l'électricité, le téléphone, le chauffage central sont inconnus, et des milliers d'intérieurs semblables se retrouvent un peu partout en Amérique. Les citadins, le peuple des employés et des ouvriers, nés dans la ville et qui n'en sortent guère, croient découvrir

l'époque des cavernes en visitant la ferme où naquit Lincoln, à peine mieux aménagée que le fort Dearborn, reconstitué dans le voisinage. Cependant, la hache du pionnier a trouvé le temps de débiter les troncs de la forêt en planches, et de tailler à grands coups les quelques meubles indispensables. Sans même aller au voisinage de la frontière, les humbles témoins de la cuisine et de l'étable, des métiers domestiques et des besognes journalières d'il y a cent ans, suffisent à évoquer une vie telle qu'il est difficile de l'imaginer aujourd'hui.

Les chemins de fer eux-mêmes se ressentirent à leurs débuts des habitudes simples et austères du temps. Que Victor Hugo et Lamartine aient pu célébrer avec enthousiasme ces petites boîtes roulantes, dures et sales, où s'entassaient les voyageurs, et que leurs contemporains aient trouvé plaisir à y passer de longues heures, semble véritablement incroyable. La Compagnie Pullman, qui possède tous les wagons-lits d'Amérique, s'est amusée à retracer les diverses étapes de son matériel, depuis la couchette de fortune, faite de deux banquettes réunies, jusqu'aux somptueux appartements où un milliardaire et un souverain d'aujourd'hui, s'il en reste encore qui prennent le chemin de fer, peuvent presque avoir l'illusion de demeurer chez eux tout en voyageant. Elle nous montre même déjà le wagon de l'avenir, léger et élégant sous son vêtement d'aluminium, et chacun admire à l'envi les mille petites commodités nouvelles dont pourront bénéficier ses heureux occupants; mais l'âge du train n'est-il pas déjà passé?

Qu'il s'agisse des bâtiments ou des curiosités qu'ils étalent au public, nous avons l'impression de nous trouver dans un monde révolu, qui a fait son temps. Il a perfectionné sans doute certains détails de notre existence, alors qu'il prétendait développer en nous une nature nouvelle et pénétrer tous les secrets de l'univers. Une pareille conception de la science subsistait encore dans les masses américaines en 1928. Aujourd'hui, quelques esprits critiques ont affirmé, et la foule partage leur opinion, que les conceptions de nos pères, survivances inutiles d'une civilisation écroulée, doivent faire place à des idées et à des réalisations nouvelles. De cette inquiétude universelle, de cette attente messianique, nulle trace à travers les constructions si placidement artificielles

et les collections de l'Exposition de Chicago. On pourrait croire que nous vivons encore dans ce cosmos trop bien défini, aux trois dimensions limitant le domaine du possible, dont la guerre de 1914 a marqué la destruction. L'Exposition de 1900 sur les bords de la Seine semble avoir servi de modèle à celle-ci.

LES ATTRACTIONS

Mais suivons la foule, fatiguée des spectacles ternes et rebattus offerts en vaine pâture à sa curiosité. Réfugions-nous dans la partie de la Foire où les distractions dominent. Là encore, peu de nouveautés. L'inévitable cirque, les acrobates, les monstruosité, les manèges, une fête de Neuilly avec moins de poussière et d'entrain, les Indiens et les *cow-boys* en plus. Deux établissements, cependant, ne manquent jamais d'être visités par les curieux, Hollywood et « les rues de Paris », les deux points de la planète qui exercent le même charme, troublant et équivoque, sur l'Américain moyen, « refoulé », avide et honteux de se libérer des dernières contraintes de son éducation puritaine.

Hollywood, c'est encore l'Amérique : pas besoin de passeport pour y entrer, et quelques personnes, paraît-il, ont eu le temps d'y apprendre à parler anglais. Hollywood, c'est le Paradis artificiel des États-Unis, où un visage souriant, un corps bien tourné, une peau photogénique, peuvent transformer une petite laveuse de vaisselle, — la Cendrillon des contes de fées américains, — en une reine des cœurs et de la fortune des hommes. Ces étoiles, plus inaccessibles que celles du firmament, l'Exposition va donner au premier spectateur venu l'occasion unique de les voir, de les coudoyer, de les observer en pleine séance de travail.

Les coulisses du cinéma ouvertes toutes grandes ! C'est du moins ce que promettait l'établissement en question. Pour stimuler encore l'intérêt, le lever du rideau fut retardé à diverses reprises. Le 9 juin enfin eut lieu la soirée de gala de l'inauguration. Seuls les heureux titulaires de billets de faveur pouvaient espérer y assister moyennant un droit d'entrée assez coquet ; mais quelle joie d'être parmi les quatre mille appelés, alors que mille élus à peine pourront trouver place dans

l'étroite enceinte ! J'eus le bonheur d'être de ces derniers. Nous voici sous un beau ciel d'été traversé à peine des feux de quelques projecteurs, cherchant notre chemin dans un décor incohérent : ici un cabaret louche, du genre de ceux où les émigrants de jadis, à peine débarqués, perdaient leur liberté par des contrats de travail abusifs ; un peu plus loin, une bonne petite maison de province avec son balcon bien sage et ses volets verts comme il en sommeille tant dans nos villes de France, puis une chapelle humble et surbaissée, dont les vieux murs tiennent à peine ; là-bas se dessine un palais à l'italienne, avec sa terrasse ouverte sur la nuit. Hollywood a planté sur les bords du lac Michigan quelques spécimens de son inépuisable collection de portants, et leur juxtaposition audacieuse suffit à nous arracher pour un instant au milieu médiocre et quotidien à travers lequel l'Exposition nous avait maintenus.

Soudain, des lumières révèlent une scène improvisée au milieu de ce capharnaüm ; un orchestre invisible attaque un air de jazz ; des danseuses court vêtues sautillent comme des automates bien réglés. Les *happy few* de la « première » (nous sommes bien deux mille maintenant, tant les portes assiégées résistent mal à l'invasion) en robes de soirée et habits noirs applaudissent un spectacle aussi nouveau. Belle collection de jambes, il faut en convenir, qui ne vaut pas cependant le voyage d'Hollywood. Le fox-trot terminé, nous retombons dans le silence et la nuit. Au bout de dix minutes, l'orchestre ressuscite et nous sert une autre danse : nos jeunes beautés ont eu le temps de changer d'oripeaux et lèvent le pied avec le même ensemble.

Les mêmes performances se continuèrent pendant une bonne heure. Le public, aux États-Unis, est bon enfant. Celui-ci en particulier crut faire preuve de bonne éducation en poussant à l'extrême la patience humaine. Cependant peu à peu des chuchotements, des murmures, une certaine agitation. Enfin un spectateur courageux monte sur une chaise et somme la direction de tenir ses promesses. La foule s'éveille et réclame les fameuses étoiles annoncées. Le régisseur assure qu'elles viennent de débarquer d'avion. Une panne dans le Kansas les avait retardées, mais les voici enfin. Une poussée extraordinaire se produit alors vers la scène ; l'espace réservé où devaient

évoluer et travailler devant nous ces vedettes est envahi; le malheureux « organisateur » peut tout juste présenter de temps à autre un acteur ou une actrice plus ou moins connus. Leurs fidèles les acclament, se bousculent pour les voir de plus près, les toucher, leur serrer la main, et au milieu des décors se déroulent des scènes d'adoration et de délire. Il fallut appeler la police pour expulser à deux heures du matin le bataillon carré des fanatiques, acharnés contre tout espoir à approcher encore de leur idole. L'Amérique peut abandonner la Loi et les Prophètes, elle n'en reste pas moins un pays religieux.

Toutefois, les plaisirs du siècle l'attirent, à condition qu'elle puisse en reporter la responsabilité morale sur un peuple étranger, le nôtre en particulier. C'est à quoi répond l'autre attraction célèbre de l'Exposition, « les rues de Paris », dont le succès l'emporte sans conteste sur celui de tous les établissements du même genre. « Avez-vous vu les rues de Paris ? » C'est ainsi que s'abordent, l'air « farce », tous les visiteurs de la Foire. Grâce à cette merveilleuse création, la France n'est pas absente de l'Exposition, et jouit même d'une popularité universelle, sinon du meilleur aloi. Le gouvernement de la République, après avoir promis sa participation, a refusé tous crédits, et un ministre a cru même nécessaire de proclamer à la tribune de la Chambre des députés que la manifestation qui s'organisait sur les bords du lac Michigan était indigne de l'intérêt de notre pays. La presse Hearst s'est emparée de ce propos et l'a fait retentir aux oreilles des citoyens de Chicago. Heureusement ces paroles imprudentes sont oubliées, puisque « les rues de Paris » s'étendent entre le village flamand et les chevaux de bois.

D'un côté, le pont du *Paris*, prêt à partir; mais la passerelle n'est pas encore levée, et des marins au grand col bleu nous invitent au voyage. Cette façade du transatlantique dépassée, nous tombons dans un dédale de rues et de places baptisées de noms illustres. Ce petit carré minuscule entouré de ternes cartons peints en gris, c'est la place de la Concorde, et ce boyau étroit qui chemine entre des échoppes, s'appelle la rue de la Paix. Tout Paris doit se trouver concentré dans ces quelques mètres carrés, ou du moins tout le pays que connaissent les Américains à travers les prétendus reportages

ou les romans épicés de leurs journaux légers. Le Café de la Paix fait pendant au Dôme et à la Rotonde, paternellement alignés le long de la même apparence de trottoir. Un peu plus loin, le lac Michigan joue le rôle de la Seine, et sur dix pas de quais, se juchent des boîtes de bouquinistes, pleines de publications plus ou moins scandaleuses.

Mais la partie la plus fréquentée de ce Paris réduit à l'absurde, représente Montmartre. Le long d'une ruelle qui descend en pente douce vers le lac, se groupent un certain nombre de cabarets louches. Pour que les enfants mêmes puissent comprendre, des inscriptions en anglais promettent des « visions d'art ». Il paraît que ces enseignes ne trompaient pas trop. Des citoyens indignés signalèrent aux autorités l'audace excessive de certains spectacles : le maire de Chicago se rendit en personne dans ce quartier réservé, fit fermer un ou deux cafés, et exigea des figurantes un costume moins sommaire. Ainsi purifié, le Montmartre du *Middle West* n'a pas cessé d'attirer curieux et badauds. Sa réputation n'a pas souffert de la censure, et celle-ci lui a donné comme une consécration officielle. Que nos amis américains continuent, — et en plein Chicago! — à donner une telle caricature de Paris, moderne Babylone, c'est une faute de goût et un accroc à la vérité dont nous ne saurions trop souligner l'inconvenance.

Mais nous sommes de nouveau à Hollywood. Les habitués des boulevards extérieurs ont leur place dans ce film à côté de l'étudiant et du camelot, de l'agent et de la grisette, du pioupiou et de la bonne d'enfant. Tous ces déguisés parlent français du mieux qu'ils le peuvent, et, à certains moments, ils jouent avec conviction quelque scène de rue. Crainquebille a maille à partir avec les autorités; deux camelots échangent des compliments dans l'argot du *Chat noir*; étudiants et grisettes se groupent en pleins boulevards, sans le moindre souci de la circulation, pour chanter à pleine voix des romances sentimentales, et de Salis nous remontons à la bohème de Murger. Cependant ce vieux crieur de journaux a l'accent trop parisien, l'allure trop faubourienne pour être né sous le ciel de Chicago. L'ami qui me pilote à travers ces vains décors devine ma curiosité et se penche vers moi : « Eh oui, un Français authentique, d'une vieille famille, charmant, cultivé... Des revers de fortune... Des enfants sans travail, des petits enfants à nourrir. »

L'esprit américain, dans cette reconstitution artificielle, se montre à la recherche minutieuse du détail. Au Café de la Paix, par exemple, les soucoupes, les boîtes d'allumettes, sont scrupuleusement celles que l'on peut voir place de l'Opéra, et il en est de même pour beaucoup de petits traits. Ce qui manque, bien entendu, ce sont les proportions justes, l'entrain, l'animation, l'esprit de Paris. Les Américains eux-mêmes ne se laissent pas prendre à ces apparences en carton-pâte. A un aboyeur qui l'engageait à entrer dans un de ces cabarets en lui disant : « Venez donc. Ici c'est Paris », un brave habitant de Chicago, ni plus ni moins perspicace qu'un autre, répondit avec un bon rire : « Non, ici c'est Chicago. »

Ces rues de Paris en effet révèlent beaucoup moins ce qu'elles sont censées représenter que le public qui les parcourt.

IMPRESSION D'ENSEMBLE

Ce n'est pas par hasard que le nom officiel de cette grande réunion est Foire et non Exposition. Une Foire bruyante et cordiale, joyeuse et naïve, où les fermiers des environs, les fils de fermiers qui habitent Chicago, aiment à se retrouver et à se distraire. Il faut de pareilles occasions pour arracher les gens à leurs occupations ou à leur somnolence, et retrouver dans la métropole de la région des parents ou des amis oubliés. En dépit de ce que croient beaucoup d'Européens, l'Américain ordinaire voyage peu : il n'en a guère le temps ni les moyens, ni même le goût. Sortir de chez lui exige un effort d'organisation, de prévision, auquel son insouciance répugne. S'est-il éloigné un peu de son pays natal, il n'a de repos qu'il n'ait rencontré quelques concitoyens avec qui parler de son comté ou de son bourg. Aussi chaque État a-t-il son petit bâtiment à l'intérieur du palais de l'Union qui célèbre la grandeur de la République fédérale. Là sont réunis des témoignages variés de la gloire, de la richesse, du charme de telle ou telle de ces quarante-huit divisions, si vivantes encore en dépit des empiètements énormes du pouvoir central. A l'intérieur des frontières nationales, vous vous sentez d'abord et surtout New-Yorkais, Pennsylvanien ou Californien plutôt qu'Américain. Au milieu de ce cercle d'États se dresse l'édifice triangulaire, assez beau dans sa simplicité, qui symbolise l'unité, l'union

indestructible. Ses bas-reliefs et ses statues, qui combinent heureusement l'inspiration de Bourdelle et la technique d'Epstein, rappellent les faits historiques et les vertus fondamentales de la nation.

Il faut en convenir, en effet. Nous avons beau voir tous les types possibles de peaux et de visages, nos oreilles retentissent de toutes les langues et de tous les accents : un de mes voisins dans l'auto-car lisait un journal en caractères hébreux, tandis qu'un autre déchiffrait sans peine l'alphabet slave. Ces différences n'empêchent pas cette foule de présenter un grand nombre de caractères communs. Elle est patiente, cordiale, naïve, et fait preuve d'une inaltérable bonne humeur. Des inconnus s'interpellent, se bousculent, se mettent à bavarder, par un besoin de fraterniser. Ils se quittent d'ailleurs avec autant de facilité qu'ils en avaient mis à faire connaissance. Rien de plus superficiel, sans doute, que cette sympathie vague, mais elle aide à animer cette masse de curieux et de badauds. Obscurément déçue par l'enseignement qui lui est offert, celle-ci cherche plus obscurément encore à se connaître elle-même. Ses différences ethniques l'inquiètent peu. Le bureau où un professeur d'Harvard, avide de profiter de cette occasion unique, mesure sur toutes les coutures les amateurs d'anthropologie, reçoit peu de visiteurs. Qu'importe la forme de notre crâne ou la couleur de nos cheveux, si nous avons l'un et l'autre la même bonne volonté, et le même honnête désir de vivre tranquillement dans notre petite maison ! C'est ainsi que des millions et des millions d'humbles Européens émigrés en Amérique sont devenus des citoyens heureux et satisfaits, jusqu'en 1929 tout au moins. Idéal sommaire, limité, qui a suffi cependant à triompher de la nature et de l'histoire, et qui lie encore entre les deux Océans les représentants de toutes les contrées de la planète.

La nuit est enfin venue, noyant dans l'ombre les couleurs criardes et les formes prétentieuses. Peu à peu les bâtiments s'éclairent, ou plutôt la lumière des projecteurs, autour d'eux, joue avec les ténèbres. Quelques heureux effets, çà et là, semblent donner des ailes aux constructions si pesantes sous le soleil. Cependant, l'enthousiasme avec lequel ces illuminations sont vantées un peu partout semble exagéré. Aucune idée, aucune technique nouvelles ne se montrent dans ces nappes

colorées ou blafardes, ces feux de bengale, ce souci du flou et de la pénombre. Le plus souvent, il ne s'agit pas de mettre en valeur les lignes de l'édifice, mais de graver dans l'esprit du public le nom de telle marque d'automobiles ou de cigarettes. Cependant ces appels vulgaires n'arrivent pas à profaner la nuit, et le silence tombe peu à peu sur cette ville de cauchemar, laissant à chacun d'imaginer ce qu'aurait pu être la Cité humaine de 1933.

Nous sortons, mais le meilleur reste encore à avoir. L'Exposition a heureusement servi de prétexte à rassembler à Chicago, au Musée de Michigan Boulevard, tous les chefs-d'œuvre de la peinture que les musées ou les amateurs ont bien voulu envoyer. Là encore, la contribution de la France est minuscule. Le Louvre s'est finalement décidé à prêter le célèbre tableau de Whistler où l'artiste a représenté sa mère. Les collectionneurs des États-Unis se sont montrés plus généreux, et, grâce à eux surtout, le visiteur peut suivre de maître en maître l'évolution de la peinture européenne depuis les Primitifs italiens jusqu'à nos contemporains. Plus nous approchons de notre époque, plus les vides de cette galerie éphémère se réduisent, et nulle part ailleurs sans doute n'ont été rassemblées tant d'œuvres de peintres français modernes et contemporains. Il semble presque que notre pays soit le seul à être représenté depuis 1850 environ. Qu'il s'agisse de Manet ou de Renoir, de Sisley ou de Monet, de Picasso ou de Derain, de Gauguin, de Cézanne, du douanier Rousseau, chacun d'entre eux a sa salle garnie de tableaux. Combien de nos compatriotes n'ont jamais vu une seule de leurs œuvres? Combien même n'ont jamais entendu parler de ces artistes célèbres à travers le monde entier? Certains d'entre eux sont encore méconnus dans leur patrie, alors que depuis longtemps des mécènes d'Amérique recherchent leurs moindres toiles. Jamais le Louvre ni le Luxembourg ne posséderont des richesses comparables à celles qui sont exposées ici. Tout à l'heure, nous ne pouvions nous empêcher de sourire devant la lourdeur démodée de l'Exposition ou la naïveté bonhomme de ses visiteurs. Le même pays peut être fier des trésors d'art français que certains de ses fils ont été les premiers à apprécier.

De même, cette Exposition de Chicago ne doit pas être

condamnée sans retour. Ne lui devrions-nous que le Palais de la Science, ce rassemblement de chefs-d'œuvre et une compréhension meilleure du peuple américain, elle mériterait notre visite. Ses faiblesses, ses prétentions crévent les yeux. Il serait injuste d'en rendre responsable uniquement le pays qui les a provoquées. Son insuccès financier est à prévoir : les recettes ne couvriront sans doute pas le quart des dépenses engagées, mais c'est là le sort de toutes les Expositions. Ses défauts généraux tiennent à l'inspiration désuète qui lui a donné naissance. Célébrer les progrès de la science et de l'humanité en 1933 sans la moindre réserve, sans le moindre souci de la crise actuelle qu'a précipitée sur notre civilisation le culte de la science et du confort, était se condamner volontairement à faire œuvre morte. La petite philosophie utilitaire et positiviste qui explique une pareille aberration est désormais dépassée. Aux États-Unis même ses partisans n'osent plus guère ouvrir la bouche. C'est toute une époque révolue, qu'il s'agisse d'architecture ou de rapports sociaux, d'amusements ou de pensée pure, que représente l'Exposition de Chicago. Elle aurait pu, elle aurait dû sans doute s'ouvrir aux recherches de notre temps, initier la foule à une beauté nouvelle, faite de discipline et de mystère. Elle a préféré jouer un rôle plus facile. Au plus fermé de ses millions de visiteurs, elle a donné la nausée de cette pauvreté bruyante et affairée où se débattaient l'art et la société, il y a vingt ou trente ans. Cet intérêt rétrospectif justifie un peu bien des vulgarités réunies pour quelques mois sur les bords du lac Michigan. Et puisqu'il s'agit d'une Foire, essayons d'y goûter ces instants d'oubli et de cordialité bon enfant qu'y va chercher naïvement la foule américaine.

JEAN CANU.

SOUVENIRS

D'UN PEINTRE MILITAIRE

ADOLPHE YVON

Adolphe Yvon a été l'un des bons peintres militaires du Second Empire, ce qui ne veut pas dire que la peinture militaire du Second Empire nous ait laissé des chefs-d'œuvre. Appliquant des formules toutes faites, elle reste alors ce qu'elle n'a jamais cessé d'être depuis le Bourguignon et Salvator Rosa : un genre théâtral et conventionnel, plus riche d'emphase que d'expression, de mise en scène que d'exactitude.

Ce qui manque aux Parrocel, aux Lebrun, aux Van der Meulen, comme à tous leurs successeurs, c'est d'avoir vu ce qu'ils ont prétendu reproduire. Leurs batailles sont sorties de leur cerveau. Ils n'ont point eu d'autre souci que de mettre en évidence de grands personnages et de brillants états-majors, de montrer le souverain daignant venir en personne cueillir les lauriers de la victoire. Ils brossent avec sagesse des toiles sans chaleur, propres, ordonnées, savantes et surveillées par le regard de Louis XIV.

Rendons cette justice à Adolphe Yvon, qu'il crut de bonne foi s'affranchir et rendre la vérité toute nue. « J'essayai d'abandonner la tradition conventionnelle et de mettre le spectateur au beau milieu de la lutte. Les vrais combattants, les soldats se prennent corps à corps ; c'est la mêlée ardente, ce sont les coups portés et rendus au milieu des fusillades et des explosions d'obus. » Idée fort juste en son réalisme, que Gros et Delacroix avaient d'ailleurs entrevue avant lui et qui pouvait être féconde.

Afin de la pouvoir mieux exprimer en se documentant sur place, il voulut entreprendre les voyages de Crimée et d'Italie, et, si nous l'en croyons, — peut-être sous l'empire de circonstances étrangères à sa volonté, — réalisa le contraire exactement de ses ambitions, gâchant inutilement ainsi, pour des succès sans lendemain, des dons et des qualités qui eussent beaucoup mieux trouvé à s'employer ailleurs.

Sa peinture a cessé de nous émouvoir : soyons équitables pourtant. Si l'on en peut discuter la facture trop sèche; s'il n'est point, comme Delacroix, un admirable coloriste, le plus conscient et le plus savant des coloristes; si le « balai ivre », entre ses doigts, perd sa vigueur et son éclat, on ne saurait toutefois refuser à ses grandes toiles du musée de Versailles, *le Ravin*, *la Courtine* et *la Prise de Malakoff*, *la Deuxième attaque de Magenta* et *Solférino*, de réels mérites de composition. Il possède le sens du mouvement et de la vie; il excelle à camper ses personnages dans l'atmosphère qui leur convient; il garde un certain souci de la vraisemblance. Il vaut donc mieux, à cet égard, qu'un simple imagier d'uniformes, bien mieux, par exemple, qu'un Horace Vernet, badigeonneur hâtif d'immenses « machines » cocardières et puériles.

Horace Vernet! nom qui résume toute une époque de l'art français, l'une des pires; triomphe de l'artificiel et du frelaté! Et, malheureusement pour lui, Yvon nourrit, à l'endroit d'un si détestable modèle, la plus enthousiaste admiration.

C'est que cet artiste probe et consciencieux, ce dessinateur hors pair, dont certains croquis très poussés soutiennent la comparaison avec les crayons d'Ingres, s'attarde dans une esthétique et des conventions périmées. Il n'a point su voir, en sa jeunesse, la révolution apportée par Delacroix, introduisant dans la peinture la loi souveraine des complémentaires. De même lui échappera, dans son âge mûr, l'autre révolution, celle des impressionnistes, contre lesquels il renouvellerait volontiers les anathèmes de Couture vitupérant « cette souillure de l'art, cette lèpre destructrice de toute vraie beauté ».

Né à Eschwiller, en Lorraine, le 12 février 1817, fils d'un employé supérieur des Douanes, Adolphe Yvon, ses études achevées au collège Bourbon, débute à Dreux, dans l'adminis-

tration des Eaux et Forêts. Trente mois d'un fastidieux surnumérariat, au bout desquels une irrésistible vocation pour la peinture l'entraîne à donner sa démission.

Brouillé avec les siens à la suite de ce coup de tête, riche pour toute fortune de six cents francs amassés sou à sou, il arrive à Paris durant l'automne de 1838, fréquente l'atelier de Delaroche et se fait recevoir à l'École des beaux-arts. Ce sont alors de dures années d'apprentissage et de privations, d'autant plus rudes que, leurs caractères ne s'accordant point, il ne tarde pas à s'attirer l'animosité d'un maître alors tout-puissant.

Les progrès de notre débutant sont rapides. Yvon ne tarde pas à décrocher sa première médaille à l'École. S'il rate le prix de Rome, en revanche ses premiers envois au Salon, un *Saint Paul dans sa prison*, le *Christ chassant les vendeurs du Temple*, le *Remords de Judas*, sont distingués par la critique et payés un bon prix par l'État.

Mais, — c'est le peintre qui parle, — « les sujets religieux ont fait leur temps; c'est du déjà vu et du déjà peint ». Yvon est saisi de cette noble ambition : conquérir le public par des œuvres originales.

« Marilhat et Decamps venaient de révéler l'Orient, écrit-il dans ses importants et curieux *Souvenirs*; je songeai à la Russie. La Russie était alors inconnue ou à peu près. On n'y allait pas plus qu'on ne va en Chine. Cet inconnu était précisément plein d'attraits pour moi. Il me semblait que je devais y faire une moisson de documents curieux. Je voulais, d'ailleurs, en dehors des scènes familières, rapporter les éléments d'un grand tableau de l'histoire du pays. Quelque heurt formidable de ces races asiatiques n'était-il pas fait pour offrir un gage certain d'intérêt et de succès? Je me mis à lire Karamzine, l'historien national de la Russie (1). Les sujets ne manquent pas dans l'histoire sombre et enchevêtrée de ce pays. Les monstres succèdent aux tyrans et aux hallucinés. Le fanatisme, la férocité s'y donnent libre carrière. C'est une horrible et héroïque sauvagerie. Je m'arrêtai au récit de la bataille de Koulikovo qui décida du triomphe des Russes sur

(1) Nicolas-Mikhaïlovitch Karamzine (1766-1826), auteur d'une *Histoire générale de la Russie*, en huit volumes, d'inspiration nettement réactionnaire. L'un des grands noms des lettres russes avant Pouchkine.

les hordes tartares (1). Une fois mon projet résolu, je me mis en devoir de le réaliser. J'avais trois à quatre mille francs d'économies; je me munis de lettres de recommandation et je partis un beau matin de mai 1846 pour Saint-Petersbourg. »

Il y séjournera six mois, tant sur les bords de la Néva, qu'à Kiev et à Moscou, et rapportera de son voyage les plus savoureuses impressions sur l'empire des Tsars au temps de Nicolas 1^{er}.

La révolution de 1848; le coup d'État; la proclamation de l'Empire. Encore qu'il ait voté *non* au plébiscite, Yvon n'entend pas boudier les faveurs du régime nouveau. Son opposition restera toujours intérieure et platonique. La glorification de la noblesse impériale était à l'ordre du jour. Rude travaillait à la statue du maréchal Ney. « L'idée me vint d'un tableau qui pourrait trouver sa place dans les galeries de Versailles, exaltant l'héroïsme du *brave des braves* : le maréchal Ney soutenant la retraite de la Grande Armée. » Deux amis, Edmond Adam et Laurent Pichat, se chargèrent de porter l'esquisse à Henri Chevreau, secrétaire général du ministère de l'Intérieur, qui la fit agréer. Cette toile, encore aujourd'hui demeurée populaire, fut le grand succès de l'Exposition universelle de 1853. Elle consacra la réputation du peintre, l'orienta définitivement vers la peinture d'histoire.

Les années qui suivent marquent pour Yvon l'apogée de sa fortune. Envoyé du gouvernement en Crimée et en Italie, il en rapporte les vastes compositions qui lui valent à la fois les suffrages de la foule et ceux de la critique. C'est l'instant de sa plus grande faveur : bien accueilli aux Tuileries, honoré d'invitations aux « séries » de Compiègne. Les aspérités de son caractère ne lui permettront pas d'en profiter longtemps.

Écoutons-le nous conter lui-même l'origine de sa disgrâce. Il achève son tableau de *Solférino*. L'Empereur est déjà venu poser dans son atelier. Aujourd'hui, c'est la dernière séance et Napoléon III ne vient pas seul : l'Impératrice l'accompagne. Funeste aventure, car le plus futile incident éclate avant les suprêmes coups de pinceau.

(1) Gagnée le 8 septembre 1380 par la coalition des princes conduits par Dimitri Donskoï sur l'armée tartare de Mamai-Khan, cette bataille de Koulikovo (champ des bécasses) est restée aussi fameuse en Russie que celle de Las Navas de Tolosa, en Espagne.

« La séance d'une heure environ que l'Empereur me donna fut une des plus dures dont il me souvienne. L'Impératrice, ses dames d'honneur, les chambellans, aides de camp, écuyers encombraient l'atelier. C'était un chassé-croisé de racontars, de lazzi, de coq-à-l'âne, fort vulgaires d'ailleurs, au milieu desquels je ne devais pas perdre un coup de pinceau. L'Impératrice, derrière moi, suivait mon travail, m'interpellait, puis se levait, allait à l'Empereur, lui frottait les oreilles pour y appeler le sang, ou bien lui ébouriffait les cheveux, en riant à belles dents. L'Empereur n'en paraissait pas autrement ravi, et supportait sans enthousiasme ces démonstrations d'intimité.

« Au milieu de tout ce mouvement, je peignais avec fureur. La sueur me perlait. J'arrivais enfin au bout de ma tâche, quand il vint à l'Impératrice l'idée que l'Empereur devait figurer sur le tableau en chapeau et non en képi. Je fis observer timidement que tout Paris avait vu l'Empereur partir en guerre coiffé du képi, qu'il en avait été ainsi aux yeux de l'armée pendant toute la campagne, qu'enfin, si l'Empereur était coiffé d'un chapeau, tout son état-major devait l'être aussi.

« Quelle mouche piqua la souveraine? Elle n'était pas habituée, apparemment, à ce qu'on se permit d'avoir une autre opinion que la sienne. Toujours est-il qu'elle se fâcha et me dit avec un ton de colère :

« — Vous avez bien peint le maréchal Ney en chapeau, dans votre tableau de la *Retraite de Russie*, et il avait un bonnet de coton.

« — Je ne le savais pas, répliquai-je, puis il y a si longtemps que la chose est arrivée! Tandis que ce qui nous occupe s'est passé hier.

« La conversation tournait visiblement à l'aigre. Il eût suffi d'une parole de l'Empereur pour clore le débat. Il ne souffla mot. Mon étude était enfin terminée. César se leva et, passant près de moi, me dit à demi-voix : « Vous me laisserez en képi. »

De ce jour vont cesser attentions et commandes. En dépit de son « stoïcisme » républicain, Yvon se montra très sensible à ce retour de fortune... d'autant plus que la critique, jusqu'alors tout miel, commença de tourner au vinaigre, à l'occasion précisément de ce malencontreux *Solférino*, plus que fraîchement accueilli par elle au Salon de 1863. « On s'est servi de mon nom, se plaint-il alors, pour humilier

Horace Vernet. On me déprécie à mon tour : telle est la loi. »

Désemparé par cet échec, on le voit abandonner désormais la peinture de batailles et rêver ambitieusement de grandes pages philosophiques qui ne conviennent pas à son tempérament concret. La guerre de Sécession lui inspire, entre autres, une colossale allégorie, la *Réconciliation du Nord et du Sud*, théâtrale et boursoufflée, fort malmenée à son apparition dans les journaux et les revues d'art de 1870.

Après la guerre franco-allemande, le peintre vieillissant renonce aux longs espoirs et aux vastes pensées pour ne plus se consacrer qu'au portrait. Les contemporains les plus notables défilent dans son atelier. Chaque année, pendant près d'un quart de siècle, les effigies qu'il en trace, d'un dessin très sûr et d'une technique consommée, ne passeront jamais inaperçues au Salon. Celles du docteur Péan, de Paul Bert, du général Forgé, de la comtesse de Caen, du président Carnot ont laissé trace dans les mémoires. Professeur à l'École des beaux-arts depuis 1863, officier de la Légion d'honneur, Adolphe Yvon est mort à Paris le 11 septembre 1893.

Nous publions ici les chapitres de ses *Souvenirs* relatifs au Second Empire.

A. AUGUSTIN-THIERRY.

SOUVENIRS

LE SALON DE 1855

Le Salon de 1855 allait ouvrir ; j'étais prêt. Depuis longtemps, j'avais renoncé à solliciter les conseils de M. Paul Delaroche. Sa malveillance m'avait décidé à m'abstenir prudemment. Quelle ne fut pas ma surprise, quand je le vis un beau jour entrer dans mon atelier !

Mon tableau faisait quelque bruit parmi mes camarades. Ce bruit était venu jusqu'aux oreilles du maître ; apparemment, il tenait à être fixé par lui-même. Sans porter autrement attention à mon air étonné, sans préambule, il se mit à regarder l'œuvre, de loin, de près, à droite, à gauche, fumant force cigarettes et ne proférant pas un mot. Cela dura bien une demi-heure, pendant laquelle nous n'abusâmes, ni lui, ni moi, de

notre langue ; puis, tout à coup, prenant son chapeau : « adieu mon ami », et il partit.

Le lendemain, je reçus la visite de Gérôme, son familier. Le patron, me dit-il, me charge de vous faire savoir que la tête de votre maréchal Ney est trop petite. Étrange mais tardive sollicitude !

Je connaissais ce trait charmant attribué à Gérard que Delaroche avait la prétention d'imiter. Il corrigeait, un jour, le tableau d'un de ses élèves. C'était *le Christ au milieu des docteurs*.

— Votre Christ, dit le maître, est très bien ; n'y touchez plus. Quant aux docteurs, ils sont mauvais ; refaites-les dans l'esprit du Christ.

— Votre critique m'a surpris, observa l'un de ses amis à Gérard, quand l'élève fut parti. Je trouvais les docteurs très bien et le Christ affreux.

— Eh ! parbleu, répondit l'autre, je le sais bien ; mais si on les laissait faire, ces galopins-là, ils vous grimperaient sur le dos.

Je ne serais pas étonné que Delaroche appartint à cette gracieuse école ; ce que j'ai vu de lui m'autorise à le soupçonner.

La *Retraite de Russie* obtint un vif succès à l'Exposition universelle de 1833. Le jury était chargé de dresser une liste de propositions pour la Légion d'honneur. Mon nom fut placé en tête de cette liste. Des amis empressés m'apportèrent la bonne nouvelle et je laisse à penser avec quelle joie elle fut accueillie.

Les choses ne devaient pourtant pas se passer aussi simplement. La liste parut et je n'y figurais pas. Que dire ? que croire ? que faire ?... Mon illustre professeur aurait-il poussé jusque-là l'acharnement contre moi ? J'en eus un instant la pensée, mais je ne m'y arrêtai pas. Je me livrai à une enquête et voici ce que j'appris de la bouche même de M. de Morny. Le prince Napoléon présidait la section des Beaux-Arts. Il m'avait rayé de sa propre main, griffonnant en regard de mon nom quelques mots illisibles.

Que s'était-il passé ? Je parvins enfin à démêler les fils d'une intrigue où je jouais le rôle de victime expiatoire.

On venait de prendre Sébastopol : le prince commandait en Crimée une division de l'armée. Il n'assista pas toutefois à la

chute de la place et voici pourquoi. Fatigué des lenteurs du siège, il avait brusquement quitté le plateau de Chersonèse, regagné la France et repris au Palais-Royal son existence habituelle. Avant de mettre son projet de départ à exécution, il en avait conféré avec quelques généraux parmi lesquels le général Trochu.

— Si j'avais l'honneur d'être prince français, lui avait répondu ce dernier, je ne quitterais pas mon poste devant l'ennemi.

Paroles méritées peut-être, mais certainement imprudentes, dont le prince avait conçu le plus vif ressentiment.

Or Trochu était le beau-frère du général Neumayer, mon oncle. J'avais vécu dans son intimité en 1848, alors qu'il remplissait auprès de celui-ci les fonctions de premier aide de camp. Depuis lors, nos relations amicales avaient continué.

Le prince ayant appris, je ne sais comment, les liens d'alliance qui m'unissaient au général, et ne pouvant se venger directement, avait fait, par ricochet, tomber sa colère sur moi. D'où le griffonnage irrité tracé devant mon nom.

Je fis part de ma déception à Trochu, qui se guérissait à Lyon de la grave blessure qu'il avait reçue à l'assaut de Sébastopol. Il me répondit aussitôt, me confirma toute l'histoire et joignit à sa lettre un mot d'introduction pour le colonel Fleury avec qui il était lié. Ce dernier, l'un des acteurs du coup d'État, était fort bien en cour. Il ne nourrissait pas une excessive tendresse à l'endroit du prince Napoléon, me reçut avec la plus encourageante sympathie et me fit espérer une prompt réparation.

En effet, il communiqua la lettre de Trochu à l'Empereur. Celui-ci jugea sans doute que la rancune de son cousin dépassait les limites permises ; en outre, il trouvait là une de ces occasions qu'il recherchait de faire justice par lui-même.

Peu après, à mon grand étonnement, je recevais une lettre venant des Tuileries, par laquelle j'étais invité à me présenter au cabinet de l'Empereur. Le jour venu, je remis mon avis d'audience à l'un des aides de camp de service et fus aussitôt introduit.

Napoléon III portait ce jour-là un costume mi-partie bourgeois, mi-partie militaire, une redingote boutonnée sur un

pantalon d'uniforme. Son visage respirait le calme et la bienveillance qui étaient les traits caractéristiques de sa physionomie.

— On a commis à votre préjudice, me dit-il, un oubli regrettable. Je suis heureux de le réparer : vous êtes chevalier de la Légion d'honneur. Votre tableau, la *Retraite de Russie*, est très beau, bien qu'il traite un sujet pénible pour nous.

Une inspiration soudaine me vint :

— Sire, répliquai-je, il dépend de l'Empereur de me fournir l'occasion d'une revanche. Nos armées viennent de prendre Sébastopol, et je sollicite l'honneur d'être envoyé en Crimée pour y recueillir les matériaux nécessaires à l'exécution d'un grand tableau à la gloire de nos armes.

Ma phrase fut apparemment débitée avec chaleur ; la figure de l'Empereur s'éclaira :

— C'est bien, me dit-il, j'y consens de tout cœur. Allez trouver M. Fould, je vais lui transmettre mes instructions.

Je sortis de mon audience quelque peu abasourdi. Non seulement je venais d'obtenir réparation de l'injustice dont j'avais été victime, mais cette injustice même m'avait fourni l'occasion d'obtenir, séance tenante, le plus beau travail qu'un peintre pût ambitionner ! Tout à ma joie, je ne me demandais pas si je serais à la hauteur de ma tâche et de l'enthousiasme avec lequel on avait accueilli, en France, la nouvelle de notre triomphe.

Je courus le surlendemain chez M. Fould. Le ministre d'État avait reçu les instructions de l'Empereur. Il ne souleva aucune objection, s'associa très franchement à mon projet et prit sur-le-champ des mesures pour m'envoyer officiellement en Crimée.

À la réflexion, l'heureuse fortune qui m'échétait ne laissait pas de m'étonner. Comment n'avait-on pas chargé d'une œuvre de cette importance un maître tel qu'Horace Vernet ?... Ce ne pouvait être oubli ou indifférence. Je soupçonnai quelque dessous de cartes. Il y en avait un en effet ; le voici tel que me l'a conté plus tard Horace Vernet lui-même.

Alors qu'il était Président de la République, Louis-Napoléon avait fait faire son portrait équestre par Horace Vernet. Le prince était représenté en uniforme de général de la Garde nationale. Derrière lui, galopèrent les généraux Changarnier

et d'Hautpoul, le premier commandant l'armée de Paris, le second ministre de la Guerre.

Arrivé au trône, le nouvel Empereur jugea que son portrait devait monter en grade avec lui. Il fit venir le peintre et le pria de changer, sur cette toile, son costume de la Garde nationale en celui de général de division de l'armée. De plus, il exprima le désir qu'on remplaçât les généraux de son escorte par d'autres, partisans du nouvel ordre de choses.

Horace Vernet observa que, dans ces conditions, mieux valait faire un nouveau tableau ; que d'ailleurs le premier consacrait une période historique que rien ne pouvait supprimer, etc., etc...

L'Empereur écoutait en tordant sa moustache et, sans se départir de son calme :

— Je veux, répondit-il enfin.

— Eh bien ! Sire, riposta Vernet, faites faire cette besogne par qui vous voudrez ; pour moi, je ne m'en charge pas.

L'Empereur tourna les talons et Vernet tomba en disgrâce. Quant au tableau, il ne fut pas retouché, mais exilé en Algérie.

Voilà comme Horace Vernet ne fut pas chargé de peindre la prise de Malakoff...

EN ROUTE POUR LA CRIMÉE

Le 11 février 1856, je partis enfin pour Toulon, muni de lettres ministérielles pour toutes les autorités civiles et militaires que je devais rencontrer pendant mon voyage et plein d'enthousiasme à la pensée des spectacles qui m'attendaient dans ces pays du soleil qui sont le rêve des peintres et des poètes.

A Toulon, mon premier soin fut de me présenter à la Préfecture maritime, pour remettre à M. l'amiral Dubourdieu, son titulaire, la lettre du ministre de la Marine qui lui donnait l'ordre de me faire, sans délai, passer en Crimée.

Je m'adressai à un employé emprisonné derrière un grillage à mailles serrées. Il était, en ce moment, absorbé dans une conversation interminable avec un personnage à jambe de bois, penché familièrement à son guichet.

— M. l'amiral Dubourdieu, s'il vous plaît, fis-je, profitant d'un moment de répit entre les causeurs.

L'homme à la jambe de bois se retourna vers moi :

— Vous pourriez bien attendre que j'aie fini, s'écria-t-il d'un ton bourru.

Je pouvais attendre en effet et c'est à quoi je me résignai.

Au bout de quelques minutes, l'homme à la jambe de bois se tourna de nouveau :

— Eh bien ! que lui voulez-vous à l'amiral Dubourdieu ? C'est moi.

Je m'inclinai et lui tendis le pli ministériel.

Tout en le parcourant, il me jetait par-dessus les papiers des regards méfiants.

— C'est impossible, dit-il tout à coup, je n'ai pas de navires en partance. Vous trouverez bon que j'en télégraphie au ministre. Revenez demain.

Et, d'un geste souverain, il me congédia.

Le lendemain, je ne trouvai plus le même homme : sa brutalité de la veille était devenue de la bonhomie, presque de l'intérêt.

— Je vais tout de suite, me dit-il, faire armer une frégate, pour me conformer aux ordres du ministre ; mais ce travail demandera bien une huitaine. Il faudra prendre patience. Je mets du reste mon canot à votre disposition, pour faire des promenaçes aux alentours.

Sans autrement réfléchir à si brusque revirement, j'étais ravi que l'incident n'eût pas mal tourné. J'acceptai l'offre du canot. C'était une grande embarcation armée de seize rameurs. J'en profitai pour visiter les environs de Toulon. Je fis même quelques esquisses, une entre autres que j'ai gardée ; c'est une vue de la ville, prise de l'endroit où le capitaine d'artillerie Bonaparte avait établi ses batteries contre les Anglais.

Au bout d'une semaine, les apprêts de la frégate se terminèrent enfin. C'était un gros bâtiment à aubes, de la force de douze cents chevaux. De belles et luisantes pièces de canon allongeaient leurs gueules aux sabords. L'équipage était d'environ trois cents hommes, sous les ordres d'un vieil officier, le commandant Chevalier. L'état-major comprenait une douzaine d'officiers de tous grades et même un aumônier.

La frégate s'appelait le *Christophe Colomb*.

Nous primes la mer le 19 février 1856. Une fois hors de rade, le commandant Chevalier me dit :

— Maintenant, mon cher passager, nous sommes à vos ordres. Telles sont mes instructions. Plusieurs routes mènent à Constantinople, notre destination : laquelle vous plait-il choisir ?

Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup d'exemples d'une fortune pareille : un peintre ayant à sa disposition un vaisseau de guerre et tout son personnel.

J'avais le plus vif désir de voir Athènes ; je priai le commandant Chevalier de relâcher au Pirée et d'y demeurer quelques jours.

Bien que je ne fusse pas ce que les Anglais appellent *a good sailor*, je m'accommodai d'abord du mouvement du navire. Mais, à la hauteur de la Corse, le vent fraîchit et la mer se creusa. Nous passions précisément dans les eaux où, l'année précédente, la frégate la *Sémillante* s'était perdue corps et biens. En souvenir de cette catastrophe et en mémoire des victimes, on célébra, à bord, un service religieux. Une chapelle ardente avait été improvisée dans l'entrepont.

Ma qualité d'envoyé du gouvernement me valut l'honneur d'assister à la cérémonie, au premier rang, à la droite du commandant.

Rien de plus impressionnant ni de plus fantastique que cet hommage rendu en mer au souvenir de camarades malheureux. Tout l'équipage en grande tenue se tenait recueilli derrière l'état-major pendant que l'aumônier psalmodiait la messe. De jeunes mousses donnaient les répons.

Le navire roulait et tanguait, les cierges ballottaient follement leurs flammes dont les rellets s'accrochaient aux panoplies d'armes, aux canons et aux boulets. Le spectacle de cette scène solennelle me prit d'abord tout entier. Je ne songeais que machinalement à conserver mon équilibre souvent compromis. Mais bientôt la nature reprit impérieusement ses droits. J'étouffais dans cet espace surbaissé ; des étourdissements s'emparaient de moi, ma tête était serrée comme dans un étau, il me semblait que j'allais défaillir. Il fallait toutefois faire bonne contenance, sous l'œil de tous ces hommes mis au service de mon passage. Je fis appel à toute mon énergie et je demeurai. Cette messe était interminable ! Enfin l'aumônier articula l'« *Ite missa est* ». Ce fut une délivrance. Je m'élançai en titubant sur le pont et je respirai à pleins poumons l'air frais, l'air sauveur. Il était temps, mais l'honneur était sauf...

ARRIVÉE A KAMIESH

A Constantinople, j'avais rencontré le dessinateur Bida et mon élève Chardon était venu me rejoindre. Nous quittâmes tous les trois cette ville, le 9 avril; le surlendemain, vers dix heures du matin, nous étions en vue du plateau de Chersonèse.

Dès que la distance le permit, j'interrogeai anxieusement de ma lorgnette cette terre où, pendant deux ans, nos soldats avaient si héroïquement combattu et souffert. L'aspect était affreusement triste; le sol absolument dénudé. De longues files de prolonges d'artillerie roulaient lentement sur la falaise, conduites par des soldats plus semblables à des prisonniers qu'à des triomphateurs. Cependant nous avançons à toute vapeur: bientôt une forêt de mâts et des nuages de fumée nous signalèrent la baie de Kamiesh.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre, je fis descendre dans un canot mes deux compagnons et mes bagages pour prendre terre. Nous distinguons sur le rivage toute une ville en bois improvisée et une foule grouillant parmi les baraques, les chevaux et les attelages.

Mon attention fut particulièrement sollicitée par un homme en longue capote grise, qui semblait nous adresser des signaux. Quand nous fûmes plus près, il fit de sa main un porte-voix pour demander si M. Yvon n'était pas à bord. En quelques coups d'aviron, nous abordâmes et je connus que mon homme était un jeune officier russe.

Je savais que, pendant le cours de la campagne, les officiers russes avaient saisi toutes les occasions de fraterniser avec les nôtres et de leur témoigner une sympathie qu'ils étaient loin d'éprouver pour les Anglais. Mais j'avoue que mon étonnement fut grand de m'entendre souhaiter la bienvenue en Crimée par un ennemi, et cela, avant la signature de la paix. Celle-ci n'était pas encore signée en effet, mais les deux armées vivaient côte à côte sous le bénéfice de l'armistice.

Mon jeune officier, qui, je m'en souviens, s'appelait Dalinski, me raconta que le général Vinoy, comptant sur mon arrivée, avait envoyé à ma rencontre son aide de camp, le capitaine Loysel. Pendant que celui-ci commandait le dîner chez le Véfour de Kamiesh, lui, Dalinski, venait me recevoir. A

la bonne heure ! les amis de nos amis sont nos amis. Je donnai de bon cœur le bras au capitaine russe, pendant que des soldats du train chargeaient nos bagages...

Nous arrivâmes enfin aux monts Fédiouchine, succession de mamelons où campaient nos troupes. Sur l'un d'eux, le général Vinoy avait installé sa baraque. Le général était en pleine partie de whist quand nous entrâmes. Après les premiers compliments, il me mit une carte dans la main et m'invita à faire un quatrième. Mon élève Chardon, que le mal de mer avait éprouvé, se sentait fatigué. Le capitaine Loysel lui improvisa un lit sous sa tente et le fit coucher. Bida était allé retrouver un officier de ses amis. Vers minuit, chacune se retira et je trouvais avec plaisir un lit de fer très confortable, où, roulé dans ma pelisse, je ne tardai pas à m'endormir profondément.

A l'aube, le clairon, le tambour, les mille bruits d'un camp qui s'éveille, me firent sauter à bas de ma couchette. J'étais impatient de me mêler à tout ce mouvement. Il me semblait que j'allais toucher de la main les souvenirs héroïques dont ma tête était pleine.

Le général était déjà debout ; mais le pauvre Chardon se sentait plus souffrant que la veille : il dut rester couché. Le typhus faisait rage dans les camps ; je ne pus me défendre de vagues appréhensions au sujet de mon élève. On s'efforçait de me rassurer, mais dans des termes qui étaient loin de dissiper mon inquiétude.

Les camps français, ceux des zouaves en particulier, étaient parfaitement tenus. Les tentes bien alignées formaient des rues aux carrefours desquelles des jardinets plantés de branches de sapins faisaient presque illusion. L'artillerie était rangée sur les sommets qui dominent la vallée de la Tchernaiâ, occupée par les Russes.

Quel que fût l'intérêt d'un pareil spectacle, il fallut m'y arracher et songer à me mettre le plus tôt possible à la besogne.

CHEZ LE GÉNÉRAL DE MAC MAHON

J'avais d'abord deux visites urgentes à rendre : l'une au maréchal Pélissier, l'autre au général de Mac Mahon qui avait commandé la première division d'assaut.

Ce dernier campait au sommet d'un mamelon voisin du nôtre ; je résolus de commencer par lui.

— Il est possible, me dit Vinoy, qu'il vous retienne à déjeuner ; sinon revenez vite, vous nous trouverez à table.

C'était une rude montée que celle qui menait, en plein soleil, à la baraque de Mac Mahon. Mais j'étais jeune, vigoureux, et trop préoccupé d'ailleurs pour m'émouvoir autrement des brûlantes caresses du soleil d'Orient.

Je remis ma carte à un aide de camp qui disparut derrière une tenture. J'entendis des chuchotements, puis l'officier revint et me dit que son général ne pouvait me recevoir. J'exprimai mes regrets et me voilà dévalant la pente, à grandes enjambées, pour retourner chez le général Vinoy.

J'étais au milieu de la descente, quand je m'entends appeler par quelqu'un qui courait derrière moi. C'était l'aide de camp ; le général de Mac Mahon s'était ravisé.

Il m'attendait en effet. J'aperçus un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, aux traits distingués sous le hâle dont ils étaient couverts. A mon vif étonnement, il avait l'air gêné, presque intimidé :

— C'est vous, monsieur, me demanda-t-il, qui êtes chargé de peindre la prise de Malakoff ?

— Oui, mon général, et je serais heureux d'obtenir de votre bouche quelques détails qui me seront précieux.

— Oh ! mon Dieu ! je n'ai rien de bien particulier à vous dire. Voici d'ailleurs une carte que vous pourrez consulter. Je vous demanderai pourtant de ne pas me représenter gesticulant, car j'étais parfaitement calme. Et puis j'étais en képi, n'allez pas me planter un chapeau sur la tête ; pas d'habit non plus, une tunique, tenez, celle-ci si vous voulez. Au surplus, mettez-moi sur votre tableau ou ne m'y mettez pas ; cela m'est indifférent.

Voyant que je ne pouvais rien en tirer de plus et que je me heurtais à une réserve calculée, effet peut-être d'une excessive modestie, je me hâtai de prendre congé et retournai tout d'une haleine chez le général Vinoy.

LA REDOUTE DE MALAKOFF

J'étais pressé de visiter la redoute fameuse de Malakoff ; je remis donc au lendemain ma visite au maréchal Pélissier et je partis pour ma première exploration, escorté de quelques officiers chargés de me renseigner. Le colonel Langlois, auteur des remarquables panoramas des Champs-Élysées, était des nôtres.

On avait mis à ma disposition, pour le temps de mon séjour, un cheval barbe que l'on appelait Galope-Chopine. C'était un brave cheval un peu hargneux à ses congénères, mais plein de vigueur. Nous avons, pendant quinze jours, fait bon ménage ensemble et je n'ai pas à lui reprocher le moindre faux pas.

Je m'étais fait de Malakoff une image grandiose et formidable. Aussi ne fus-je pas médiocrement désappointé en ne trouvant qu'un ouvrage gabionné, ayant tout au plus quinze mètres de relief. Les talus extérieurs, composés de terres mouvantes, descendaient jusqu'au fond d'un fossé aux trois quarts comblé. Nos tranchées les plus avancées étaient à trente ou quarante mètres de l'obstacle.

Bien que tout à l'entour ce fût un vrai chaos de boyaux de tranchées, d'épaulements, de trous de mines ou de bombes profondément creusés en entonnoirs ; bien que ce terrain bouleversé fût tellement semé d'éclats d'obus, que l'on marchait littéralement sur du fer, nous entrâmes à cheval dans la redoute par une ancienne embrasure égueulée.

De la tour de Malakoff il ne restait que le soubassement. Les premières volées de canon avaient jeté bas toute la maçonnerie qui dépassait les parapets. L'intérieur de l'ouvrage était coupé en tous sens par un réseau de barricades en terre, destinées à arrêter l'effort de l'ennemi s'il s'emparait de la première enceinte. Chacune de ces barricades couvrait des abris blindés où les défenseurs trouvaient un refuge contre la pluie des projectiles.

Depuis le jour de l'assaut, rien n'avait été changé ni déblayé. Je voyais donc le terrain dans l'état même où il était à la suite de l'effroyable lutte. Je n'avais qu'à le peupler par la pensée.

Rien ne saurait donner l'idée du cataclysme que j'avais sous les yeux : les gabions hachés, les poutres brisées, les canons énormes gisant parmi les débris, les caisses à eau crevées, les gargousses, les boulets, les cartouches noyées, et mille détritres sans nom, ayant été des képis, des gibernes, des uniformes, d'autres encore plus sinistres auxquels on n'osait assigner d'origine. Une odeur douceâtre s'exhalait des décombres, évoquant le funèbre souvenir des pauvres diables qu'ils recouvraient.

Au fond du tableau, les eaux bleues de la baie encadraient les ruines confuses de ce qui avait été Sébastopol. Au delà, sur la falaise opposée, la silhouette sévère des forts du Nord rappelait que les Russes étaient encore là, vaincus mais non désarmés.

Le plan de mon tableau se présenta instantanément à mon esprit, et je fis sur place un croquis sommaire.

Cette première journée avait été bien remplie. Outre mon objectif principal, Malakoff, j'avais pris une teinte générale du pays, j'avais traversé nos camps et ceux des Anglais, j'avais parcouru quelques coins des champs de bataille dont les noms illustraient nos drapeaux.

J'espérais, au retour, trouver mon pauvre Chardon sur pied. Hélas ! le mal avait redoublé d'intensité avec complications de caractère grave. Le typhus menaçait sérieusement de faire une victime de plus. Le capitaine Loysel voulut toutefois garder le malade sous sa tente, malgré le danger de la contagion. J'allai le visiter pour la dernière fois ; on avait été obligé de l'attacher avec des sangles, sur sa couchette, pour refréner ses transports. Le sang ruisselait sur sa moustache, sa tête était déjà noyée dans les ombres de la mort. Il me reconnut cependant, lança vers moi ses bras amaigris, et me conjura de le sauver. On m'arracha de là au nom de mon propre salut.

Le lendemain, Chardon était mort.

J'étais navré. Il me semblait que j'avais ce malheur à me reprocher. Qu'allaient devenir ses parents dont il était la seule joie ? Les pauvres gens furent atteints du même coup et, peu de temps après, ils rejoignaient leur enfant.

LE MARÉCHAL PÉLISSIER

Ma visite au maréchal Pélissier, le grand chef ainsi qu'on l'appelait, ne manqua pas d'intérêt. Le général Vinoy avait bien voulu m'accompagner. Nous arrivâmes à l'heure du déjeuner; c'était le moment où le vainqueur de Malakoff avait accoutumé de donner ses audiences.

On m'avait fortement prévenu contre les façons du maréchal et j'avoue que je n'étais pas sans appréhension. Je m'attendais à quelque coup de boutoir, auquel nos situations respectives m'interdisaient de répondre. Aussi étais-je résolu d'avance à garder un silence prudent. C'est dans cette disposition d'esprit que je parus devant le grand homme.

Le maréchal semblait avoir de cinquante-cinq à soixante ans. Sa forte tête couronnée de cheveux blancs taillés en brosse, barrée d'une moustache noire à l'ordonnance, respirait l'énergie. De gros sourcils ombrageaient un œil dur et plein d'éclairs. Sa taille était courte et trapue. Il faisait songer à un dague ou à un sanglier.

Sa tenue, mi-civile et militaire, tranchait sur les uniformes corrects de l'entourage. Un paletot bleu à boutons dorés portait les grosses épaulettes, et rappelait certains portraits de Louis XVIII. Tel qu'il était, il imposait le respect. Il recevait, avec une nuance de hauteur, les hommages d'une foule d'officiers de tous grades, Français, Anglais, Piémontais et Turcs.

Je lui remis ma lettre de crédit. Il la lut négligemment et me pria de rester à déjeuner en compagnie du général Vinoy.

On se mit à table; le maréchal m'avait désigné la place en face de lui. Pendant le repas, coups de boutoir commencèrent d'aller leur train. Chacun était égratigné à son tour. J'attendais le mien en faisant le gros dos. Il ne vint pas. Par quel miracle?... Je suis disposé à croire que le vieux reître jouissait de son triomphe aux yeux d'un « pékin ». Cela lui suffit apparemment: il m'épargna.

Après le café, tout en fumant un cigare, il me fit l'honneur de me prendre à part et se mit à causer de toutes choses avec une coquetterie d'esprit et un luxe de connaissances que l'on n'aurait pu soupçonner sous cette rude enveloppe. Il me parla

beaux-arts, Algérie, colonisation, tactique militaire, que sais-je? J'étais sous le charme. S'il a réellement eu la fantaisie de faire la conquête d'un artiste, au foyer même de sa satrapie, il a, je le reconnais, pleinement réussi.

Les jours s'écoulaient remplis par mes travaux. J'avais, non seulement à relever la configuration du terrain, à noter les mouvements de troupes et les épisodes saillants, mais encore à prendre les portraits des personnages qui devaient jouer, dans mon tableau, les rôles essentiels. J'avais, en outre, à réunir des documents précis sur les Russes, leur tenue et leur armement.

Il m'arriva, à ce propos, une aventure caractéristique : le pont de Traktir reliait les deux rives de la Tchernaja, petit cours d'eau qui séparait les belligérants. D'un côté du pont, une sentinelle française, de l'autre, une sentinelle russe indiquaient les limites imposées par l'armistice. On passait librement toutefois de l'un à l'autre bord et les soldats se visitaient.

Je profitai de la facilité des relations et, armé de mon album, j'allai m'installer au poste russe. Un jeune officier parlant couramment français commandait le poste. Il m'accueillit de la meilleure grâce du monde et se prêta, avec courtoisie, à mon désir de faire des croquis d'après ses hommes. Le lendemain, mis en goût par mon succès, je revins pour achever ma moisson de documents. Cette fois, mon officier, avec la même politesse, me témoigna le regret de ne pouvoir me laisser continuer, son général lui ayant donné des ordres. Je rentrai chez le général Vinoy, un peu désappointé et lui exposai le cas.

— Ah ! c'est ainsi, s'écria-t-il. Heu ! sergent, prenez quelques hommes, ramassez-moi dans le camp les soldats russes que vous y trouverez et amenez-les ici.

Les soldats russes, en effet, venaient volontiers dans nos camps. Les zouaves s'en amusaient et leur abandonnaient une foule de restes dont ils se nourrissaient, ce qui, entre parenthèses, donne une haute idée de la sollicitude avec laquelle était approvisionnée cette pauvre armée moscovite. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le sergent amenait, entre deux rangs de soldats, une douzaine de Russes plus morts

que vifs. Ils se figuraient peut-être qu'on allait leur faire un mauvais parti. Ils se rassurèrent bientôt, quand ils virent qu'il ne s'agissait que de poser et de boire un verre d'eau-de-vie. C'est ainsi qu'en dépit des scrupules patriotiques du général russe, je complétois, à mon aise, le faisceau de mes renseignements...

CAMPAGNE D'ITALIE

J'avais reçu l'ordre de Sa Majesté de me tenir prêt à rejoindre l'armée dès l'annonce de la première victoire. Le 4 juin 1839, on apprit à Paris la nouvelle de Magenta. L'ivresse publique était à son comble ; pour moi, il me semblait qu'il m'était poussé des ailes.

Mes préparatifs de départ ne furent pas longs. Je quittai Paris la tête en travail et me dirigeai à grande vitesse vers le Mont Cenis. Le tunnel n'était pas encore percé ; on gravissait la montagne dans des diligences attelées de huit ou dix paires de mules, par une route en lacets très serrés. Arrivés au sommet, nous trouvâmes de la neige. Après un repas de voyageurs à l'hôtellerie, nous dévalâmes grand train jusqu'à Suze, gorge étroite entourée de toutes parts par les contreforts escarpés des Alpes. On s'y croirait au fond d'un entonnoir. Quelques heures de chemin de fer mènent à Turin. Je n'avais pas de temps à perdre ; je partis tout de suite pour Milan en passant par Magenta.

L'état-major n'avait pas encore quitté Milan, mais il était temps d'arriver : le lendemain était le jour fixé pour la reprise de la marche en avant.

Le général Fleury m'attendait. Il me remit à quelques officiers chargés de me piloter sur le champ de bataille et m'engagea à attendre un télégramme annonçant une seconde victoire. Un de mes amis, M. de Mutrécy, capitaine aux zouaves de la garde, se trouvait encore à Milan. Je le rencontrai par hasard. Il me mena au gîte que lui avait offert une charmante veuve. C'était un hôtel élégant, meublé avec un luxe raffiné. Il me présenta à la maîtresse du logis, jeune, belle et rayonnante d'enthousiasme. Je fus accueilli dans la maison et je m'y liai avec les frères Ponti, parents de la dame. Ces jeunes gens, fort riches, menaient grand train : chevaux,

voitures, maison de ville et de campagne. Tout, chez eux, fut mis à ma disposition, et je pus ainsi passer agréablement mes vacances forcées à Milan.

Au milieu de mes distractions, je travaillais. La citadelle était pleine de prisonniers autrichiens parmi lesquels je trouvais des modèles. Ainsi s'écoulaient les jours, de la façon la plus agréable. Promenades, théâtres, réunions de toutes sortes, un atelier même que les Ponti avaient mis à ma disposition m'aidaient à prendre patience. Les bruits les plus contradictoires agitaient constamment la ville. On suivait anxieusement la marche des armées. Tout indiquait une prochaine et décisive rencontre.

La nouvelle de la victoire de Solferino, le 24 juin 1859, vint mettre le comble à cette excitation. A Milan, ce fut une folie générale.

Je me mis en mesure de rejoindre immédiatement l'armée. Comme je faisais mes paquets, la porte de ma chambre s'ouvrit et je vis apparaître une longue silhouette que j'eus peine à reconnaître dans la pénombre. C'était Jeanron, un camarade et un confrère de Paris (1). Il avait appris mon adresse, je ne sais comment, et venait me demander de l'emmener avec moi. Ma mission officielle et une dépêche par laquelle le général Fleury me mandait à l'armée, me firent délivrer une passe pour moi et deux aides. Jeanron fut l'un d'eux ; l'autre un jeune peintre belge du nom de Patenôtre, qui m'avait adressé la même requête.

Nous partîmes tous les trois par le train de Brescia.

Les rues et les places de Brescia étaient pleines de soldats de toutes armes, de prisonniers autrichiens, de blessés, de voitures d'ambulance, de prolonges d'artillerie. C'était une foule, un pêle-mêle, un tumulte indescriptibles. Les hôpitaux regorgaient. On avait été forcé d'installer les blessés partout où l'on pouvait. Quel navrant spectacle !

Nous couchâmes comme nous pûmes et mon premier soin, le lendemain, fut de m'enquérir d'un moyen de locomotion. Les voiturins, on le conçoit, étaient rares ; mais ma qualité officielle me donnant droit de réquisition, l'autorité militaire

(1) Jeanron (1809-1877) était très répandu dans les milieux avancés. Lié avec Godefroy Cavaignac, il avait été quelque temps directeur des musées nationaux après la révolution de 1848. On lui doit la création du musée du Luxembourg.

me désigna un conducteur, qui me parut médiocrement enchanté de l'honneur qu'on lui faisait. Il aurait même, je n'en doute pas, préféré tourner le dos au champ de bataille. Bon gré mal gré, il lui fallut cependant se mettre en route.

Nous avançons lentement dans une chaleur accablante. Les routes étaient encombrées de voitures du train, de batteries d'artillerie, de vivandiers. Tout cela rejoignait le gros de l'armée. Les hommes harassés, couverts d'une poussière qui blanchissait leurs uniformes, leurs moustaches et jusqu'à leurs cils, dormaient sur leurs chevaux, dans l'air embrasé. De longues files de prisonniers, conduits par de rares cavaliers français, nous croisaient, se dirigeant sur Brescia...

La tour de Solférino nous montra enfin sa haute silhouette qui domine la plaine de Mantoue. Les débris de toute sorte abondaient ; shakos, gibernes, sacs, fusils jetés par centaines. Une masse de papiers épars indiquaient les endroits où la lutte avait été plus chaude.

Ces papiers, dont l'abondance m'étonna, proviennent des sacs des hommes tués, ou de ceux que les soldats déposent pour courir plus vite. Des maraudeurs les fouillent à la hâte, jetant à tous les vents les lettres, les documents qu'ils contiennent, pour aller plus vite en besogne. Des régiments entiers ont été ainsi dévalisés.

AU QUARTIER GÉNÉRAL

Le général Mellinet, que je connaissais particulièrement et qui commandait la Garde, m'avait fait offrir l'hospitalité. Je me renseignai et le trouvai établi dans une grande ferme, près de Cavriana. Il ne comptait que sur un seul hôte et nous étions trois. Son accueil n'en fut pas moins cordial.

Le général couchait sur un lit de camp. La cour de la ferme lui servait de cabinet de toilette ainsi qu'aux officiers de son état-major. Les voitures de cantine, celles du train, étaient là, remisées pêle-mêle, et chacun procédait en plein air aux soins de sa toilette...

On nous assigna pour logement un grenier qui avait contenu du fourrage. Nous étions des invités et traités, comme tels, avec cérémonie. La plupart des officiers couchaient à la belle étoile. Il est vrai qu'il régnait une température sénégalienne.

Je tenais à voir le général Fleury, le soir même, afin de pouvoir, dès le lendemain, me mettre au travail. On me donna pour guide un des sapeurs de planton, qui connaissait la maison du village où s'était établi l'Empereur.

Rien ne peut donner l'idée du désordre et de l'encombrement effroyable de l'unique rue de Cavriana. La nuit était d'un noir d'encre; les lueurs aveuglantes des feux de bivouac la rendaient plus impénétrable encore. Tels des aveugles, nous marchions les mains en avant, en tâtonnant, et à chaque pas nous butions dans des hommes, des chevaux, des voitures. Il me vint à l'esprit que, si une poignée de cavaliers résolus avait soudain fait irruption, c'eût été une débâcle, un écrasement général. Heureusement les Autrichiens n'y songèrent pas. Ils étaient eux-mêmes en pleine déroute. Puis, comment se figurer qu'aux portes du Quartier impérial, il n'y eût ni garde, ni lumière, ni place même pour entrer ou sortir?

Nous arrivâmes enfin. Je remis ma carte à un domestique de la livrée, insistant pour qu'elle fût aussitôt remise au général Fleury. Il était déjà couché. Je fus néanmoins introduit incontinent dans la chambre du « Grand Écuyer ». C'était une vaste salle d'auberge aux murs blanchis à la chaux. Une bougie unique y répandait une clarté douteuse. J'aperçus cependant une demi-douzaine de matelas étendus par terre et occupés chacun par un dormeur.

Le général s'assit sur le sien et, tout en riant, donna l'ordre au domestique de m'avancer un fauteuil. Il n'y avait même pas de chaises. Je m'assis sur une caisse de cantine qui se trouvait là.

Je fus alors présenté en grande cérémonie aux hôtes du lieu. C'étaient, entre autres, le prince de la Moskowa, le capitaine de Verdière et M. de Bourgoing, écuyer de Sa Majesté. Nous échangeâmes les saluts les plus comiques, eu égard à la tenue légère des interlocuteurs, et nous nous mîmes à causer des grands événements qui venaient de s'accomplir. Il fut convenu que, le lendemain matin, à dix heures, chevaux et officiers seraient prêts pour me faire faire l'exploration du champ de bataille.

Qui dedans, qui dehors, tout dormait, à mon retour au camp du général Mellinet. Mes compagnons de voyage s'étaient installés dans notre grenier. J'étais accablé de fatigue; je me

jetai sur une couverture qu'on avait eu la gracieuseté de nous offrir et je m'endormis profondément, bercé par une conférence transcendante sur les beaux-arts, que Jeanron improvisait, en se promenant de long en large, à la manière antique, costume compris.

Le lendemain, à l'heure prescrite, j'étais dans la cour de l'Empereur. Cinq chevaux sellés nous attendaient et nous commençâmes aussitôt notre exploration. Les officiers qui m'accompagnaient m'expliquaient, chemin faisant, toutes les péripéties de la bataille.

BATAILLE DE SOLFÉRINO

Depuis leur départ de Milan, les troupes se portaient en avant, s'attendant chaque jour à un engagement que semblaient refuser les Autrichiens. La veille même de la bataille, la plateau où se dresse la tour de Solférino avait été occupé par un de nos bataillons qu'on avait fait replier, la position étant jugée comme trop avancée. Pendant la nuit, l'armée autrichienne avait fait un retour et réoccupé toutes les hauteurs. Au point du jour, la bataille commença.

De manœuvre stratégique, il n'y en eut point. Chaque régiment se battait devant soi. Pas plus de combinaisons, il est vrai, du côté de l'ennemi. Cette énorme ligne de combattants se contentait de se fusiller, attaquant ou s'abritant tour à tour. Des couvents, des villages, la tour elle-même devenaient autant de forteresses improvisées. L'initiative, l'ardeur, l'impétuosité avaient, dans ces conditions, les plus grandes chances de succès; à cet égard, nos soldats valaient dix fois les Autrichiens. Parmi les épisodes qui montrent à quels hasards cette guerre fut exposée, il convient de citer le fait suivant.

L'Empereur, entouré de ses officiers, examinait le combat, du sommet d'un mamelon. Un officier d'ordonnance arrive ventre à terre et s'arrête auprès du maréchal Vaillant qui remplissait les fonctions de major-général.

— Les Autrichiens, lui dit-il, sont sur le point de forcer notre ligne : vous pouvez les voir d'ici. S'ils réussissent, c'est un désastre. Je suis chargé d'en informer l'Empereur et de prendre ses ordres.

— Ma foi ! répliqua le maréchal, la nouvelle n'est pas si

agréable à donner. Adressez-vous au maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angely.

Celui-ci était apparemment aussi jaloux que son collègue de se faire porteur de messages désagréables et il renvoya l'officier au maréchal Vaillant.

Cependant la ligne française ployait visiblement. Dans une circonstance aussi pressante, l'officier n'hésita pas : il poussa son cheval vers l'Empereur et lui exposa nettement la situation.

— Oh ! fit Napoléon III, en tordant sa moustache. Eh bien ! si l'on faisait avancer ici une batterie d'artillerie.

Les nouveaux canons avaient déjà donné des preuves de leur longue portée à Magenta, où les obus égarés semaient le trouble dans les réserves ennemies. Ici l'effet fut saisissant. Les premiers coups portèrent dans les masses d'habits blancs et les arrêtaient. Petit à petit, on les vit osciller et enfin se décider à la retraite...

Je terminai mes croquis, je relevai les terrains et la situation respective des troupes. La chaleur était accablante ; il semblait que la peau crépitât sous l'ardeur des rayons solaires.

La journée entière fut employée à notre visite du champ de bataille. Nous rentrâmes à Cavriana en passant par le bivouac du général Trochu, que j'embrassai de bon cœur, en le félicitant de s'être tiré sain et sauf de la bagarre...

A COMPIÈGNE

Un beau matin, une lettre du Grand Chambellan, duc de Bassano, vint me déranger dans mon travail. J'étais invité à passer quatre jours à Compiègne. J'eus un moment la velléité d'être malade. Après réflexion, je fis à mes intérêts le sacrifice de mes préférences. J'acceptai.

Une semaine, bien juste, me séparait de la date assignée. Il n'y avait pas de temps à perdre pour commander la tenue de rigueur. Résigné, je m'abandonnai aux mains du tailleur de la Cour, M. Dusautoy, et le chargeai de faire le nécessaire. Ce nécessaire comportait des culottes noires et blanches, habit de ville, uniforme brodé, chapeau-claque et épée.

J'eus, à ce propos, la visite d'un homme important, celle de M. Millon, culottier de la Cour.

Je ris encore au souvenir de la séance où il me prit mesure. Tout en me vantant ses mérites, il me fit mettre nu comme ver. Il examina mes formes en connaisseur : « Je fournis, dit-il, tout en me considérant, les plus beaux noms de France et d'Angleterre... La cuisse a besoin d'être soutenue, fort bien... Il n'est guère de grand seigneur qui ne m'ait passé par les mains... Tenez le prince de Galles... Ce mollet manque de relief, parfait!... Quant à ces dames, inutile de vous dire que les plus recherchées ont recours à mon art. M^{me} de X... par exemple, avait les genoux un peu... comment dirai-je?... J'ai arrangé tout cela. » Et il prenait des notes, en m'examinant sous tous mes profils.

Le jour venu, armé en guerre, je partis pour la gare du Nord à quatre heures du soir. Je trouvai là un chambellan qui donnait à chacun ses instructions. A Compiègne, second chambellan, chargé de distribuer les invités dans une douzaine de breaks à quatre chevaux et à postillons du meilleur style. Au palais, un officier de la Maison impériale, orné du plus gracieux sourire, remettait à chacun un numéro en échange de sa lettre d'invitation et l'abandonnait aux soins d'un laquais en culotte courte, galonné sur toutes les coutures.

Le mien me fit gravir un dédale d'escaliers, traverser des corridors, et m'introduisit enfin dans ma chambre où flambait un feu hospitalier. Je me mis incontinent en devoir de passer ma culotte et mes bas de soie. L'opération terminée, non sans peine, je me trouvai, je l'avoue, quelque peu ridicule ; mais quand je pénétrai dans les salons et que je vis tout le monde accoutré de même, je me rassurai.

C'était une assemblée de choix. Tout le monde était couvert de rubans, de brochettes, de crachats. J'aurais donné gros pour apercevoir un camarade et j'en étais réduit, pour me donner une contenance, à concentrer une admiration persistante sur quelque tapisserie ou quelque bronze provenant du garde-meubles. Toutefois, je ne perdais rien du spectacle. Les femmes, étourdissantes d'aplomb, resplendissaient en des toilettes audacieuses.

Je me laissais aller au cours de mes réflexions, lorsque l'Empereur parut. Le silence s'était fait. Il passa de son pas traînant, s'arrêtant parfois pour dire un mot à l'un ou à l'autre. Une intime satisfaction se lisait alors sur le visage de

ceux qu'il avait remarqués. A son tour, l'Impératrice fit son entrée, escortée de l'escadron volant des dames d'honneur. Belle, gracieuse, le plus aimable sourire aux lèvres, elle fit aussi quelques heureux en leur adressant la parole; puis, prenant le bras de son mari, elle se dirigea vers la salle à manger.

Chaque cavalier offrit le bras à une dame : les couples, j'imagine, avaient dû être assortis d'avance. Je me mêlai au flot des hommes seuls et je pénétrai, à leur suite, dans l'immense galerie où la table était dressée. C'était un éblouissement : une quantité de lustres et d'énormes faisceaux de bougies y répandaient une éclatante lumière.

Le général Rolin, adjudant général des palais impériaux, avait été aide de camp du général Neumayer en 1848. Nous étions, à cette époque, dans des termes de familiarité qu'expliquait ma qualité de neveu de son ancien général. Il m'aperçut dans la foule, vint obligeamment à moi et me fit placer, à table, à côté de lui. Ce fut une fortune : j'avais à qui parler.

Autour d'une table d'une centaine de couverts, de grands laquais se tenaient gravement debout derrière les invités, attentifs au moindre geste. Le bruit des conversations particulières était, au milieu des tintements de l'argenterie, accompagné en sourdine par une musique militaire, jouant dans une salle voisine. L'Empereur causait avec son entourage. On se répétait les oracles tombés de sa bouche. Ce que j'ai retenu de plus saisissant se rapportait à une pièce de deux sous qu'on lui montrait : « Tiens, dit-il, il y a donc de ces pièces-là ? je n'en avais jamais vu. »

De retour dans les salons, des groupes se formèrent ; les uns se mirent à jouer aux palets, au billard anglais, à la toupie hollandaise ; d'autres tournaient consciencieusement la manivelle de pianos mécaniques.

L'Impératrice s'était dérobée au bruit et retirée dans un salon, entourée d'un cénacle privilégié. Il était entendu qu'on ne franchissait pas la porte interdite, sans montrer patte blanche. L'Empereur se mêlait aux groupes où l'on causait. J'eus la curiosité de m'approcher pour écouter les conversations. J'étais sans doute mal tombé, car je n'entendis que des banalités.

L'ennui ne tarda point à me gagner et je me dirigeai vers ma chambre, où je trouvai un bon feu et un lit excellent. Le lendemain matin, je songeais à mon tableau, la *Retraite de*

Russie. J'avais, me semblait-il, trouvé le moyen de faire lever l'interdit dont M. de Nieuwerkerke avait frappé mon œuvre.

Je me fis annoncer chez le fils même du maréchal Ney, le prince de la Moskowa, à qui j'avais été présenté si cérémonieusement dans le dortoir improvisé de Cavriana. Il occupait à la Cour la dignité de Grand Veneur et vivait avec les souverains dans une familiarité étroite.

Sa réception fut courtoise. Nous causâmes de la campagne d'Italie, de chasses à courre et à tir. Au moment de prendre congé, et comme accessoirement, je lui demandai s'il n'aimait pas le tableau que j'avais peint à la mémoire de son père.

— Au contraire, répondit-il, c'est une œuvre superbe ; mais pourquoi cette question ?

— C'est, fis-je, que la toile vient d'être roulée et portée dans les oubliettes du château de Versailles.

— Voilà qui est trop fort ! s'écria-t-il avec colère. Qui a fait cela ? Nieuwerkerke sans doute ? Ceci est une injure personnelle dont je vais, à l'instant, saisir l'Empereur.

C'était tout ce que je voulais : ma matinée avait été bien employée. Le cœur plus léger, je rentrai dans les salons, en attendant l'heure du déjeuner.

L'Empereur m'aperçut et m'adressa gracieusement la parole. Il me parla des tableaux qui m'avaient été commandés sur la campagne d'Italie et finit par m'entraîner dans son cabinet, pour me montrer quelques documents. Les courtisans suivaient avec une curiosité étonnée l'entretien dont j'étais favorisé. Quel était donc, s'interrogeaient-ils, ce monsieur inconnu ?... Je sentais, sur mon passage, un crescendo d'intérêt, de sympathie et peut-être d'envie.

Quand nous fûmes seuls, l'Empereur me donna quelques détails sur les péripéties de la bataille. Il crayonna même, à l'appui de ses explications, deux ou trois croquis qu'il refusa de me laisser emporter, par amour-propre d'auteur, disait-il. Il finit enfin par m'offrir une mauvaise aquarelle italienne, qui, à son avis, donnait une idée assez exacte de la topographie du terrain.

Nous rentrâmes au salon, après un quart d'heure d'entretien. Tout avait changé en si peu de temps ; je n'étais plus un intrus. Chacun m'accueillait aimablement ; je me sentais comme enveloppé d'une atmosphère sympathique.

Bien que le temps fût maussade, il y avait chasse en forêt,

après le déjeuner. On m'offrit un fusil. Je remerciai; je n'avais rien emporté de ce qu'il fallait pour courir les bois. On m'offrit aussi un cheval pour suivre la chasse à courre. J'étais encore moins équipé en cavalier; je préférai prendre place dans un des breaks à quatre chevaux, qui devaient suivre par les allées avec un chargement d'élégants messieurs et de dames charmantes.

L'Impératrice elle-même, et trois de ses dames d'honneur, tenaient la tête du cortège en voiture découverte. Tous les attelages étaient d'un style irréprochable; ceci rentrait dans les attributions du général Fleury, en sa qualité de Grand Écuyer, et il a laissé, en ces matières, une réputation incontestée.

A l'extrémité d'une avenue, où nous avaient amenés les hasards de la chasse, la voiture de l'Impératrice se trouva arrêtée par le fossé qui entoure la forêt. Au delà du fossé, s'allongeait la route départementale, avec l'Oise en contre-bas. On pria Sa Majesté d'attendre un peu : on allait, en quelques coups de pioche, combler le fossé et l'on passerait. Ses chevaux étaient bons; elle refusa et donna l'ordre de sauter.

C'est ainsi qu'elle avait accoutumé d'agir. Devant toutes les difficultés de la vie, elle prenait le parti le plus audacieux. Jusqu'alors tout lui avait réussi.

Cette fois l'aventure, sans tourner au désastre, ne fut pas complètement heureuse. Les postillons n'avaient qu'à obéir : les chevaux de volée sautèrent, en effet, et ceux de timon, après eux; mais quand les roues de devant descendirent dans le fossé, la flèche vola en éclats et la voiture se trouva suspendue, moitié de ci, moitié de là. De toutes parts, aussitôt, on s'élance, on se rend maître des chevaux et Sa Majesté consent enfin à descendre. Après avoir relevé la voiture et réparé la flèche, l'on rentra sans autre encombre au château, un peu marri seulement de n'avoir pu assister à l'hallali.

En ce temps-là, le petit Prince, alors âgé de six ou sept ans, venait d'être nommé caporal des Grenadiers de la Garde. J'eus la fantaisie de dessiner l'enfant, armé d'un fusil de bois et porté sur les bras d'un vieux caporal, transmettant la consigne à deux sentinelles. Je donnai les dernières touches à cette amusette, quand le général Rolin vint me faire une visite et m'apporter une provision de cigares. Il vit mon aquarelle et se récria sur son mérite, sur l'à propos du sujet. « Je l'emporte,

me dit-il, je veux la montrer à l'Empereur. » Mes protestations furent vaines; il prit l'aquarelle et se sauva.

L'Empereur s'en montra charmé, paraît-il, et la fit porter à l'Impératrice, qui proclama que c'était un chef-d'œuvre dont elle ne se dessaisirait pas.

Lorsque je descendis pour le déjeuner, j'aperçus un chambellan affairé qui semblait à la recherche de quelqu'un. Quelle ne fut pas ma surprise quand j'appris que j'étais celui-là? L'Impératrice me réclamait.

Je m'avantai vers Sa Majesté, qui tenait dans ses mains la fameuse aquarelle et la faisait admirer à tout son entourage. La souveraine dépensa pour moi toute sa grâce et nulle femme n'en avait davantage. Elle me combla d'éloges et de remerciements à me rendre confus. La suite me considérait avec admiration; c'était à qui renchérirait.

Ce chiffon de papier tirait toute sa valeur du plaisir qu'il causait à la mère du modèle. Celle-ci tint à ne me laisser aucun doute sur l'estime qu'elle me portait, car m'ouvrant son album d'autographes, elle me pria d'y signer mon nom. Comme j'hésitais, elle choisit elle-même la page et me désigna la place. Un seul nom figurait sur cette page: celui de la reine Victoria!

Les dames de la Cour s'empressèrent alors de me passer leurs albums. Pendant une demi-heure, je dus griffonner tout ce qui venait au bout de mon crayon.

Chacun sollicitait une reproduction de la bienheureuse aquarelle. Aussi, séance tenante, fus-je mis en demeure de désigner un graveur. M. Girardet en exécuta une planche agréable, dont les épreuves ont été fort répandues.

Le soir même expirait la durée du séjour assignée à chaque série d'invités. Les augustes hôtes prirent amicalement congé et nous firent reconduire au chemin de fer avec les mêmes honneurs qu'à l'arrivée. Mon isolement avait tout à coup fait place à une sorte de popularité. J'avais été le lion du jour. On me marquait la plus haute considération. Le maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angely, le préfet de police et quelques autres grands personnages me firent place dans leur compartiment et causèrent familièrement avec moi durant tout le trajet.

ADOLPHE YVON.

EN U. R. S. S.

L'ATLAS

DE STATISTIQUE IMAGÉE

LES SILENCES D'UN DOCUMENT OFFICIEL

Ce n'est certes pas pour collaborer au sauvetage des pays capitalistes que l'U. R. S. S. a accepté de participer aux travaux de la Conférence économique de Londres. Une pareille collaboration ne serait pas seulement une trahison envers le programme bolchéviste ; elle serait aussi en flagrante contradiction avec le dogme de la propagande soviétique : à savoir que le régime capitaliste tombe irrémédiablement en ruines. « Le régime capitaliste actuel, déclarait l'organe du Commissariat de l'industrie lourde, *Za Indoustrialisaziou* (15 juin 1933), dans un article consacré à la Conférence de Londres, est le régime d'une maison de fous et les prétendus hommes d'État qui se sont réunis à Londres pour sauver l'humanité ne sont que des fous furieux et de simples déments. » Un pur bolchévik ne peut donc s'associer, d'aucune manière, à une tentative quelconque de sauvetage du régime capitaliste. Il ne saurait qu'assister à titre de *tertius gaudens* à l'écroulement de ce régime et hâter par tous les moyens en son pouvoir sa fin lamentable.

Une aussi intransigeante attitude entraîne toutefois, à l'heure actuelle, pour les Soviets, de trop grands risques. Le pays est profondément affaibli par la politique industrielle et paysanne du plan quinquennal, par les excès de la politique

fiscale, et le moindre choc venu du dehors pourrait avoir pour le régime des conséquences graves. Et d'autre part, peu de temps avant la réunion de la Conférence de Londres, l'horizon politique s'est soudainement assombri pour les Soviets : il ne s'agissait plus du spectre imaginaire de la France instigatrice du bloc unifié antibolchévique, mais du danger réel de l'hitlérisme, sans parler de la situation exceptionnellement délicate, pour ne pas dire difficile, de l'U.R.S.S. en Extrême-Orient.

Plus que jamais l'U.R.S.S. a besoin de devises, aussi bien pour assurer les échéances de son énorme dette commerciale que pour payer l'importation indispensable à l'exécution du plan quinquennal. Or, le poste principal de la balance soviétique des paiements, — le commerce extérieur, — a été fortement déficitaire en 1931 et 1932, malgré tous les efforts faits pour restreindre l'importation. D'autre part, les exportations sont en forte décroissance.

Difficultés politiques et économiques ont donc obligé les Soviets, dans le domaine de leur politique extérieure, à une retraite savante, et c'est cette politique que M. Litvinoff a été chargé de défendre à Londres.

M. Litvinoff, dans son discours du 14 juin, s'est efforcé de séduire le monde capitaliste en ouvrant à ses regards de belles perspectives. Que l'on accorde aux Soviets des crédits à long terme, que l'on assure en même temps à leur exportation des conditions favorables, ils « pourraient placer à l'étranger, dans un avenir prochain, des commandes pour la somme de près d'un milliard de dollars ». Ils absorberaient ainsi « de 25 à 60 pour 100 des stocks mondiaux de métaux tels que l'aluminium, le nickel, le cuivre et le plomb et jusqu'à 100 pour 100 des stocks des principaux articles de consommation ».

Mais de telles promesses ne suffisaient pas pour déterminer les banques à ouvrir leurs coffres-forts et à octroyer de gros crédits ; il fallait étonner et éblouir les représentants du capitalisme en montrant l'économie soviétique formidablement organisée et armée, dotée de forces et de possibilités inépuisables et courant de succès en succès. Le commissaire du peuple aux Affaires étrangères s'est donc décidé à frapper un grand coup et il a eu recours à un procédé qui prouve que les dirigeants bolchéviques ne considèrent pas les représentants

des pays capitalistes à la Conférence de Londres seulement comme des fous, mais aussi comme des naifs et des ignorants.

L'ATLAS ET L'ÉCONOMIE GÉNÉRALE

En même temps qu'il prononçait son discours, M. Litvinoff faisait distribuer aux délégués un « atlas de statistique imagée », intitulé : *Résultats de l'application du plan quinquennal pour la reconstruction économique de l'U. R. S. S.* Édité avec grand luxe, sur beau papier, imprimé en plusieurs couleurs, ce document statistique est composé de 49 planches de statistique graphique comparée, sans texte, qui doivent, en un clin d'œil, convaincre le plus incrédule. Rarement on a vu se servir, sur une pareille échelle, de la statistique pour mieux dissimuler la vérité, ou tout simplement pour tromper le monde.

Importation et exportation. — Et d'abord, dans cet « atlas de statistique imagée » pas une allusion au marasme économique de l'U.R.S.S., pas une indication sur la diminution de sa capacité d'achat et de consommation. En 1932, l'U.R.S.S. n'a importé que pour 699 millions de roubles et, au cours du premier semestre de l'année courante, l'importation a subi une nouvelle et catastrophique diminution en tombant à 191 millions contre 405 millions au cours de la même période de 1932. Rappelons qu'en 1913 la Russie a importé et payé pour 1 milliard 220 millions de roubles de marchandises, sa population étant alors moins nombreuse que celle de l'U.R.S.S. en 1933, malgré la diminution des territoires depuis la révolution.

Sans doute cette situation est due pour une part à la crise mondiale. Mais la principale raison en est que les Soviets ne peuvent payer leurs importations qu'à l'aide de leurs exportations et qu'ils n'ont presque rien à exporter. En 1913 la Russie vendait en moyenne par mois à l'étranger pour 122 millions de roubles : au cours du premier semestre de 1933 elle n'a vendu que pour 37 millions de roubles par mois. L'U.R.S.S. cède de plus en plus le pas aux autres pays sur le marché mondial. La Belgique, avec ses 7,4 millions d'habitants, la Suisse avec 4 millions d'habitants, prennent

au commerce international une part plus active (Belgique 2,7 pour 100, Suisse 1,35 pour 100) que l'U.R.S.S. qui ne représente que 1,30 pour 100 de ce commerce avec une population de 160 millions d'habitants!

Au lieu d'un excédent des exportations sur les importations qui, d'après les prévisions du plan quinquennal, devrait atteindre, pour la période de 1928-1932, *huit cents millions de roubles*, la balance du commerce extérieur soviétique a laissé pour cette période un *déficit* d'environ un demi-milliard de roubles. Les Soviets ne disposant pas d'une quantité d'or suffisante pour couvrir ce déficit, le commerce extérieur se pratique dans une forte proportion à l'aide d'ouvertures de crédit, et l'endettement des Soviets envers l'étranger est de ce chef important, et croît rapidement. Il crée aux Soviets des difficultés de plus en plus grandes et insurmontables. En 1933 ils avaient à acquitter des échéances pour 640 millions de roubles-or au moins, dont plus de la moitié (750 millions de marks) en Allemagne : ils ont dû conclure avec l'Allemagne un nouvel arrangement leur accordant des facilités de paiement.

De tout cela le fameux « atlas de statistique imagée » ne souffle pas mot, comme il se tait aussi sur l'état de la circulation monétaire soviétique.

La raison est la même : l'état de la circulation monétaire reflète l'état lamentable de l'économie soviétique et l'échec complet du plan quinquennal, et on n'a pas trouvé, — malgré tant d'ingéniosité, — de méthodes graphiques pour le présenter sous un aspect favorable.

D'après les prévisions des auteurs du plan quinquennal, les ressources nécessaires à sa réalisation devaient être tirées de la baisse des prix de revient de l'industrie, qui ne serait pas suivie d'une baisse correspondante des prix de vente. Mais ces projets sont restés sur le papier : malgré le renforcement considérable de ses moyens de production, l'industrie non seulement n'a pu réaliser les prévisions du plan, mais souvent même a dû augmenter ses prix de revient (1). Pour remplacer la source de revenus sur laquelle comptaient les

(1) Les prix de revient dans la métallurgie des métaux ferreux ont augmenté en 1931 et 1932 de 43 pour 100 : de 25,4 pour 100 en 1931 et de 18 pour 100 en 1932. C'est la moyenne, mais pour certaines usines la hausse atteint de 35 à 40 pour 100 en 1932 par rapport à l'année précédente.

auteurs du plan, les Soviets ont dû avoir recours à la planche aux assignats. Au début de 1928 la circulation monétaire soviétique, composée de tchervonetz, de billets du Trésor, de la monnaie d'argent et de cuivre, ne dépassait pas 1667 millions de roubles. D'après les prévisions du plan, elle aurait dû augmenter de 1250 millions de roubles en raison de l'accroissement de l'activité économique. En réalité, l'augmentation a été quadruple de celle que le plan avait prévue. La publication des bilans de la Banque d'émission a été interrompue au 1^{er} septembre 1931, les émissions des tchervonetz ayant dépassé la limite légale (le quadruple du stock métallique), et n'a été reprise que le 1^{er} juillet 1932. A cette date, si l'on ajoute aux billets de tchervonetz les billets du Trésor (billets qui sont émis par l'État sans aucune couverture métallique pour des montants égaux à ceux des tchervonetz en circulation) et la monnaie, la circulation atteint 6825 millions de roubles. L'inflation a eu comme conséquence inévitable la hausse considérable et rapide des prix, au lieu de la baisse des prix qu'escomptait le plan quinquennal.

Le mouvement des prix. — On chercherait encore vainement dans l'atlas édité par les Soviets le moindre renseignement sur le mouvement des prix en U.R.S.S.

Les Soviets n'aiment guère à parler de la hausse des prix, celle-ci équivalant en fait à la baisse des salaires. La propagande bolchévique répand dans le monde entier l'heureuse nouvelle qu'en Russie les ouvriers touchent les salaires les plus élevés; elle oublie d'ajouter que les augmentations de salaires en argent sont largement compensées par l'augmentation du coût de la vie.

D'autre part, il est extrêmement difficile de se reconnaître dans les prix en U.R.S.S. Le même article est vendu à des prix différents dans les coopératives et les magasins d'État aux porteurs de livrets d'approvisionnement, au marché libre, dans les « magasins de commerce » où le Gouvernement vend les produits sans carte mais à des prix extrêmement élevés, enfin dans les magasins du *Torgsin* qui ne vend que contre de la monnaie étrangère. Les prix varient de province à province, de ville à ville, d'une fabrique à une autre. Les différences sont considérables.

Sur ce chapitre des prix on ne trouve que quelques rares informations dans la presse soviétique et dans les correspondances des journaux étrangers. On constate, par exemple, d'après ces informations, que dans l'été de 1932 on payait un kilo de farine 3 roubles 50 copecks au lieu de 20 copecks en 1927, à la fin du *Nep*; une dizaine d'œufs 9 roubles au lieu de 40 copecks; un kilo de beurre valait jusqu'à 60 roubles, au lieu de 2 roubles, etc...

Si l'on voulait évaluer ces prix en francs français, *d'après le cours officiel soviétique*, on arriverait à des chiffres fantastiques : à Moscou, à la fin de 1932, on payait un œuf 12 francs, un poulet 200 francs, un kilo de viande 173 francs, un kilo de pommes de terre 33 francs, un kilo de farine 50 francs, un kilo de beurre 800 francs.

L'ATLAS ET LA PRODUCTION INDUSTRIELLE

La fonte et l'acier. — Ce ne sont pas les seules faces de l'économie soviétique que les auteurs de l'atlas ont préféré voiler. Partout où il n'était pas possible de camoufler la vérité, ils ont préféré se taire. C'est ainsi qu'on ne trouvera dans l'atlas aucun renseignement sur le développement de l'industrie légère, celle qui travaille pour la grande consommation : industrie textile, cordonnerie, industries de produits d'alimentation, etc... On sait en effet que la population russe souffre terriblement de l'insuffisance et de la mauvaise qualité des objets de première nécessité.

De même l'atlas consacre bien un de ses tableaux au développement de la production de la fonte qui a subi une augmentation au cours des cinq dernières années; mais il évite de nous renseigner sur le développement de la production de l'acier qui est stationnaire depuis 1929 et de celle des produits laminés qui a subi depuis la même époque un léger recul. De même les auteurs de l'atlas donnent un tableau comparatif de la production de l'acier en U.R.S.S. et de celle des autres nations, mais ils évitent de faire la même comparaison pour l'électrification du pays, pour la production des automobiles, etc... parce que cette comparaison serait trop au désavantage de l'industrie soviétique.

Enfin le gouvernement soviétique ne s'est pas contenté

de cacher une partie de la vérité; il a arrangé à sa façon les données concernant le développement économique de l'U.R.S.S. Examinons de près cette statistique, ou du moins les vingt-cinq premiers diagrammes consacrés à l'industrie et à l'agriculture.

Il y a roubles et roubles. — L'atlas s'ouvre sur un diagramme de statistique imagée intitulé : *Développement de la production industrielle globale*. Des cercles coloriés en rouge (industries fabriquant les moyens de production, houille, pétrole, fer, machines, etc...) et en bleu (industries produisant les objets de grande consommation) représentent, en face de la production industrielle globale de la Russie de 1913, celle de l'U.R.S.S. en 1928 et en 1932. Chaque cercle représente 2 milliards de roubles de production. De quels roubles s'agit-il ? Des roubles or d'avant la guerre, ou des roubles tchervonetz dont, au surplus, le pouvoir d'achat n'a pas été le même en 1928 et en 1932 ? La « statistique imagée » ne donne sur cette question aucune explication. Elle est, évidemment, destinée à ceux qui n'ont jamais entendu parler de la baisse du rouble soviétique jusqu'au niveau catastrophique de moins de 10 pour 100 de sa valeur nominale. Ils constateront alors que la production industrielle des objets de grande consommation (textile, vêtements, ustensiles de ménage, produits alimentaires, etc...) est représentée en 1913 par trois cercles bleus et en 1932 par 8, et ils s'imagineront que la population russe est très abondamment pourvue de tissus, de chaussures, de cigarettes, de sucre, etc... et qu'elle en a à sa disposition à peu près une quantité triple de celle qu'elle avait sous le régime tsariste.

Les mêmes réflexions s'appliquent au diagramme qui nous montre l'investissement des capitaux dans l'économie nationale : « l'investissement » a plus que doublé au cours du plan quinquennal, par comparaison avec la période quinquennale précédente. Mais de quels roubles encore s'agit-il ? C'est en raison de la chute rapide du pouvoir d'achat du rouble que les travaux de construction coûtent d'une année à l'autre de plus en plus cher. Le prix d'une tonne de construction en métal a augmenté durant ces trois dernières années de 200 pour 100; un mètre cube de sable, qui coûtait en 1931

4 roubles 40 cop., revenait en 1932 à 7 roubles; un millier de briques coûtait 70 roubles au lieu de 43, une tonne de chaux 25 roubles 50 cop. au lieu de 4 roubles 50, etc...

Au cas même où le rouble aurait toujours gardé le même pouvoir d'achat, le diagramme soviétique ne prouverait nullement ce qu'il veut prouver: et notamment que les investissements de capitaux dans l'économie soviétique signifient un renforcement de cette économie. Les capitaux investis ont été obtenus par le pouvoir soviétique à l'aide de procédés qui ont épuisé la population russe et l'ont laissée dans la plus grande misère. Et ils ont servi à des réalisations gigantesques mais parfaitement inutiles, telles que le Dnieproguess, barrage et station hydro-électrique de Dniepr, pour lequel on cherche encore comment pourra être utilisée l'énergie qu'il est capable de produire, ou encore les usines et mines combinées de Magnitogorsk-Kousnetz, qui doivent s'approvisionner mutuellement de minerai et de houille à une distance de plus de 2000 kilomètres et qui, dès le commencement, mises partiellement en marche, ont été désorganisées par l'irrégularité des transports du minerai, des combustibles, des vivres pour les ouvriers, etc...

L'outillage perfectionné, extra-moderne dont sont dotées les usines et fabriques soviétiques et qui a absorbé une énorme partie des capitaux, court le plus grand danger d'une très rapide usure. Les correspondants étrangers constatent tous que la dégradation du matériel est déjà commencée. L'inexpérience de l'ouvrier soviétique, la mauvaise direction technique, le manque de soins à l'outillage, transforment rapidement en ferraille les installations grandioses, les machines les plus perfectionnées dont le gouvernement soviétique a, *grâce à l'aide de l'étranger*, doté son industrie. Les efforts du personnel technique, du reste mal préparé, restent vains devant cette calamité.

Industrie légère et industrie lourde. — Seule l'industrie lourde (houillère, métallurgique, pétrolière, mécanique) a les honneurs de l'atlas soviétique.

On sait que le plan quinquennal a concentré tous les efforts, tous les sacrifices en vue de développer l'industrie lourde: l'édification de tant de « géants » en est la preuve. Au

contraire, il a négligé l'industrie légère, celle qui produit les objets de grande consommation. J'ai déjà montré dans la *Revue* (1) tout ce qu'un pareil programme avait d'irrationnel et de dangereux pour un pays. Je rappelais que l'histoire du développement économique des pays les plus avancés et l'évolution industrielle de la Russie elle-même dans le passé, prouvent que l'industrialisation d'un pays doit commencer par la création des usines et fabriques produisant les marchandises de première nécessité, et par l'outillage le moins compliqué. Mais le pouvoir soviétique dédaigne les enseignements de l'histoire économique; il prétend, en créant un nouveau régime et de nouvelles forces sociales, déterminer des conditions inconnues dans le passé, ce qui le dispense de compter avec l'histoire. Guidé d'une part par des considérations militaires et de politique intérieure et de l'autre par une idéologie mégalomane, le pouvoir soviétique a donc commencé par la fin.

Les projets géants, disait récemment un observateur allemand des réalités soviétiques, sont nécessaires au gouvernement de Moscou pour tenir plus longtemps en haleine, devant des buts longs à atteindre, les masses populaires; pour mettre en même temps sous les yeux du monde capitaliste « les possibilités infinies » du développement de l'U.R.S.S.

Le gouvernement soviétique a, en effet, en imposant à la population tout entière un effort inhumain, et, je le répète, *avec l'aide financière et technique de l'étranger*, créé une série de puissants établissements industriels. Résultat : *il a précipité le pays dans une atroce misère et a créé dans la vie économique un véritable chaos.*

Le pétrole et la houille. — Continuons de feuilleter l'atlas soviétique et nous nous trouverons devant les diagrammes de la production des principaux combustibles : du pétrole et de la houille. Par le procédé de statistique imagée, l'atlas nous représente leurs rapides et considérables progrès.

La production du pétrole en 1913 est représentée par trois réservoirs de 3 millions de tonnes de contenance. En 1928, le nombre des réservoirs est de 4 et en 1933 de 7. Enfin les

(1) Voir la *Revue* du 15 janvier 1931 : *En U.R.S.S. — L'Échec du plan quinquennal*. Voir aussi : comte W. Kokovtsoff, *Le Bolchévisme à l'œuvre*, 1 vol. 1932.

prévisions du plan pour 1932 sont représentées par 8 réservoirs de 3 millions de tonnes.

L'image donne donc l'impression d'un développement impétueux et continu de la production. La réalité est loin de ressembler à cette image. Depuis 1931 la production du pétrole est arrivée à un point mort et tous les efforts du pouvoir soviétique, tous les investissements de capitaux, n'arrivent pas à faire augmenter les forages et l'extraction. En 1931, on a extrait 22 320 000 tonnes. Pour 1932 le plan prévoyait une production de 27 millions de tonnes, mais on n'a produit que 21 890 000 tonnes, c'est-à-dire moins qu'en 1931. La longueur des forages a été en 1932 de 25 pour 100 au-dessous des forages prévus par le plan et on a foré moins qu'en 1931 : 707 000 au lieu de 752 060 mètres. Devant de pareils résultats le gouvernement de Moscou a été forcé de restreindre fortement les prévisions pour l'année 1932, qui avaient été fixées à 36 millions de tonnes. Les nouvelles prévisions fixent la production de 1933 à seulement 24,4 millions de tonnes, soit à un chiffre inférieur aux prévisions de l'année précédente, et, autant qu'on en peut juger d'après les résultats du premier semestre, l'extraction sera en 1933 bien au-dessous de ces prévisions.

Les causes de la crise de l'industrie pétrolière sont en partie les mêmes que celles de la crise métallurgique : direction médiocre, main d'œuvre mal préparée, et d'ailleurs instable, misère et mauvaise condition physique des ouvriers. Ajoutons la stérilité des efforts faits jusqu'à présent pour trouver du pétrole ailleurs que dans les bassins de Bakou et de Grozny qui fournissent 93 pour 100 de la totalité du pétrole soviétique.

Même situation sur le « front houiller » ; une forte augmentation de la production au début de la période quinquennale et ensuite l'impuissance à continuer l'élan, malgré une augmentation considérable des moyens de production, le remplacement de l'abatage à la main par l'abatage mécanique, l'aménagement de nouvelles mines, etc... Là encore, éclate l'incapacité de l'ouvrier russe à utiliser l'outillage mécanique perfectionné avec plein rendement. Un chiffre suffira pour caractériser la situation : en février 1932, la production journalière moyenne de houille a été de 191 000 tonnes. Après une forte baisse, elle se retrouve actuellement à peu près au même niveau : le 11 août 1933 on a extrait 202 000 tonnes et le 12 août 189 000.

Automobiles et tracteurs. — Passons maintenant aux diagrammes consacrés par l'atlas à la production des automobiles et à celle des tracteurs.

La production des automobiles, qui n'existait presque pas avant 1928 en Russie, a été développée au cours des cinq dernières années et 26 700 automobiles sont sorties en 1932 des usines soviétiques. C'est un nombre infime par rapport au chiffre de la population (0,4 voiture par 1 000 habitants). Seule, la Chine a une proportion encore plus basse : 0,1 voiture par 1 000 habitants. D'ailleurs le mauvais état des routes rend impossible pour l'U. R. S. S. un développement considérable du transport par automobiles; sur 1 270 000 kilomètres de routes en U. R. S. S. il y a à peine une quarantaine de milliers de kilomètres utilisables pour le trafic d'automobiles. Nous ne parlons pas de l'état lamentable dans lequel se trouvent ces routes.

Infiniment plus importante est la production de tracteurs. Le tracteur est considéré par le pouvoir soviétique comme un puissant instrument de socialisation de l'agriculture. La « tractorisation » de l'agriculture doit s'accomplir parallèlement à la collectivisation, et le travail collectif des terres ne devient productif que par l'emploi des tracteurs.

Sur le diagramme, la production de 1929 est représentée par la moitié d'un tracteur, chaque tracteur équivalant à 10 000 tracteurs livrés. La production de 1931 est figurée par 4 tracteurs, celle de 1932 par 5 tracteurs. Les prévisions du plan pour 1933 sont figurées par 6 tracteurs, soit 60 000 unités. En 1932, les usines ont livré 50 250 tracteurs et le nombre total de tracteurs en U. R. S. S. a été en 1932 de 147 800 avec une puissance estimée à 2 177 000 chevaux vapeur. L'utilité de ces tracteurs est fortement diminuée du fait qu'entre les mains de conducteurs peu expérimentés ils s'usent et se détériorent rapidement. D'après le journal *l'Agriculture socialiste*, le nombre de tracteurs exigeant des réparations s'est élevé, pour la campagne agricole de 1931-1932, à 137 000.

Toutefois, celui qui examinera le diagramme de l'atlas soviétique pourra être impressionné par l'envergure et la rapidité du développement de la production des tracteurs, car il ignorera que les 150 000 tracteurs, mis à la disposition de l'agriculture russe par le gouvernement soviétique, ne font

que remplacer une partie des pertes en cheptel vivant que cette agriculture a subies du fait de la collectivisation, celle-ci provoquant la destruction systématique des chevaux et du bétail par les paysans. Le travail de 150 000 tracteurs correspond au maximum au travail de 1 500 000 chevaux. Or, en la seule année agricole 1929-1930, la paysannerie russe a perdu 2 800 000 chevaux et 1 300 000 bœufs de labour. Le docteur Otto Schiller, dont nous citons plus loin le rapport, estime que les chevaux et autres bêtes de trait représentaient en U.R.S.S. en 1928 une force de traction de 13 000 000 de chevaux. Les bêtes de trait qui restent actuellement en Russie ne représentent plus que 7 500 000 chevaux. Par conséquent, si l'on suppose qu'en 1933 l'agriculture russe « mécanisée » dispose de 2 000 000 de chevaux vapeur, ce nouvel apport de force de traction ne remplace que 25 pour 100 de celle qui a été perdue par l'agriculture du fait de la disparition du cheptel vivant.

La presse soviétique, ainsi que toute une série de correspondances qu'on trouve dans les journaux allemands, anglais et français donnent ce fait comme le plus désastreux qui soit pour la récolte du blé dans les parties les plus fertiles de l'U.R.S.S.

Enfin, à quel point une large utilisation de tracteurs par l'agriculture russe est-elle rationnelle ? M. Victor Boret écrit dans le livre où il relate son récent voyage en U.R.S.S. : « Les agronomes russes se trompent lourdement lorsqu'ils veulent surtout voir dans la machine le dernier mot du progrès scientifique en matière agricole. Le temps se chargera de les convaincre de leur erreur... Assurément, les beaux rêves s'écrouleront, rêves d'une agriculture entièrement mécanisée... Il ne me paraît pas douteux que le problème paysan russe doive consister dans le passage de l'agriculture extensive à l'agriculture intensive. »

L'ATLAS ET L'AGRICULTURE

De même que la statistique imagée soviétique consacrée à l'industrie, celle qui est relative à l'agriculture n'est pas faite pour révéler, mais bien pour dissimuler la vérité. L'intention des auteurs de l'atlas est de frapper l'imagination

par la rapidité et l'envergure des progrès de la socialisation de l'agriculture, par le nombre de *sovhoz* et de *kolhoz*, par l'expansion de l'emploi de tracteurs et de machines agricoles.

Voici un diagramme représentant les progrès de la collectivisation des campagnes. Chaque rectangle rouge représente 30 000 *kolhoz*, chaque maisonnette 500 000 exploitations paysannes. L'année 1928 est figurée par un neuvième de rectangle et une seule maisonnette. En 1932, il y a 6 2/3 rectangles et 30 maisonnettes. Voici un autre diagramme représentant le « développement des principaux *sovhoz* » : en 1928, une seule maisonnette qui équivaut à 4 500 *sovhoz* des trusts agricoles ; en 1932, le nombre des maisonnettes a triplé. Voici encore un diagramme représentant le nombre des tracteurs dans l'agriculture : en 1928, un seul tracteur qui équivaut à 25 000 unités ; en 1932, il y en a déjà six.

Admettons ces chiffres : quels sont les résultats de cette multiplication ? A cette question essentielle l'atlas soviétique ne répond qu'en donnant des indications sur les superficiesensemencées : l'année 1928 est représentée par 22 et demi rectangles, dont chacun équivaut à 5 millions d'hectares de terresensemencées, et l'année 1932 par 27 rectangles, dont 20 représentent les superficies emblavées de céréales (18 1/2 en 1928).

Or, tous ceux qui, tant soit peu, ont étudié la situation de l'agriculture soviétique savent que l'augmentation de la superficieensemencée ne signifie nullement, dans les conditions de l'économie soviétique, un progrès de la production agricole : pour arriver à ensemençer les superficies fixées par les prévisions, on travaille hâtivement et on continue les ensemençements bien loin au delà de l'époque limite après laquelle les semences se perdent sans rien produire ou produisent très peu.

On ne pourrait juger des progrès de l'agriculture soviétique, socialisée et motorisée, que d'après l'importance des récoltes, des rendements, du cheptel, de la mesure dans laquelle sont satisfaits les besoins de la population en produits alimentaires. Sur toutes ces questions l'atlas soviétique garde prudemment le silence. Voici quelques chiffres pour remplir ce vide. En 1913, la récolte des céréales a été de 81,6 millions de tonnes, soit 580 kilos par habitant ; en 1930 elle a été de

83,6 millions de tonnes, soit 520 kilos par habitant; en 1931 de 71 millions (436 kilos par habitant) et en 1932, d'après les évaluations officielles qui paraissent être comme toujours exagérées, de 70 millions, au lieu de 106 prévus par le plan, soit seulement 424 kilos par habitant.

LA FAMINE DE 1933

La vie elle-même s'est chargée de donner une réponse à cette question. A partir de la fin de 1932 la crise alimentaire chronique, dont souffre le pays tout entier sous le régime soviétique, a pris dans l'Ukraine, dans le Caucase du nord, dans les provinces du Volga, c'est-à-dire précisément dans les parties de l'U.R.S.S. où les Soviets ont réalisé la collectivisation presque intégrale des campagnes, les proportions d'une catastrophe.

La situation est plus tragique qu'en 1920. En effet, la famine de 1933 n'est pas reconnue officiellement par le gouvernement soviétique; elle est même réfutée avec la plus grande énergie, étant, comme d'habitude, attribuée à l'imagination malveillante des adversaires du régime soviétique. Les nombreux « intouristes » et les voyageurs étrangers de marque sont invités à témoigner de l'état excellent du ravitaillement en U.R.S.S. Dans ces conditions, l'organisation de secours par l'étranger, qui a sauvé tant de millions de vies humaines en 1920-1921, est impossible.

D'autre part, par un système rigoureux de passeports, le gouvernement a défendu tout déplacement des populations autrement que sous le contrôle des autorités. Les billets de chemin de fer sont très difficiles à obtenir et leur délivrance est souvent soumise à des permissions spéciales. Il ne reste donc aux affamés, dit un étranger qui a visité les régions frappées de la famine, qu'à demeurer chez eux et attendre que vienne lentement la mort.

On chercherait vainement dans la presse soviétique des informations sur ce qui se passe à l'heure actuelle dans les campagnes russes. Mais la vérité a fini par passer la frontière, grâce aux lettres privées, aux correspondances des journaux étrangers et aux rapports confidentiels dont certains ont atteint l'opinion publique.

Parmi les rapports de diplomates étrangers, citons celui du docteur Otto Schiller dont nous avons eu le texte intégral entre les mains et dont de larges extraits ont été publiés à Bruxelles par l'organisation *le Sillac*. Le docteur Schiller est expert auprès de l'ambassade d'Allemagne à Moscou pour les questions agraires. L'Allemagne a toujours entretenu, en raison des intérêts de son agriculture et de l'existence de nombreux colons allemands en Russie, des spécialistes agronomes auprès de son ambassade, quelque chose comme des « attachés agricoles ». Pendant longtemps ce poste a été occupé par M. Auhagen, qui a dû le quitter après la publication, qui a fait sensation, de ses rapports sur la collectivisation des campagnes et sur le sort réservé aux colons allemands.

M. Schiller décrit la situation au Caucase du nord, qu'il a visité au mois de mai 1933. Cette région, jadis une des plus fertiles de la Russie, devait devenir, d'après les prévisions du plan quinquennal, la grande productrice de céréales de l'U.R.S.S. : sa superficieensemencée de céréales devait atteindre à la fin de la période quinquennale, c'est-à-dire en 1932-1933, 10 677 000 hectares, tandis que la superficieensemencée de céréales de la région centrale des Terres-Noires ne serait que de 8 289 000 hectares et que la Sibérie tout entière aurait une superficie emblavée légèrement inférieure à celle du Caucase du nord. En cinq ans, la production des céréales dans le Caucase du nord devait passer de 5 à 12,4 millions de tonnes.

Tel était le beau rêve : voici la tragique réalité.

Depuis la fin de l'automne 1932, la famine a pris au Caucase du nord les proportions d'un véritable désastre. Par exemple, dans la stanitza de Temijbek, le nombre des habitants est, depuis le début du dernier hiver, tombé de 15 000 à 7 000 ; dans celle de Oust-Labinsk, il a déchu de 24 000 à 16 000 ; à Dmitrievskaya, de 6 000 à 2 000 ; à Illinskaya, de 3 000 à 1 500. Certaines agglomérations paysannes donnent l'impression de villages presque morts. Quoique les conditions de vie semblent plus supportables dans les agglomérations urbaines, la mortalité y est aussi considérable. Par exemple, à Krasnodar, sur 330 000 habitants, 40 000 sont morts depuis le 1^{er} janvier 1933. A Stavropol, sur 140 000 habitants 50 000 sont morts. Dans les villages atteints par la famine, on estime

la mortalité de ce chef à 20 ou 30 cas par jour. Quant aux survivants, ils sont complètement affaiblis par le manque d'aliments ou par une alimentation malsaine : herbes, racines, chair de chevaux morts, etc.

Il n'est pas rare de rencontrer des hommes dont les extrémités inférieures ont enflé par suite de la faim et qui ne peuvent marcher qu'avec difficulté. D'autres sont à ce point affaiblis qu'ils gisent le long des routes dans l'attente de la mort. Les cadavres sont enterrés là où ils ont été ramassés sur les grandes routes, et même dans les villages on tient pour superflu le transport des corps au cimetière : on fait un trou dans la première cour venue et on les y jette. A Krasnodar on a trouvé des cadavres dont des morceaux ont été découpés pour être mangés.

Tel est le tableau d'une indiscutable authenticité tracé dans son rapport par le docteur Schiller.

Le Caucase du nord a une population de 9 300 000 habitants et c'est la partie de l'U.R.S.S. où le pourcentage de la collectivisation est le plus élevé (81,2 pour 100 des propriétés collectivisées, d'après les données se rapportant à l'année 1931). Mais ce n'est qu'une petite partie des territoires atteints par le fléau. Le *Bulletin économique russe*, édité à Paris par l'Institut commercial russe, vient de publier une carte des principales régions atteintes par la famine de 1933. Ce sont, en plus du Caucase du nord, l'Ukraine (31,6 millions d'habitants), la Basse et la Moyenne Volga (13,3 millions d'habitants), les Terres Noires du Centre (11,7 millions d'habitants).

Une correspondance de Kharkoff publiée par l'*Ost-Express* dit que les difficultés alimentaires ont pris dans l'Ukraine les proportions d'une terrible famine, qui a frappé surtout les exploitations individuelles imposées par l'État d'une manière particulièrement dure. Depuis le commencement de l'année beaucoup de paysans n'ont plus de pain. On se nourrit de vieux chevaux inutilisables pour le travail, de chiens, de rats, d'herbe et de racines. La mortalité a augmenté considérablement et le nombre des enfants abandonnés s'est accru dans d'énormes proportions. En une seule journée à la gare de Kharkoff on a compté 150 enfants abandonnés.

Des témoignages sur la situation dans l'Ukraine émanant de paysans, d'artisans et d'employés allemands fuyant la Russie

ont été recueillis à la fin de juin 1933 par M. Auhagen au camp de Schneidemühl, où ils sont hébergés.

Les villages de l'Ukraine méridionale, racontent les fuyards, sont particulièrement atteints, mais la famine sévit aussi dans la région nord. A Kharkoff, sa capitale, les cadavres gisent dans les rues : les cas d'anthropophagie ne se comptent plus. A Kiev, 150 personnes sont emprisonnées pour cannibalisme. Dans deux villages voisins du Dnieprostroï, il est mort de faim 4 000 personnes.

Les colonies allemandes sont en proie à la famine et à la mort. Dans le district de Taganrog, quatre agglomérations de colons allemands ont presque entièrement disparu, savoir : Steinbach, Annenthal, Königsberg et Khristchatovo. La République allemande de la Volga est ravagée par une famine terrible. Une effroyable mortalité dépeuple également les steppes kirghises.

LES FRUITS DE LA COLLECTIVISATION

Quelles sont les causes de cette calamité ? Tous les observateurs répondent à cette question avec une impressionnante unanimité : « la collectivisation, voilà l'ennemi ! » Telle a été aussi la réponse des réfugiés interrogés par M. Auhagen au camp de Schneidemühl.

Le gouvernement soviétique, remarque le docteur Schiller, s'est heurté aux plus grandes difficultés précisément dans les régions, comme par exemple dans l'Ukraine, où il a appliqué avec le plus de rigueur sa politique de collectivisation (1). Dans cette politique le gouvernement soviétique a, de l'avis de M. Schiller, totalement méconnu le facteur le plus important de la production : l'homme, sa psychologie, son esprit. Malgré son entrée dans les kolhoz, le paysan russe est resté entièrement étranger au socialisme. Il a adhéré à la collectivisation non pas au nom d'une idée abstraite, mais contraint et forcé et parce qu'il espérait améliorer ainsi sa situation. Quand la paysannerie a constaté que la situation non seulement ne s'était pas améliorée, mais avait, au contraire, empiré, son opposition au nouvel état de choses s'est accentuée. Dans sa lutte pour la socialisation des campagnes, conclut le doc-

(1) Brochure d'une centaine de pages éditée cette année à Berlin par le docteur Schiller sous le titre : *La crise de l'agriculture socialisée dans l'U.R.S.S.*

teur Schiller, le pouvoir soviétique ressemble à un chef d'armée qui, en organisant l'attaque, aurait méconnu l'importance d'un facteur tel que l'esprit de ses troupes.

A la politique de collectivisation s'en ajoute une autre, non moins désastreuse : la politique fiscale du gouvernement soviétique. Ici encore les témoignages sont unanimes. La famine, dit M. Schiller, est le résultat beaucoup moins de la mauvaise récolte que des exigences implacables des autorités soviétiques en matière de livraison de céréales.

Nombre de lettres privées sont remplies de plaintes contre l'écrasante pression fiscale.

« Oh ! mes frères ! lit-on dans une de ces lettres publiées par l'association allemande *les Frères dans la misère*, aidez-nous au nom de Jésus, ne nous laissez pas mourir ! Nous avons bien travaillé en été et en automne ; mais en janvier nous avons dû livrer au gouvernement tout ce que nous avons produit. Il ne nous reste plus rien, ni betteraves, ni maïs, ni fèves, absolument rien, ni poules, ni coqs que nous avons dû aussi livrer au gouvernement. Ni cochons, ni lait ; tout a été enlevé. Les parents de mon mari ont été déportés pour trois ans et mes deux chers frères ont été condamnés à cinq ans. Oh ! la grande misère ! Nous allons bientôt mourir ! »

Et dans une autre lettre, datée du 16 mai 1933 : « Il se passe bien des horreurs chez nous. Des villages entiers meurent de faim... On enterre les cadavres sans cercueil et on voit dans les coins sombres et dans les petites ruelles des cadavres dévorés par les chiens. On mange aussi la chair humaine et il arrive que les mères tuent leurs enfants ou leurs maris pour les manger... Au marché, les affamés vous enlèvent de force les vivres et l'argent... Les autorités ne font rien pour lutter contre cet état de choses. Elles n'interviennent que pour confisquer la farine et le pain. »

Nous pourrions multiplier les citations de lettres qui toutes se trouvent actuellement entre nos mains. Le gouvernement enlève aux paysans leur production pour nourrir l'armée, la police, les fonctionnaires, les spécialistes, les ouvriers qualifiés. Les conséquences de cet état de choses peuvent être graves : le paysan commence à considérer l'ouvrier comme un parasite qui vit à ses dépens et lui enlève le pain alors que lui-même meurt de faim.

UNE PROPAGANDE DE MENSONGE

Quel est l'enseignement à tirer de tout ce qui précède?

Chaque fois qu'on est amené à étudier la vie sous le régime soviétique, on arrive invariablement aux mêmes constatations.

A l'intérieur, pour réaliser son programme, le pouvoir soviétique use toujours des mêmes procédés : terreur implacable et emploi de tous les moyens, sans exception, pour l'application de principes tenus pour sacro-saints. La population est réduite à obéir sans discuter et toute tentative d'opposition réprimée avec la dernière rigueur.

Mais il ne suffit pas que la population obéisse. Par les procédés les plus ingénieux le gouvernement fait pression sur elle, pour lui faire accepter l'idée que tout ce que le pouvoir soviétique fait est pour le bien du peuple et que les sacrifices qu'elle supporte le sont au nom de son bonheur futur. Non seulement la population doit supporter toutes les privations, mais elle doit le faire avec un enthousiasme né de la conscience du devoir accompli : aujourd'hui, c'est l'enfer; demain, ce sera le paradis.

Pour arriver à ses fins, le gouvernement use d'un double moyen : la menace des sanctions les plus terribles, — la mort ou l'exil dans des conditions équivalant à la mort lente, — et la propagande qui ne cesse de signaler comme prochaine l'ère de la prospérité.

Ce recours à la propagande s'accroît tous les jours, à mesure que se poursuit la ruine économique du pays et qu'augmente, par conséquent, le besoin d'obtenir l'aide de l'étranger. Déjà, pour rassurer l'opinion, les Soviets ont cessé, pour le moment, leurs menaces ouvertes contre le monde capitaliste. Ils ont remis provisoirement le glaive dans le fourreau et inauguré la politique d'accord avec les gouvernements bourgeois, — ces gouvernements bourgeois, contre lesquels la presse officielle soviétique continue à prononcer des paroles de haine et de mépris, paraissant croire à la sincérité des bolchéviks et à la possibilité de s'entendre avec eux.

Mais ils se rendent compte que ces manifestations pacifiques ne suffisent pas pour provoquer un afflux d'or vers

Moscou. Les capitalistes exigent autre chose : il faut les convaincre que les forces économiques du pays sont en plein développement et que l'ouverture de crédits à l'U. R. S. S. est une opération sûre et avantageuse. Comptant sur l'ignorance, sur la naïveté, sur l'avidité des milieux auxquels ils s'adressent, les Soviets poursuivent leur propagande, par les moyens les plus grossiers, en n'épargnant aucun mensonge. Ils y sont aidés par les Puissances qui n'ont pas hésité à mettre à leur disposition la tribune de la Conférence de Londres.

Une autre forme de propagande consiste à promener les étrangers à travers le pays, sous la surveillance étroite de guides spéciaux, à ne leur montrer que ce qui est d'avance préparé pour leur être montré, en écartant de leur route tout ce qui pourrait donner l'idée de la misérable réalité, à échanger avec eux, quand il s'agit de voyageurs de marque, des paroles aimables et des louanges officielles dans la « chaleur communicative des banquets », et à répandre ensuite à travers le monde leurs déclarations, si elles sont favorables au bolchévisme.

Mais la propagande la plus savante ne peut pas changer la réalité, ni même la masquer pendant longtemps. La vérité est en marche et elle fait lentement, mais sûrement, son chemin. Le communisme a sapé les bases mêmes de la prospérité du peuple. Il a ruiné l'agriculture en créant la famine et le dénuement général, tandis que les énormes ressources prélevées sur la population ou fournies par l'étranger sont employées à ériger des « géants » de l'industrie et de l'électrification, dont l'effet utile est sans aucun rapport avec leur coût. Ces « géants » tomberont en ruine avant qu'on sache les exploiter pour le bien de la population et seule subsistera la misère indescriptible de tout un peuple ruiné et trompé.

COMTE W. KOKOVITZOFF.

LE CHÈNE ET LE CEP

Il y a trois choses vénérables chez nous, trois êtres agrestes juxtaposés, qui s'enfoncent ensemble dans la vie et le temps : le chêne, le cep et le grand vieillard.

Point de toit chez nous sans un chêne jailli auprès. Quand l'homme a choisi l'emplacement de sa demeure et de celle de ses animaux, de son chai, de sa grange, de ses hangars, choisi l'aire où il battra son grain, lorsqu'il a entouré de tertres l'enclos domestique, au pied de l'un d'eux, face à l'est, assez près du seuil pour que l'ombre qu'il verse y touche, il plante un chêne, un de ces arbres sombres qui ont fait donner son nom à notre pays : l'Armagnac noir.

A l'automne, où les glands pleuvent aux coups de vent, il cherche un fruit particulièrement séveux et dense, au pied de quelque géant végétal, colonne vive, encore en sa maturité inaltérée, sur qui l'été consumant a passé sans flétrir une feuille, et il emporte la graine dans sa main rude, avec ce respect que le paysan a voué à tout ce qui lève. Chez lui, il l'enfouit dans une poterie quelconque, parmi de l'humus et du sable pur mêlés, à l'abri quoique à l'air libre, et il le garde là tout l'hiver en l'arrosant de loin en loin.

Avril éclôt. Il le sème où j'ai dit, assez profond pour qu'il germe au contact de la glèbe humide, pas trop, afin que la tige filiforme puisse percer et il attend que les ondées traversées de rayons, que les jours chargés de chaleur progressive opèrent en l'humble graine le miracle de la vie... D'année en année, il s'épanouira. Les torrents de sève et les torrents de lumière le baigneront, l'envelopperont; il croîtra jusqu'à couvrir un

arpent, aussi vaste de ramure que la maison de toiture, regardant comme elle, sans sourciller, le siècle et ses vicissitudes s'écouler à ses pieds.

Je connais un de ces arbres-types. Il flanque une vieille métairie. Trapu, il projette en l'air une multitude de tiges droites comme un faisceau de piques, et par une mystérieuse force reste vert jusqu'à l'extrême automne et n'abandonne ses feuilles sèches que sous la poussée des bourgeons. Les oiseaux le savent qui le hantent en tout temps. Il est plein de vols et de cris fluides, comme la maison de pas et de rires cristallins, et l'unisson des voix est tel, d'un abri à l'autre, que l'on ne sait de loin ce qui vient de l'arbre et ce qui vient du toit.



CHACQUE sol a ce que l'on appelle son « pied » naturel. L'olivier ici, le pommier là, ailleurs le prunier. Chez nous, c'est le pied de vigne, c'est le cep. Rome en arrivant trouva le cep planté. Le centurion qui le portait comme signe de commandement le vit, étonné, peupler nos coteaux. Celui du centurion s'est brisé à son poing, le nôtre occupe toujours le sol : fait de l'homme pour l'un, fait de la nature pour l'autre ; elle seule est immortelle ici-bas...

L'histoire du cep fut longtemps une apothéose. Sélectionné dans la fibre et le sang, assolé dans un terrain profond, compact, mêlé de fer, où puiser une ardente, une intarissable sève, d'une vitalité encore inébranlée, portant un fruit serré comme une pierre, il ruisselait pour ainsi dire de lui-même, il débordait nos chais de ses flots écumeux. Il était devenu l'étalon de valeur de nos biens, le joyau de l'héritage. Peu de soins : on taillait, on amendait, on labourait, et puis on tirait derrière soi la barrière de la vigne, la confiant pour le surplus au soleil nourricier. On l'ouvrait de temps en temps le dimanche, jour de repos, pour aller surveiller la maturité du raisin, et le père apprenait au tout petit à marcher dans l'allée et, la grappe mûre, il en écrasait quelques grains sur les lèvres de l'enfant, afin qu'avec le goût du fruit unique il en connût déjà le prix...

Tant de douces choses ne durent pas... Des fléaux mortels s'abattirent sur nos vignes. On vit du matin au soir le cep se flétrir, comme l'herbe dont parle l'incomparable Bossuet, et

les raisins se pourrir sous les yeux. Nos enclos ressemblèrent à des cimetières désertés, aux milliers de croix chauves, où les âmes pensaient défaillir devant cette dévastation biblique.

Heureusement la passion ancestrale pour la vigne brûlait toujours en nous. L'homme d'ici consentit alors à des labeurs et à des débours qu'il n'eût jamais acceptés pour une autre plante, il s'acharna à reconstituer, reprit mètre par mètre le terrain ravagé, empruntant à un autre monde des porte-greffes invulnérables, mêlant et affinant les sucres, retouchant la nature, et le cep régénéré embauma de nouveau le pays du souffle suavement capiteux de ses fleurs, errant avec la brise printanière...

Plus cher, plus aimé que jamais... La chaîne la plus serrée se forge dans l'épreuve. Et, comme par le passé, le jour où l'on planta se leva dans l'espérance et la joie, les voisins furent rassemblés comme pour une fête de famille, et le maître chanta de sillon en sillon le chant de la résurrection domestique.



Nous sommes arrivés au grand vieillard. On ne le conçoit pas hors de ce fonds. On le devine, il a vécu entre ce chêne et ce cep. Dès qu'il a su marcher il a joué sous l'arbre frémissant au vent à côté des animaux privés, les poules se mettant à l'abri de l'averse, les bœufs conduits un moment à l'ombre, le cochon dévorant les glands tombés. Jeune homme, il a pris l'habitude de lui voir jalonner le foyer dans le temps et l'espace, et si, à l'âge des aventures, il s'en est écarté, au jour du retour il l'a cherché des yeux du plus loin de l'horizon comme un point immuable de ralliement et de refuge. Plus tard, homme fait, alors qu'il a pris la suite de son père, avec les responsabilités et les soucis, tandis que sa femme se délassait ou sommeillait, le soir venu, il a erré sous l'immense ramure, non pour rêver, pour méditer sur l'avenir des siens et examiner ses devoirs envers la collectivité familiale, cet abrégé du monde.

Et maintenant, touchant presque au siècle vécu, les outils devenus trop lourds, ayant même abandonné la couverture pliée en deux et l'aiguillon que l'on prend pour suivre le bétail, ne sifflant plus le chien, il va s'asseoir adossé au tronc massif,

il repasse en esprit ses innombrables jours, leur labeur, leur salaire, et, paisible, il attend que son dernier soleil se lève... Ah! l'arbre a bien été l'indéfectible compagnon, enraciné comme lui-même.

Que dire des rapports du cep et de l'homme? Il s'agit là d'aliment pour le corps et pour l'âme. L'homme a demandé au cep, dans son vin, le réconfort et le rafraîchissement sous l'astre à pic, les libres propos de la table amie, l'expansion et la joie du cœur à son foyer. Il lui a demandé parfois l'oubli; non point la déraison et la stupeur de l'ivresse, ce que notre pique-poult ne sait pas verser, mais une griserie légère et sa fumée seulement. Il lui a demandé la gaillardise à toutes les luttes; il a voulu les ouvrir au choc des verres. Enfin, il lui a donné la place d'honneur aux festins de famille, chaque fois qu'il s'est engagé dans des liens, en particulier dans ceux du mariage où les époux boivent pour la première fois dans la même coupe...

Voilà pour le cep vu à travers le vin... Mais, au delà, lorsque passant par l'alambic comme chez nous, à l'exemple de ce qui est soumis au feu ce vin se réduit et se distille en merveilleuse essence, l'eau-de-vie d'Armagnac, on oserait dire se spiritualise, comment le célébrer? Liqueur cristalline et dorée, parfumée aux lèvres, chaleureuse et onctueuse à la fois au sein, mille vertus se sont fondues et concentrées en elle, celles du sol et de ses sucs, celle du bois, du cœur de chêne où elle rassit, dont elle garde à jamais un goût sauvage un peu, celles du ciel, de ses rosées et de ses rayons, immatériel apport...

D'aucuns l'accusent d'être nocive? Ignorance et erreur. En compresses, dosée, elle assainit les plaies; elle rend, en lotions, l'élasticité aux membres las ou noués; mêlée aux tisanes, durant l'épidémie, elle tonifie les poumons; elle nourrit et stimule l'organisme en tout temps, et le réjouit. J'oublie ses usages culinaires. Bien sûr, il faut savoir la boire, la déguster: modérément et sagement autant que dévotement, ligne par ligne dans le petit verre, ou mieux, à la manière gasconne, dans le fond de la tasse de café vidée, chaude encore, où elle développe à cette chaleur toute sa saveur et tout son arôme...

Nocive?... Demandez à nos grands vieillards. Vous en

avez là, sous les yeux, coude sur la table, presque une assemblée (1). Regardez-les : comme le chante notre félibre, l'abbé Laffargue, « ils ont toujours jolis yeux, jambe agile et frais fanons : ils ne sont pas du tout vieux ». Eh bien ! chacun d'eux, chaque jour, sirote ses deux « doigts » d'Armagnac. J'en sais un à qui son fils apporte lui-même sa goutte de sucre, de flamme et d'esprit, afin de lui faire franchir ses cent ans... Ils ne sont pas du tout vieux...

Pourtant s'ils se levaient, en les comptant on compterait peut-être trente siècles. C'est-à-dire trois mille ans, et, en les comptant dans le passé, on remonterait juste à l'époque où la fable nous montre l'humanité, sous la figure d'Antée, reprendre force et souffle au contact du sol. Et cette terre portait déjà le chêne, un chêne noir comme le nôtre, portait le cep dont les pampres couronnaient un jeune dieu, Dionysos qui rit...

Ainsi tout se tient sur un terroir.

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

(1) Au banquet qui suivit la réunion du comice agricole.

LA LUTTE

CONTRE LE PALUDISME

Abandonnerait-on l'Algérie? Cette question ne cessa de se poser durant les premières années de la conquête. N'était-ce pas une grosse faute de vouloir demeurer dans un pays aussi insalubre, où les fièvres décimaient les contingents du corps expéditionnaire et les colons qui s'essayaient à la culture sur ces marais désolés? Pendant l'été de 1831, 14 000 malades étaient entrés dans les hôpitaux militaires et les infirmeries de régiments. L'été de 1832 fut non moins néfaste aux troupes qui venaient de France.

L'émotion était telle à Paris qu'en juillet 1833 une commission fut chargée par le gouvernement de faire une enquête dans les régions occupées par l'armée d'Afrique : l'Algérie valait-elle la peine qu'on lui sacrifiât tant d'hommes?

Après être restée trois mois en Algérie, la commission conclut que les terres conquises seraient peut-être un jour de quelque utilité pour la France. Il fallait s'y maintenir.

Il est regrettable que cette commission, composée de parlementaires et de militaires, ne se soit pas adjoint un groupe de médecins. Le grand clinicien français Broussais avait bien rédigé des instructions pour le corps expéditionnaire; mais, ne connaissant pas la nature des fièvres meurtrières de l'Afrique du Nord, les traitements qu'il avait préconisés étaient inefficaces, souvent même funestes.

Heureusement, en 1834, un médecin-major du nom de Maillot se trouva envoyé à Bône. Ce jeune homme de trente ans arrivait de Corse où il avait soigné des soldats atteints de

la fièvre, alors dénommée *malaria*, que nous appelons aujourd'hui *paludisme*. Maillot reconnut d'emblée que les fièvres qui sévissaient à Bône avaient les mêmes caractères que les fièvres de Corse. Il proposa de les traiter par le sulfate de quinine à forte dose, suivant des règles précises. Aussitôt la mortalité, qui était à l'hôpital militaire de Bône de 25 pour 100, tomba à 5 pour 100.

Si remarquables qu'aient été les résultats obtenus par Maillot, il fallut bien des années pour que l'efficacité du traitement par la quinine fût définitivement reconnue. Aussi, parmi les soldats et les colons, les fièvres continuaient-elles à sévir. Dans la petite ville de Boufarik, créée par les colons français au centre de la plaine de la Mitidja, on comptait en 1841 sur 450 hommes 106 décès. « Boufarik, le tombeau des Français », disait-on dans le pays. Cette même année 1841, le général Duvivier, dans son livre intitulé : *Solution de la question de l'Algérie*, n'hésitait pas à écrire : « Les cimetières sont les seules colonies croissantes que l'Algérie présente. » La Mitidja, disait-il, ne peut être assainie : il faudrait l'entourer d'une grille pour en défendre l'accès.

Le paludisme avait failli nous faire perdre l'Afrique du Nord. Cinquante ans plus tard, il fut un terrible obstacle à notre installation en Extrême-Orient.

Les colonnes qui pénétrèrent en 1884 dans la région montagneuse et boisée du Tonkin eurent à subir des pertes importantes. Ici, comme en Algérie, les fièvres paludéennes furent les agents de maladie et de mort. Le médecin inspecteur Grall écrivait en 1885 : « Durant les mois de chaleur extrême, la pathologie du Tonkin se résume en un seul groupe de manifestations morbides : les accidents du paludisme. »

Lorsque la mise en valeur de l'Indochine imposa la création de routes et de voies ferrées, les premières équipes de travailleurs indochinois furent décimées par les fièvres paludéennes. Plus tard, quand fut introduite en Cochinchine la culture du caoutchouc, le paludisme fut encore l'ennemi.

Les « terres rouges », propres aux plantations de l'*hevea brasiliensis*, sont couvertes de forêts. Elles sont si insalubres qu'elles ne sont habitées que par une population très clairsemée, les Mois. Toutes les tentatives des Chinois ou des Anna-

mites pour s'y installer sont restées vaines, tant les fièvres faisaient de ravages dès que le défrichement était tenté. Les légendes considéraient la forêt comme la « région de la mort ». Les Européens n'osaient y pénétrer, de peur d'y contracter l'affection pernicieuse qu'ils appelaient la « fièvre des bois ». Les indigènes parlaient d'« esprits malfaisants ».

Il fallait vaincre le paludisme ou, vaincus, renoncer à l'exploitation de ces terres, prometteuses de richesses, mais défendues par les « génies qui allument la fièvre dans les veines ».

Que d'exemples ne pourrait-on donner du paludisme entravant les entreprises humaines ! Les Français contraints d'abandonner les travaux du canal de Panama ; l'expédition de Madagascar à la veille d'un échec ; les Américains, durant la guerre hispano-américaine, se demandant s'ils ne devraient pas retirer leurs troupes de l'île de Cuba.

Pendant la guerre mondiale, l'armée d'Orient eut à subir les assauts du paludisme. Ce fut un véritable désastre. Que serait-il advenu si des mesures énergiques n'avaient été prises qui ont libéré l'armée de l'emprise du mal ?

Que ce soit en Algérie, à Madagascar, en Extrême-Orient, en Amérique centrale, en Macédoine, nous trouvons le paludisme partout. Le professeur Marchoux, un des savants qui ont le plus fait pour la connaissance du paludisme, écrit : « De toutes les affections connues, l'endémie palustre représente celle qui est la plus répandue et la plus grave. Aucune autre n'intervient au même degré pour limiter le développement des populations vivant dans les zones où elle existe ; aucune autre ne rend inaccessibles aux travailleurs tant de terrains fertiles et ne s'oppose plus qu'elle à la mise en valeur du domaine cultivable auquel peut prétendre l'espèce humaine. C'est le fléau constant contre lequel ont eu à lutter les hommes pour fonder leurs établissements dans les vastes forêts qui couvraient le sol... Si l'on en excepte quelques îles de l'Océanie, les territoires glacés qui se trouvent au nord du 64° de latitude nord, quelques hauts plateaux et peut-être aussi l'extrême sud de l'Afrique et de l'Amérique méridionale, on peut dire que le paludisme existe peu ou prou dans tous les pays du monde. Il convient cependant d'ajouter qu'il a aujourd'hui

d'hui perdu beaucoup de terrain dans le nord de l'Asie, de l'Amérique et surtout de l'Europe.

Quand on compulse les comptes rendus du second congrès international du paludisme, qui s'est tenu à Alger en 1930, on y trouve des rapports sur le paludisme à Formose, dans la République argentine, à Tananarive, en Cochinchine, au Bengale, en Algérie, en Tunisie, au Maroc, au Pérou, aux Indes néerlandaises, au Congo belge, en Italie, en Grèce, en Turquie, aux Indes britanniques...

LA DÉCOUVERTE DE LAVERAN: L'HÉMATOZOAIRE DU PALUDISME

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, on s'imaginait que ce sont les « miasmes », émanés des marais, qui provoquent les fièvres paludéennes. Mais, comme les fièvres se déclarent aussi parfois dans des terrains non marécageux, on en vint à admettre en 1870 que tout sol, alors même qu'il n'est pas recouvert de marais, est apte à élaborer les « miasmes fébriles », s'il reste inculte et suffisamment échauffé par la température extérieure. Miasmes, produits délétères des eaux dormantes ou des terrains d'alluvion : telle semblait être la cause des fièvres.

Un médecin-major, jeune agrégé du Val de Grâce, Alphonse Laveran, allait révolutionner les notions admises.

Envoyé au mois d'août 1878 dans la province de Constantine, il se mit à l'étude du paludisme dans les garnisons où il séjourna : Bône, Biskra, puis Constantine. C'est dans cette dernière ville qu'il fit en 1880 sa fameuse découverte, qui allait avoir des conséquences incalculables.

Il avait reconnu dans le sang des paludéens des éléments, soit allongés, soit arrondis, et pigmentés. Il soupçonnait qu'ils étaient d'origine parasitaire, mais il n'en avait pas la preuve. Le 6 novembre, examinant un de ces éléments dans une goutte de sang frais, provenant d'un soldat du train des équipages atteint de paludisme, il constata qu'il existait à la périphérie de cet élément une série de filaments grêles, qui se mouvaient avec une grande agilité. Ce parasite, Laveran le retrouva, la semaine suivante, dans le sang d'autres malades. Voilà la cause de la maladie !

La découverte de Laveran ne fut pas admise sans contes-

tation. Léon Colin, qui avait écrit un traité des fièvres intermittentes, présenta les Notes de Laveran à l'Académie de médecine avec un certain scepticisme. Si le paludisme est dû à un microbe, comment expliquer que la maladie ne soit pas contagieuse ? Les travaux de Pasteur, disaient les biologistes, viennent de nous démontrer, depuis 1877, que les maladies virulentes dont on connaît les agents sont dues à des bactéries ayant des formes très simples de bâtonnet ou de point, et voici que le microbe du paludisme serait tout différent, d'une extrême complexité, présentant des aspects divers, et se rapprocherait d'une amibe ! Ce ne serait pas une bactérie, mais un protozoaire !

Cependant, il fallut bien se rendre à l'évidence. Laveran, en 1882, retrouvait son parasite en Italie, dans le sang de paludéens de la campagne romaine. Les biologistes le constataient dans toutes les parties du monde où régnait le paludisme.

Mais une question restait sans solution : comment le parasite, l'*hématozoaire du paludisme*, comme on l'appelle aujourd'hui, pénètre-t-il dans le sang des malades ? Puisqu'on peut rester des semaines, des mois, en contact avec des paludéens sans contracter la maladie, quel est le mode de contamination ?

Laveran émet l'opinion que le parasite existe en dehors de l'organisme humain, vraisemblablement dans le corps des moustiques qui sont en grand nombre dans tous les pays impaludés. « Il n'est pas douteux, écrit-il, que les moustiques qui sucent le sang d'individus atteints de fièvre palustre sucent en même temps des hématozoaires, mais nous ne savons pas ce que deviennent les parasites dans le corps des moustiques d'abord, puis dans le milieu extérieur. »

Cette hypothèse retint l'attention du savant anglais, Patrick Manson, qui avait déjà montré le rôle des moustiques dans la propagation d'une affection tropicale, la filariose.

LA DÉCOUVERTE DE R. ROSS : LE MOUSTIQUE, AGENT TRANSMETTEUR
DU PALUDISME

Un médecin de l'armée des Indes, Ronald Ross, allait donner la confirmation de l'hypothèse de Laveran.

Pendant un congé en Angleterre, Ronald Ross voit Patrick Manson qui l'engage à faire des recherches sur la transmission

possible de l'hématozoaire du paludisme par les moustiques.

Ronald Ross rejoint son régiment à Secunderabab en 1893. Il est muni d'un plan de travail que lui a donné P. Manson. Mais comment l'exécuter ? Il ne sait rien de l'anatomie des moustiques ; il ignore tout de leurs mœurs ; il ne connaît même pas leur classification. Les variétés de moustiques sont innombrables aux Indes : comment les reconnaîtra-t-il ? Comment distinguera-t-il dans le corps des insectes, qu'il n'a jamais disséqués, l'hématozoaire, s'il s'y trouve ?

Ronald Ross fait songer à Pasteur. Trente ans auparavant, Pasteur, comme Ronald Ross, partait, sous les instigations de son maître J.-B. Dumas, étudier la maladie d'un insecte, le ver à soie, qui lui était complètement inconnu. Bien qu'ignorant tout de la question qu'on leur demandait de résoudre, Pasteur et Ronald Ross parvinrent l'un et l'autre au but. Ainsi sont faites souvent les grandes découvertes : par des hommes qui abordent un problème sans idée préconçue, sans connaître le fatras des hypothèses accumulées. Ils ne s'égarent pas dans les impasses où ont achoppé leurs devanciers.

Il est, dans l'histoire des sciences, peu d'aventures aussi passionnantes que celle de Ronald Ross à la recherche de l'agent vecteur du paludisme.

Malgré de patientes études, les premiers mois ne lui apportent aucune réponse. Peut-être son champ d'expériences n'est-il pas assez vaste. Il demande donc, en mai 1896, au gouvernement de l'Inde, une mission pour étudier le paludisme dans les territoires les plus infestés. Le pays est en proie à la peste, la guerre des Afridis vient d'éclater : Ronald Ross se voit refuser l'autorisation qu'il a sollicitée. Il ne se décourage pas. Il a droit à un congé de deux mois. Il va le passer dans les montagnes des Nilghéris. La région au pied de ces montagnes est une des plus impaludées de l'Inde.

A peine est-il arrivé qu'un accès de fièvre l'immobilise pendant quinze jours. Les semaines suivantes ne lui apportent aucun fait nouveau.

Revenu à Secunderabab, il se décide à faire des élevages de diverses variétés de moustiques. Dès qu'ils sont éclos des larves, il s'applique à leur faire piquer des paludéens en plein accès de fièvre. Il les dissèque quelques jours après et les examine au microscope. Mais ni les moustiques gris (*culex*),

ni les moustiques tigrés (*stegomyia*) ne présentent de formes de parasites.

Il va de déception en déception. Et cependant il travaille avec acharnement. Chaque jour, huit heures de suite, il fait au microscope ses examens fastidieux de moustiques, par une chaleur accablante, et chaque soir il constate tristement que rien ne s'est révélé : l'hématozoaire n'est pas dans le corps des insectes.

Enfin, un jour, un de ses assistants lui apporte un flacon de larves. Le lendemain, la plupart donnent éclosion à des insectes dont quelques-uns ont les ailes tachetées (*anophèles*). Il leur donne à piquer un paludéen. Un incident de laboratoire étant survenu, il ne lui reste plus, quatre jours après, que deux de ces insectes. Il en dissèque un, examine chaque cellule, ne constate rien d'anormal. Il va abandonner cette nouvelle recherche, aussi stérile que les précédentes ; mais voici que, dans la paroi stomacale de l'insecte, il aperçoit des cellules qui contiennent des granulations, semblables aux pigments de l'hématozoaire. Le second moustique lui révèle les mêmes particularités. La lumière se fait : ce moustique tacheté, *anophèle*, est, à n'en pas douter, l'agent transmetteur du paludisme. Ross a la solution du problème si longtemps cherché.

Il faut maintenant étudier comment, dans le corps du moustique, s'effectue le cycle évolutif de l'hématozoaire. Mais le sort s'acharne contre Ross : il reçoit l'ordre de se rendre à Kherwaru. Après plusieurs jours de voyage, il parvient dans sa nouvelle garnison. Le paludisme sévit-il ici ? fut sa première question. Depuis des mois on n'en a pas observé un seul cas, lui répond-on. Il demande aussitôt à retourner à Secunderabab. On lui inflige un blâme. Il faut que Manson intervienne. Il lui fait obtenir une mission de six mois pour étudier le paludisme à Calcutta. Le voilà enfin libre d'expérimenter à sa guise. Mais une nouvelle déception l'attend.

L'Inde est en proie à la peste. La population, que l'on voudrait préserver par le vaccin antipesteux de Haffkine, se rebelle, s'imaginant qu'on a l'intention de lui inoculer la maladie. R. Ross, devant cet état d'esprit, ne peut trouver un paludéen consentant à se laisser piquer par des *anophèles*. Il faut sortir de cette impasse. Ross, ne pouvant expérimenter

sur le paludisme humain, va faire ses recherches sur le paludisme des oiseaux, dont l'agent ressemble étonnamment à celui du paludisme de l'homme. Il peut suivre ainsi toute l'évolution du cycle de l'hématozoaire dans l'organisme du moustique *culex*, qui transmet le parasite d'oiseau à oiseau, comme le moustique *anophèle* transmet le parasite d'homme à homme. A la fin de 1897, la découverte était faite.

Est-il plus bel exemple de ce que peut la volonté tenace de l'expérimentateur? L'éclair de génie vint de Laveran qui eut l'intuition que le moustique devait être l'agent transmetteur. Manson sut indiquer la voie. Ronald Ross, en trois ans, malgré tous les obstacles, parvint à la démonstration scientifique de l'hypothèse.

L'année qui suivit la découverte de R. Ross, des savants italiens, Grassi, Bignami, Bastianelli, complétaient la découverte de Ross en décrivant le cycle évolutif de l'hématozoaire humain chez l'anophèle.

Grassi démontra que, parmi les moustiques, les anophèles seuls étaient vecteurs de l'hématozoaire du paludisme de l'homme.

Pour donner la preuve certaine que les anophèles étaient bien les agents transmetteurs de la maladie, Bignami et Bastianelli soumièrent des sujets sains à la piqûre d'anophèles qui avaient sucé le sang de paludéens : ils contractèrent la fièvre et on trouva dans leur sang des hématozoaires. Cependant on objecta que ces expériences, étant faites en pays impaludé, pouvaient être sujettes à critique. Aussi Patrick Manson, en 1900, se fit-il envoyer d'Italie en Angleterre des anophèles gorgés du sang de paludéens. Il soumit à la piqûre de ces moustiques son fils et un autre jeune homme. L'un et l'autre étaient âgés de dix-sept ans. Ils n'avaient jamais quitté Londres. Quinze jours après la piqûre, ces deux jeunes gens eurent un violent accès de fièvre et on trouva les hématozoaires dans leur sang. La démonstration était faite : la propagation du paludisme s'effectue bien par l'intermédiaire des anophèles. Un paludéen est-il piqué par un anophèle, celui-ci absorbe des parasites qui vont se développer dans son organisme suivant un cycle fort compliqué ; ultérieurement, l'anophèle, en piquant un sujet sain, lui inocule la maladie.

L'anophèle est donc le chaînon intermédiaire entre le paludéen et l'homme bien portant.

La cause du paludisme ayant été trouvée par Laveran, l'agent transmetteur décelé par Ronald Ross, le traitement indiqué par Maillot, il était désormais possible de se défendre contre le mal resté si longtemps mystérieux.

Aujourd'hui, à la suite des travaux des médecins italiens, anglais, américains et surtout des recherches des docteurs Edmond et Étienne Sergent, qui ont voué la plus grande partie de leur activité scientifique à la lutte contre le paludisme et ont étudié dans les moindres détails la prophylaxie antipaludique, l'homme n'est plus la proie docile du moustique inoculateur, qui porte dans son organisme les germes du mal. Il est à même de lutter victorieusement contre lui.

PROPHYLAXIE ANTIPALUDIQUE

On ne peut entreprendre la prophylaxie contre le paludisme dans une localité ou une région déterminée sans connaître, d'une part, l'importance du « réservoir de virus », c'est-à-dire le pourcentage des sujets infectés, d'autre part, la situation des « gîtes à anophèles ».

Deux moyens permettent d'étudier le « réservoir de virus ». L'un, biologique, consiste à prélever une goutte de sang de chaque habitant, puis à y rechercher au microscope les hématozoaires. L'autre, clinique, est plus simple et plus rapide : étant donné que, dans un pays impaludé, une grosse rate est la preuve presque certaine du paludisme chronique, on palpe la rate de tous les sujets, ou seulement des enfants qui sont nés et sont demeurés dans le pays ; non traités et trop jeunes encore pour avoir pu guérir spontanément, ils ont des rates volumineuses, que l'on sent fort bien en appliquant la main sur la région abdominale gauche, au-dessous des fausses côtes.

Par l'un ou l'autre de ces moyens, on établit l'« indice endémique » du paludisme ; en d'autres termes, on reconnaît que 30, 40, 60 pour cent des habitants sont impaludés.

Les « gîtes à anophèles » sont non moins utiles à déceler, puisque la lutte doit s'engager contre les moustiques, vecteurs du parasite. Les anophèles pondent leurs œufs dans les eaux

stagnantes, que ce soit des étangs, des mares, des flaques d'eau, ou ces petits récessus d'eau croupissante que l'on trouve sur les rives des ruisseaux. Dans toutes ces eaux dormantes on recherchera les larves d'anophèles.

Le réservoir de virus étant connu, la carte des gîtes à anophèles étant dressée, il ne reste plus qu'à entreprendre la lutte contre le parasite et contre l'anophèle.

Il faut essayer d'éteindre le foyer d'infection, donc traiter les paludéens. Si les hématozoaires disparaissent de leur sang, les anophèles deviendront inoffensifs, puisqu'ils ne seront plus infectés.

La quinine, utilisée depuis Maillot, est un merveilleux agent thérapeutique. Mais on a pensé, en ces dernières années, qu'il y aurait intérêt à associer à la quinine des médicaments synthétiques. Le professeur Fourneau a préparé le stovarsol, qui est actif contre une des formes du paludisme, la tierce bénigne. Les Allemands ont proposé la plasmokinoine. Enfin M. Fourneau a obtenu plusieurs corps, le 710, le 915, etc., qui sont de la famille de la plasmokinoine, mais qui agissent différemment. Ces divers produits sont à l'étude. L'avenir dira quelle en est l'efficacité.

Tant que le foyer paludéen persiste, il faut essayer de préserver les sujets *neufs*, non encore contaminés. Aussi a-t-on proposé de faire ingérer aux hommes sains, vivant dans la région infectée, une petite dose quotidienne de quinine (0 gr. 40 à 0 gr. 50). M. Marchoux, en 1897, étudiant le paludisme au Sénégal, avait déjà signalé les bienfaits de cette *quininisation préventive*.

L'action de la quinine, donnée préventivement chaque jour, s'explique aisément: le médicament étant d'une façon constante présent dans le sang, si le sujet est piqué par un anophèle infecté, les hématozoaires inoculés sont immédiatement tués par la quinine.

Pour que la quininisation préventive soit correctement appliquée, il faut donner la quinine pendant toute la saison chaude où éclosent les larves d'anophèles, c'est-à-dire du 1^{er} mai au 30 novembre dans le bassin méditerranéen. Il faut, d'autre part, que la quinine soit prise encore pendant quinze jours après le départ du pays impaludé. Un exemple

frappant montre que cette dernière précaution n'est pas vaine : le croiseur *Aréthuse*, ayant fait escale au Dahomey, les marins prirent préventivement de la quinine pendant leur séjour à terre ; la quininisation fut cessée dès le retour des marins à bord ; huit jours après, tous étaient malades.

La lutte contre l'insecte inoculateur est aussi importante que la lutte contre le parasite.

Avant tout, il faut protéger les habitants contre les piqures des anophèles. Les demeures devront donc être placées au moins à deux kilomètres des points d'eau, gîtes à anophèles, l'expérience ayant démontré que la plupart des espèces d'anophèles ne volent pas à plus de 1500 ou 2000 mètres. Elles devront être éloignées des gourbis ou des cases où vivent les indigènes qui sont des « réservoirs de virus ».

M. Roubaud a montré que le bétail à l'écurie peut jouer le rôle d'écran protecteur pour l'homme. En effet, « l'anophèle, dit M. Marchoux, est un être timide que la grande lumière écarte, que le mouvement inquiète et qui recherche dans les locaux réservés aux auxiliaires de la ferme la demi-obscurité, la douce chaleur qui lui conviennent et des victimes tranquilles qui supportent ses attaques sans réagir ».

La principale protection consistera en des treillis métalliques, placés aux portes et fenêtres, pour empêcher les moustiques de pénétrer dans l'intérieur des habitations.

Enfin, les lits seront recouverts de moustiquaires. C'est, en effet, la nuit qu'il faut se défendre contre les anophèles, car ils ne piquent que du coucher du soleil à l'aube. « En pays chaud, écrivent les frères Sergent, la moustiquaire est aussi nécessaire que le casque colonial contre l'insolation. »

Pour le voyageur isolé, cette moustiquaire et la quininisation préventive seront les deux modes de préservation, suffisants s'ils sont rigoureusement appliqués.

Il serait, sans doute, préférable de détruire les moustiques, plutôt que de prendre toutes ces mesures pour écarter leurs piqures. Mais combien est difficile leur destruction, en raison de leur mobilité, de leur petite taille et surtout de leur dissémination ! On ne peut en exterminer qu'une bien faible quantité avec les pièges qui ont été proposés. Les fumigations donnent

de meilleurs résultats, bien qu'encore très insuffisants : les Annamites brûlent des nids de fourmis arboricoles, les Japonais de la poudre de chrysanthème, les Italiens de la poudre de pyrèthre ; les vapeurs de soufre, de crésyl, celles de chloropicrine proposées par le professeur Gabriel Bertrand sont parfois utilisées.

C'est, avant tout, contre les larves de moustiques qu'on se propose d'agir. Ici, la lutte est plus facile et les résultats sont beaucoup plus importants. Connaissant les gîtes, on peut détruire les larves en masse.

La prophylaxie antipaludique consistera donc surtout en des *mesures antilarvaires*. Les frères Sargent distinguent les « petites mesures antilarvaires », qui peuvent être pratiquées dans un périmètre de deux kilomètres de rayon environ par une équipe de quelques hommes, et les « grandes mesures antilarvaires », qui relèvent de l'art de l'ingénieur.

Les « grandes mesures antilarvaires » consistent en désherbage, faucardage, drainage, comblement des marais, régularisation des cours d'eau pour éviter les mares stagnantes sur leurs rives. En un mot, on essaye de faire disparaître toute eau dormante qui peut devenir un gîte à anophèles.

Parmi les « petites mesures antilarvaires », une des plus usitées est le pétrolage. Dès les premières chaleurs, on répand tous les quinze jours, à la surface des mares, du pétrole qui s'étale au-dessus des eaux. Les larves ont leurs orifices respiratoires obstrués par le pétrole, elles meurent asphyxiées.

On a aussi proposé d'empoisonner les larves avec divers toxiques, tels que le vert de Paris, des sels arsenicaux, ou mieux le stoxal. Cette poudre, à base de formol, est dépourvue de toute toxicité pour la faune aquatique aux doses où on l'utilise. Un autre procédé larvicide consiste à mettre dans les étangs certains poissons très avides de larves, tels que les gambouses.

Toutes ces mesures antilarvaires ont, selon les lieux, leurs applications. Elles sont la conséquence de longues études faites depuis 1900 par les savants français, italiens, américains et anglais dans les pays les plus divers. Elles témoignent d'une grande ingéniosité. Une des plus curieuses est celle imaginée par les frères Sargent en Algérie et appelée le procédé de l'« alternance de l'écoulement des eaux ». Ce procédé est

fondé sur la notion que, sous le climat méditerranéen, la durée du stade aquatique de la vie des anophèles est de trois semaines. Seules sont dangereuses les collections d'eau qui persistent à la surface du sol pendant au moins une vingtaine de jours, car les larves peuvent éclore. Il suffit donc, quand on veut établir un canal d'irrigation, d'en creuser, non pas un, mais deux parallèles. Chaque semaine, on assèche un des deux canaux en faisant, par un barrage, une dérivation de l'eau dans l'autre canal. De cette façon, les larves ne parviennent pas au stade d'éclosion.

Les « grandes mesures antilarvaires », avons-nous dit, consistent en travaux d'assèchement, de drainage, d'endiguement, d'assolement. Ces travaux, associés aux « petites mesures » que nous venons d'exposer, ont été entrepris par les États-Unis à Panama ; cette région où, durant l'année 1900, on avait compté neuf cents décès par paludisme, est maintenant tout à fait assainie. L'Italie a fait un effort semblable dans la campagne romaine qui était une des contrées les plus fiévreuses d'Europe.

Chateaubriand nous a laissé une description saisissante des environs de Rome : « Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs ; les fenêtres et les portes en sont fermées : il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitant. Une espèce de sauvage presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières. »

M^{me} de Staël parle du « désert qui environne la ville de Rome, cette terre fatiguée de gloire ».

Stendhal, décrivant la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs, dit que « l'air des environs est si malsain que les moines qui desservent cette église sont obligés de l'abandonner chaque année dès le mois de mai. Les cinq ou six malheureux qu'on y laisse ont toujours la fièvre ».

Les premiers grands travaux d'assainissement de la campagne romaine sont dus à Napoléon. En 1810, l'Empereur écrit : « Le pays de Rome excite ma sollicitude et mon premier soin a été de nommer une commission qui, se rendant à Rome, examinera les causes de l'abandon de la campagne et les remèdes à y apporter. » Tournon, préfet du département du

Tibre, fit dessécher le lac existant à l'entrée de la villa Borghèse et fit exécuter d'importants travaux dans la campagne romaine. Sous la direction de Prony, l'assèchement des Marais pontins fut entrepris.

Les travaux dans l'*Agro Pontino*, repris depuis huit ans avec des moyens considérables, viennent de donner de splendides résultats.

Aujourd'hui, la campagne romaine est libérée du paludisme. Les Italiens ont eu le grand mérite de savoir accorder l'hydraulique agricole et la lutte antipaludique. A Rome, l'école supérieure de malarialogie, qui s'occupe de toutes les questions ayant trait au paludisme, comprend deux sections jumelles où sont instruits en commun des ingénieurs et des médecins.

LE PALUDISME EN FRANCE

Comment expliquer que certains pays, tels que la France, ont vu le paludisme à peu près disparaître à la fin du *xix^e* siècle, sans que ces diverses mesures d'assainissement fussent appliquées, puisqu'elles ne sont mises en œuvre que depuis le début du *xx^e* siècle?

La mort de milliers d'hommes, victimes des fièvres pernicieuses, pendant les travaux d'adduction des eaux dans les bassins de Versailles sous le règne de Louis XIV, montre quelle était la gravité de l'endémie palustre au *xvii^e* siècle dans l'Île de France.

Il y a cent ans, la France était encore infectée de paludisme. Il sévissait dans la vallée de la Somme, en Sologne, en Vendée, en Charente, dans les Landes, en Argonne, dans les Dombes et la Bresse, en Camargue, et dans d'autres régions encore, à tel point qu'en 1821 une loi fut promulguée enjoignant de combler tous les dépôts d'eau stagnante.

Aujourd'hui, sauf certaines régions très limitées, telles que les Dombes et la Camargue, où l'on observe encore quelques cas de fièvre, le paludisme est à peu près inconnu en France, la Corse exceptée. Cet assainissement ne s'explique pas par la diminution des anophèles: en certains points du territoire, ils pullulent et, presque partout où on les a recherchés avec soin, on les a trouvés, même à Paris. Il ne s'explique pas non plus

par la diminution des « porteurs d'hématozoaires » : pendant la guerre, des paludéens ont été ramenés du front de Salonique et disséminés dans toute la France ; cependant le paludisme s'est à peine réveillé durant quelques mois dans les régions où il sommeillait. La cause de la disparition du paludisme est tout autre, d'après M. Marchoux et MM. Sergent : un pays qui s'enrichit s'assainit. Le paysan qui applique une meilleure hygiène, dont l'alimentation est plus abondante, dont le logement est plus confortable, résiste mieux aux atteintes des maladies, particulièrement du paludisme. D'autre part, la culture supprime beaucoup de gîtes à anophèles, car les moustiques ont une prédilection pour les terrains en friche. « Ainsi, disent les frères Sergent, chaque geste du cultivateur qui met en valeur sa terre est dirigé en même temps, sans que celui-ci s'en doute, contre le paludisme. »

LA LUTTE ANTIPALUDIQUE EN ALGÉRIE

Dans les pays où le paludisme n'a pas régressé spontanément du fait des progrès de la civilisation, il faut mettre en œuvre les mesures de prophylaxie.

Les exemples de l'Algérie et de l'Indochine permettent de juger les résultats qu'on obtient par une lutte antipaludique bien comprise.

Depuis 1902, les frères Sergent, avec un remarquable esprit d'initiative et une connaissance approfondie de toutes les questions qui touchent au paludisme, se sont faits les apôtres de la prophylaxie de cette maladie en Algérie.

Lorsqu'on parcourt les départements d'Alger et de Constantine et qu'on voit ces nombreux villages de colonisation abandonnés, les maisons en ruines et la désolation autour, on demande la cause de cette dévastation : est-ce la guerre, l'incendie ou la famine ? On entend la même réponse invariablement : les fièvres.

Devant ces villages, qui datent tous du siècle dernier, on conçoit les immenses services que les frères Sergent ont rendus à l'Algérie en enseignant aux colons comment on peut se préserver du paludisme, et en menant une lutte acharnée, d'Oran à Constantine, contre l'anophèle ennemi.

Le service antipaludique, qu'ils ont créé en 1904, a pour-

suivi un triple objet : l'expérimentation, l'enseignement et l'application des méthodes prophylactiques du paludisme.

L'expérimentation a pour but de déterminer la valeur protectrice des diverses mesures préconisées contre le paludisme, suivant les localités et les régions, et de fixer les meilleures techniques. Les frères Sergent ont réalisé des « champs d'expérience » sur le territoire des trois départements algériens. Ils y font les essais des différents procédés antilarvaires. Ces champs d'expérience servent, en même temps, pour la démonstration de l'efficacité de la lutte contre le paludisme : ils sont une leçon de choses pour les colons et les indigènes, dont l'enseignement est complété par une propagande intensive, faite par des tracts, des affiches, des publications diverses. L'habitant sait ainsi ce qu'il doit faire pour se protéger du mal.

L'application des méthodes prophylactiques s'étend chaque année davantage sur le territoire algérien. Afin de connaître les foyers impaludés et leur importance, le service antipaludique effectue constamment des enquêtes, du littoral au Sahara. Ainsi a pu être dressée, en 1922, la première carte du paludisme en Algérie, à la suite des enquêtes de MM. Ed. et Ét. Sergent et de leurs collaborateurs, MM. L. Parrot, H. Foley, A. Catanei et G. Senevet.

Lorsqu'une campagne prophylactique est décidée, le chef du service antipaludique organise les mesures de défense. La surveillance de la prophylaxie est confiée au médecin de circonscription, médecin communal ou de colonisation. L'exécution des mesures antilarvaires est assurée, chaque fois qu'il est possible, par le service des Ponts et chaussées. Des agents quininisateurs, qui ne sont pas fonctionnaires et sont rétribués seulement pendant les mois où on utilise leurs services, procèdent à la quininisation systématique des « réservoirs de virus ».

MM. Ed. et Ét. Sergent ont résumé récemment, dans une étude d'ensemble, les résultats de « vingt-cinq années d'étude et de prophylaxie du paludisme en Algérie ». Un des exemples les plus typiques est le « champ d'expérience » de Montebello. Ce village de colonisation, sur les bords du lac Halloula, dans la plaine de la Mitidja, était réputé en 1904 comme un des plus malsains d'Algérie. Soixante-huit Européens l'habitaient,

tous étaient infectés. Sur cent quinze indigènes, cinquante-trois étaient paludéens. Les mesures antilarvaires, préconisées par les frères Sergent, et la quininisation préventive ont assaini Montebello à tel point qu'aujourd'hui il n'est plus considéré comme un « village fiévreux ».

Des résultats semblables ont été obtenus par des mesures diverses dans la ville d'Arzew, à Mondovi, à Robertville, à Sainte-Léonie, dans le marais des Ouled Mendil près de Birtouta, dans la région de l'Oued Djer, dans le domaine de l'Habra, dans la tribu des Beni Messous où « en été, disait-on autrefois, le voyageur altéré ne trouverait pas une main secourable pour lui tendre un verre d'eau ; tout le monde est couché, en proie à la fièvre ».

Le succès remporté par les frères Sergent répond au zèle qu'ils déploient dans leur volonté de rendre l'Algérie un pays aussi salubre que le midi de la France. A vivre quelques mois auprès d'eux, à voir au travail le docteur Edmond Sergent dans l'Institut Pasteur d'Alger qu'il dirige avec une rare compétence et dont il a fait un des premiers instituts scientifiques du monde, à observer l'inlassable activité du docteur Étienne Sergent sur les « champs d'expérience » de la lutte antipaludique, on est persuadé qu'ils parviendront au but qu'ils se sont proposé d'atteindre.

Le maréchal Lyautey, en 1919, a voulu faire bénéficier le Maroc des résultats de la campagne antipaludique menée en Algérie. Le docteur Edmond Sergent, à la demande du Résident général, fit une enquête épidémiologique dans les régions les plus fiévreuses du Maroc : boucle du Sebou, Kénitra, Bou Skoura près de Casablanca. Elle eut pour conclusion l'organisation, par les soins du service antipaludique algérien, d'un service antipaludique marocain similaire, dont la direction fut confiée à un collaborateur des frères Sergent, le médecin-major Vialatte.

EN INDOCHINE

La lutte contre le paludisme en Indochine a bénéficié de l'expérience de l'Algérie. De date récente, elle n'a commencé effectivement qu'en 1919. Jusqu'alors, seule la quininisation

préventive avait été préconisée; les chefs d'industrie devaient faire prendre la quinine à tous les travailleurs. Le gouvernement de la colonie demanda, en 1919, à l'Institut Pasteur de Saïgon de donner des directives pour la lutte antipaludique. Mais, à cette époque, on n'avait guère d'autres notions sur le paludisme indochinois que celles établies en 1907 par le docteur Simond dont les travaux en pathologie exotique font autorité. « Il faut, écrivait-il, considérer l'Indochine comme divisée en deux régions dont l'une est faiblement, l'autre fortement impaludée. La première comprend toutes les parties basses, non boisées et populeuses, vallées élargies de fleuves, deltas et plaines côtières. La seconde se compose de tous les territoires montagneux, boisés ou incultes, et des parties de la plaine qui sont en forêts. »

Douze années plus tard, on ne savait encore presque rien du paludisme dans la colonie. La faune anophélienne était à peu près inconnue, nous dit le docteur L.-A. Bordes; les médecins et les administrateurs étaient loin d'admettre tous l'identité de la « fièvre des bois » et du paludisme; le rôle du moustique était discuté et on parlait encore de l'origine hydrique ou tellurique de la maladie.

Pour démontrer aux planteurs qu'en l'absence d'anophèles l'affection n'apparaît pas, le docteur Noël Bernard, actuellement directeur des Instituts Pasteur d'Indochine, institua, dans les plantations de Suzannah, l'expérience suivante que décrit, dans une monographie sur le paludisme en Indochine, le docteur L.-A. Bordes :

Un campement fut installé sur un terrain défriché, entouré de tous côtés par la forêt, mais à distance de 1300 mètres d'un cours d'eau. Les maisons en paillote étaient édifiées sur la terre de la forêt défrichée et labourée. Les lits de camp rudimentaires, en bambou, étaient élevés à un mètre au-dessus du sol. L'eau était fournie par un puits de 10 mètres de profondeur et élevée par une pompe. Quatre-vingt-dix travailleurs, hommes, femmes et enfants, recrutés en Annam, furent installés dans ce campement.

En même temps, des travailleurs recrutés dans la même région, furent placés dans un cantonnement beaucoup plus confortable. Les maisons étaient construites en briques, sur un sol cimenté. Les lits étaient à deux mètres au-dessus du

sol. Les abords immédiats du campement étaient soigneusement débroussaillés et d'une propreté rigoureuse. *Mais le campement était situé à proximité d'un ruisseau où vivaient en abondance des larves d'anophèles.*

Au bout de quelques semaines, les deux tiers des coolies de ce dernier campement durent être évacués sur l'infirmerie de la plantation et sur l'hôpital pour paludisme. Parmi les coolies de l'autre campement, cinq seulement furent atteints de fièvre, et l'enquête démontra qu'ils avaient passé la nuit, plusieurs fois de suite, auprès de leurs compatriotes du campement malsain.

Cette expérience et d'autres études entreprises par le docteur Noël Bernard affirmèrent le rôle des anophèles dans la propagation des fièvres en Cochinchine.

Le docteur Noël Bernard demanda au gouvernement de la Cochinchine de fonder un laboratoire pour étudier avec méthode la faune anophélienne et les localités infectées. Le docteur E. Borel en prit la direction. En trois ans, il décrivit quatorze espèces d'anophèles dans la Cochinchine et le Sud-Annam et montra qu'elles étaient à peu près semblables à celles des États malais; on pouvait donc utiliser, pour les combattre, les résultats acquis en Malaisie.

En 1928, le docteur Morin commençait à organiser la prophylaxie pratique du paludisme en Cochinchine, après avoir étudié les mesures prises dans les États malais.

Aujourd'hui, la lutte antipaludique est menée systématiquement dans les plantations de Cochinchine. L'influence des mesures antilarvaires est telle que, dans certaines plantations, comme celle de L.-S.... citée par le docteur Bordes, le taux des indisponibilités journalières parmi les travailleurs est tombé de 20 pour 100 à 2 pour 100. Dans la plantation de K..., ce taux était de 31 pour 100; après quelques mois de travaux antipaludiques, il n'était plus, le mois correspondant, que de 8 pour 100.

« L'amélioration de l'état sanitaire, écrit le docteur Bordes, ne borne pas ses effets à la diminution des malades et à l'augmentation de l'effectif au travail. Elle accroît encore, dans des proportions difficiles à chiffrer, mais fort importantes, le rendement des travailleurs... Il y a d'autres conséquences heureuses à l'assainissement d'une exploitation. L'état moral

des coolies est en grande partie fonction de l'état sanitaire. « On assiste, écrivait le docteur Morin, à la transformation d'un contingent las, triste et découragé, en un effectif alerte et joyeux »... On voit s'organiser, dans les villages devenus sains, des fêtes, des spectacles, des jeux. On voit les coolies pratiquer les sports aux jours de repos, édifier des pagodes qu'ils ornent, cultiver des jardins, etc... Il est hors de doute que les agitateurs de divers ordres ont infiniment moins d'influence dans une plantation assainie que parmi des coolies malades et fatigués. »

Les résultats constatés dans l'assainissement des plantations ont amené le gouvernement général à vouloir faire bénéficier de la prophylaxie contre le paludisme les chantiers des travaux publics qui, depuis le début de la colonisation, sont lourdement frappés. L'Institut Pasteur de Paris fut appelé à réorganiser les services antipaludiques pour pouvoir développer la campagne contre le fléau. Deux laboratoires sont maintenant installés, l'un à Saïgon, l'autre à Hanoï. L'un et l'autre sont pourvus d'un personnel médical et subalterne nombreux, qui peut se transporter sur les points du territoire où leurs conseils techniques sont nécessaires.

Enfin, récemment, le gouvernement général a voulu étendre la prophylaxie antipaludique à tout le territoire de la colonie. La défense contre le mal dont a tant souffert l'Indochine s'organise avec la collaboration étroite de l'Institut Pasteur, du Service de santé, de l'Inspection du travail et des Travaux publics qui ont envoyé plusieurs de leurs ingénieurs en mission dans les États malais pour y étudier la technique des travaux antilarvaires.

« Il est légitime d'espérer, conclut le docteur Bordes, que la lutte antimalarique s'étendant chaque jour davantage donnera des résultats de plus en plus importants et deviendra l'un des facteurs principaux de la prospérité économique de l'Indochine. »

Les résultats obtenus en ces deux dernières années sont si remarquables que la Société des nations vient de proposer de faire de l'Indochine un des centres internationaux d'études de la lutte contre le paludisme.

A L'ARMÉE D'ORIENT

Nous avons essayé de montrer l'organisation de la lutte antipaludique, l'efficacité des mesures proposées et les espérances que l'on peut concevoir pour la mise en valeur de notre empire colonial, aussi bien en Extrême-Orient qu'en Afrique du Nord. C'est à la médecine qu'il appartient de rendre possible l'exploitation de ces vastes territoires. Michelet l'avait bien compris, lorsqu'il écrivait en 1861, à propos de l'Afrique : « Le médecin est le seul qui puisse faire de grands progrès chez ces peuples... Toute autre voie sera stérile. L'expérience l'a trop prouvé. » C'est à la médecine encore, dans sa lutte contre les fièvres paludéennes, que nous devons en grande partie la réussite de l'expédition de Salonique.

Il y a quelques mois, les docteurs Edmond et Étienne Sergent ont fait paraître un petit livre intitulé *L'Armée d'Orient délivrée du paludisme*. Ces pages, illustrées avec beaucoup de verve par un des deux auteurs, racontent d'une façon pleine d'humour comment notre armée de Macédoine souffrit des fièvres et comment des mesures très simples la libérèrent du fléau. Sur cette période de la guerre, qui faillit être tragique, les docteurs Edmond et Étienne Sergent ont aussi publié une étude très documentée dans la *Revue des Balkans*. Ils nous font assister, presque jour par jour, aux péripéties du drame qui se déroula dans la plaine du Vardar.

Le 3 octobre 1915, un détachement français, sous les ordres du général Bailloud, débarquait à Salonique pour secourir les Serbes. Ceux qui connaissaient le paludisme de Macédoine, en particulier de la plaine marécageuse que parcourt le Vardar, purent facilement prévoir une épidémie pour l'été de 1916.

Cette épidémie fut sévère, au point de rappeler celles du début de la conquête de l'Algérie. Fatigues de la troupe ; l'hiver, marches dans la neige des montagnes sans route et dans la boue des marécages ; l'été, terrassements du camp retranché de Salonique sous une chaleur torride ; ravitaillements difficiles, tout s'associait pour déprimer les hommes et en faire un terrain propice à l'infection.

D'après le médecin-inspecteur Ruotte, du mois de juin au mois de décembre 1916, il y eut environ 60 000 cas de palu-

disme sur un effectif de 115 000 hommes. En automne 1916, il n'y avait plus que 20 000 hommes en ligne. Le général Sarraïl écrit au ministre de la Guerre : « Mon armée est immobilisée dans les hôpitaux. »

A la fin de 1916, l'avenir de la campagne d'Orient est fort compromis. C'est alors que M. Justin Godart, sous-secrétaire d'État du Service de santé, fait appel, à l'instigation de M. Legroux, de l'Institut Pasteur, aux docteurs Ed. et Ét. Sergent pour établir un plan de campagne antipaludique à l'armée d'Orient. Dans les derniers jours de janvier 1917, les docteurs Ed. et Ét. Sergent, ayant terminé leur enquête sur le front de Macédoine, remettent leur rapport au ministre.

Il ne s'agit pas, disent-ils, d'assainir un pays. Le problème est plus restreint : il faut protéger quelques divisions pendant la durée de la guerre. Choisissons donc, parmi les moyens de lutte contre le paludisme, ceux qui sont nécessaires et suffisants pour la protection d'une troupe en campagne.

Tout d'abord, la quinine. Elle ne sera plus considérée comme un *médicament*, mais comme une *ration*. « Que tout officier, sous-officier ou soldat ait sa quinine quotidienne, comme son pain quotidien. » La quininisation préventive relèvera du commandement : c'est le sous-officier qui l'effectuera ; le médecin la contrôlera. Le refus de la quinine sera assimilé au refus d'obéissance devant l'ennemi.

Une mission antipaludique sera créée. Son principal rôle consistera à contrôler la réalité de la quininisation dans les diverses unités. Pour ce contrôle, des enquêtes seront faites à l'improviste par des médecins, qui rechercheront, à l'aide d'un réactif simple, la quinine dans les urines des hommes prétendus quininisés.

La mission aura aussi pour but de noter sur la carte l'indice endémique de chaque village et les gîtes d'anophèles. L'état-major sera ainsi renseigné sur le degré d'insalubrité des cantonnements. Les docteurs Ed. et Ét. Sergent espéraient sans doute que le commandement se souviendrait du précepte de Napoléon : « Le choix d'un emplacement salubre pour un camp est la première de toutes les considérations militaires. »

Les formations sanitaires stables devront, autant que possible, dessécher les gîtes à anophèles par le comblement des flaques d'eau, le drainage des eaux stagnantes, le pétrolage

des marais. Des grillages protégeront les hôpitaux et les baraquements. Il faudra enfin donner aux officiers la confiance dans la réussite de la lutte contre les moustiques et éclairer les hommes par des conférences, des affiches, des tracts, des images d'Épinal.

Le programme était clair, précis, facile à suivre. Il sauva l'armée d'Orient. Le 20 octobre 1917, le général Sarrail, dans un ordre général, proclamait qu'on avait obtenu des résultats « qu'on n'aurait osé espérer ». En effet, en 1917, l'armée d'Orient, malgré l'augmentation de ses effectifs, qui avait passé de quatre à huit divisions, a enregistré dix fois moins de cas de paludisme de première invasion (ces mots désignent la première attaque de paludisme due à l'invasion du sang par les hématozoaires), et vingt-trois fois moins de décès par paludisme qu'en 1916.

Ce succès de la campagne antipaludique instituée dans l'armée française fut reconnu du côté ennemi. Le docteur E. Martini, de l'Institut des maladies tropicales de Hambourg, a écrit que, dans les troupes allemandes opérant dans les Balkans, « on ne se décida pas, malheureusement, à recourir, pour attaquer le paludisme, aux grands moyens que les Français employèrent... On se refusa à créer des missionnaires antipaludiques spécialistes... Le résultat de ce défaut d'organisation fut qu'au contraire de l'armée française, l'armée allemande eut beaucoup plus de paludisme en 1917 qu'en 1916. »

L'histoire de l'armée d'Orient et de certaines grandes endémies palustres démontre, comme l'a souligné le docteur Roux, que « beaucoup de grandes entreprises, tant militaires que civiles, ont échoué parce que ceux qui les dirigeaient n'ont pas su défendre la santé des effectifs nécessaires à leur accomplissement ». Cette défense, quand il s'agit du paludisme, est maintenant singulièrement facile. Le paludisme, un des fléaux les plus meurtriers de toutes les époques de l'histoire, dans tous les pays du monde, n'est plus le mal mystérieux émané de la terre et des eaux. On en connaît l'agent, qui est un microbe. On sait comment il se transmet, par un moustique. L'homme peut partout en être maître.

PASTEUR VALLERY-RADOT.

LES ANNAMITES CHEZ EUX

Quelques défauts

Commençons par leurs défauts, pour débayer le terrain. Jamais je n'oublierai le spectacle étrange, à l'aube, dans un demi-sommeil alourdi de fièvre, de mon pantalon courant affolé par la chambre. Je bondis à sa poursuite, la fenêtre le happa; je sortis dans la cour, plus rien. Fuite définitive : des mains invisibles, comme dans *la Chatte blanche*, avaient commis ce rapt; entendez : pêché mon vêtement sur ma chaise au moyen d'une longue perche en bambou.

Un ami revenant de France ne retrouve plus son service de table; il a la satisfaction de manger dedans le lendemain chez un ami, magistrat par-dessus le marché.

— Où l'as-tu acheté?

— Rue de la Porcelaine : je tiens à te donner l'adresse, car c'était une remarquable occasion : devine combien je l'ai payé.

Mon camarade n'insista pas.

On connaît l'histoire de ce boy d'un haut magistrat du Tonkin. Il promettait, moyennant finances, son appui à l'un des plaideurs, s'engageant à rendre l'argent si son intervention était inefficace. Sa femme tenait le même langage à l'autre partie. A l'issue du procès, tout le monde était satisfait, même le perdant auquel on restituait, avec force excuses et regrets, les arrhes qu'il avait versées.

Pas une usine, pas une plantation où le contremaître et les fournisseurs ne cherchent à faire main basse sur une partie de la paye de l'ouvrier et du coolie, à prélever une impitoyable dîme. Si ce dernier veut être engagé, il devra promettre tant pour cent sur son salaire, et s'il ne s'exécute pas, il n'est pas

chassé, — car alors la vigilance des dirigeants serait mise en éveil, — mais des menaces le font disparaître mystérieusement. La moindre approbation, la moindre promotion de grade est interprétée par son bénéficiaire comme une possibilité de pressurer impitoyablement ses compatriotes.

Un des aspects de cette exploitation, c'est l'usure. Le malheureux paysan annamite succombe littéralement sous le poids des dettes qu'il a dû contracter pour se procurer des semences, un buffle, quelques instruments aratoires. Nous avons ouvert à la culture du riz, par un magnifique effort de colonisation, des surfaces nouvelles immenses; nous avons créé des Caisses de crédit agricole. Or les terres n'ont pas été réparties entre ceux qui vraiment les travaillent, ou leur ont été ensuite arrachées; notre argent ne leur est pas davantage parvenu. Il leur est finalement prêté, par ceux auxquels nous avons fait des avances, à des taux et à des conditions qui constituent pour eux un écrasement parfois définitif.

Espérons que nous saurons profiter de l'occasion unique offerte par la crise actuelle, qui a fini par mettre à mal cette classe de spoliateurs, pour tenter d'établir un contact direct entre le capital, — notre capital, — et le travail.

La lutte contre cette néfaste exploitation d'un peuple pauvre et souvent affamé est l'une des raisons, parmi tant d'autres, de la nécessité du maintien intégral de notre autorité en Indochine. Si nous commettions la folie, pour des raisons prétendues humanitaires, de relâcher tant soit peu notre surveillance, l'Indochine se trouverait livrée, comme autrefois, à des exactions odieuses, survivance des abus des mandarins, qui réapparaissent dès que notre vigilance se trouve quelque peu en défaut.

Souhaitons que les hommes d'intelligence et de bonne volonté dont le jeune Empereur de l'Annam vient de s'entourer, — à la suite d'une révolution de palais qui eût alimenté, par ses péripéties multiples et pittoresques, la verve d'un Saint-Simon, — fassent partir de haut d'indispensables exemples et contribuent à cet affranchissement d'un peuple digne d'estime, en le débarrassant d'habitudes centenaires qui paralysent son essor.

Autre petit défaut des Annamites.

Dans une usine de papier une malfaçon grave a été com-

mise, entraînant un accident mortel. Il importe absolument de sévir. Or, impossible de dégager la vérité et de découvrir le responsable. C'est la conspiration du silence; personne n'a rien entendu, ni rien vu. Enfin, vous mettez la main sur un chef de fabrication qui était là, vous en avez la certitude. Vous allez pouvoir faire aboutir votre enquête, car, au surplus, il entend fort bien le français. Du coup, il l'a totalement oublié, bredouille des heures entières sans que notre impatience paraisse en quoi que ce soit le troubler; poussé à bout, il vous égare sur une fausse piste. Inutile de vous mettre en colère, la perte de votre contrôle tournerait à votre entière confusion. Il semble que la vérité ait pour les Annamites quelque chose de brutal et de dangereux et que sa précision même les rebute. C'est une lumière qui brûle.

Les qualités : le courage

Les qualités vont maintenant prendre leur revanche. Tout d'abord le courage. Les Annamites sont admirablement courageux. Un excellent petit apprenti, un *becon* comme on les appelle, tourne depuis quelques jours avec admiration autour d'une nouvelle machine à papier; la bouche ouverte, il darde des heures entières ses petits yeux noirs vers ce monstre qui siffle et qui fume. Il interroge, veut comprendre comment l'appareil fonctionne. Une curiosité soudain le saisit et pour voir « comment cela fait », il glisse sa main entre deux cylindres de la sécherie, et en sort un chiffon émâcié et sanglant. Il court vers nous sans un cri, sans flancher. Tant bien que mal, car il n'y a pas une minute à perdre, nous l'amputons, le ligaturons, sans une plainte de sa part. Il regagne à pied, en tenant son moignon, la *canhia* paternelle. Huit jours après, à son retour, il demande à travailler au service du monstre qui l'a blessé.

Au cours de la révolte de Vinh, fanatisées par les extrémistes, les bandes ont marché sur les mitrailleuses, tranquillement, en se tenant la main.

C'est au courage des Annamites qu'est due en partie leur remarquable expansion en Indochine. Ils ont chassé les Cambodgiens du delta, largement contribué à la chute des Khmers, réduit à rien le royaume des Chams, et maintenant les Laotiens

reculent devant eux, tant cette race a de rayonnement et de mordant.

Si toutes les conditions requises par la religion sont remplies, si l'Annamite a l'assurance que ses mânes seront révé-
rées, qu'elles trouveront un asile, il songe à la mort avec une
sérénité parfaite. Son fils, légitime ou adoptif, lui donnera,
s'il le peut, un beau cercueil qu'il fait admirer aux visiteurs.
Puis, il se commande un tombeau, dans un lieu riant, au
pied d'une colline, près d'un bouquet d'arbres, et si possible
d'un ruisseau.

...et l'adresse

Mais la race annamite, en dehors de son courage, est servie
par bien d'autres qualités hors de pair : adresse, patience,
esprit d'observation.

Nous partons dans la brousse pour quelques jours. Mon
cuisinier (*hep*) me demande avec instance de lui prêter ma
montre. J'hésite, me souvenant de l'histoire toute récente du
pantalon. Enfin je me décide.

— Qu'en as-tu fait ? dis-je, la lui réclamant dès mon
retour.

Il me la rapporta intacte.

— Moi, en avoir fait une.

— Montre-la.

Alors il me présente fièrement une sorte de gros réveil,
bricolé au moyen de boîtes de conserves, de morceaux de bam-
bou, d'un vieux ressort d'acier donné par le chef d'atelier. A
ma stupéfaction, le réveil marche... à la condition d'être
remonté toutes les trois heures. J'entends le soir, dans la cui-
sine, le grincement de crémaillère qui redonne du souffle
à ce nouvel et bruyant-habitant de mon bungalow solitaire.

Dans une imprimerie importante, à Hanoï, des enfants de
douze à seize ans deviennent en quelques mois d'excellents
compositeurs, étonnamment rapides et soigneux, dans une
langue qui n'est pas la leur et qu'ils ont souvent apprise au
hasard.

Une importante verrerie est mise en marche à Haïphong
pour fabriquer des glaces. La mise au point d'une telle fabri-
cation en Belgique et aux États-Unis comporte souvent des

semaines de casse. Au bout de quinze jours, la main-d'œuvre est formée, les ouvriers ont attrapé le tour de main voulu, les pertes sont presque insignifiantes.

Une usine de pâte de bambou, dont la marche doit être ralentie en raison des circonstances, est confiée entièrement à des Annamites. Ils observent de près l'un des points délicats de la fabrication, la récupération de la soude, et obtiennent des rendements égaux sinon supérieurs à ceux des usines analogues d'Europe les mieux menées au point de vue technique.

Passons à l'agriculture. Le greffage des hévéas dans les plantations de caoutchouc, — ce greffage dont on parle tant depuis quelques années, non seulement dans les rapports spéciaux, mais aux assemblées générales d'actionnaires, — et la saignée de l'arbre à caoutchouc, opérations des plus délicates, sont effectuées dans les plantations de Cochinchine de manière généralement remarquable. Après un court apprentissage, les coolies réussissent couramment deux cents greffes par jour et les hévéas en production sont bien rarement blessés par cette entaille qu'on leur fait subir tous les deux jours en leur enlevant, afin que le latex s'écoule, une mince lanière d'écorce dont l'épaisseur doit être réglée à un millimètre près.

La canne à sucre est à ses débuts en Cochinchine ; sa culture s'est heurtée aux pires difficultés dans le delta dont le sol n'est pas encore désacidifié, où les inondations sont fréquentes ; les qualités de cannes locales étaient, au surplus, assez inférieures, le rendement à l'hectare était décevant. Devant tous ces obstacles, une plantation décide de s'adresser à des métayers pris dans les rizières voisines. Ils s'installent, échouent d'abord, observent, travaillent le sol motte à motte, sélectionnent les cannes, comprennent l'intérêt des engrais et déterminent quels sont les meilleurs. Peu à peu cette culture s'améliore, s'intensifie, devient payante. Certes, les champs parcourus avec ces paysans ne valent pas encore ceux de Java ou des Hawaï. Nulle part cependant ils ne sont cultivés avec plus d'amour et d'intelligence.

Le thé se développe actuellement dans la haute région de Dalat et du Kontum, produisant d'ailleurs une qualité hors pair qui rivalise avec les meilleurs produits de la région de Ceylan et de l'Himalaya. On sait combien la cueillette, au début surtout, est délicate. Un expert hollandais réputé, qui vient de

visiter à fond ces plantations, déclare qu'il n'a pas constaté une seule faute dans la récolte des feuilles.

Mais est-il besoin d'insister davantage ? Ne suffit-il pas, pour se convaincre de l'adresse du peuple annamite, de parcourir cette ville du moyen âge qu'est le quartier des artisans d'Hanoï, d'observer les brodeurs sur soie qui travaillent tard dans la nuit, au tambour, souvent à la clarté de petites bougies qu'ils déplacent sur la soie. Passez à la rue des sculpteurs, examinez comment, pour incruster la nacre dans l'ébène, ils poussent, sans se servir d'aucun modèle, la gouge dans le bois dur, à petits coups, sans qu'aucune malfaçon ne se produise ; vous serez convaincus.

Avant de quitter les arts mineurs, il faut nous arrêter un instant à la pittoresque corporation des cuisiniers, de ces cuisiniers qui se passent vaisselles et recettes d'une maison à l'autre, qui, toujours accroupis au milieu des casseroles et des plats sans que vous ayez jamais à vous occuper ni du fourneau, ni des achats, ni de rien, en ville ou en pleine brousse, vous préparent ce que vous voulez pour le nombre d'invités que vous voulez et savent disposer sur la table avec un goût sûr et sobre des jetées de fleurs et de charmants bouquets. Le mien, qui adore les sucreries, m'impose chaque soir un gâteau richement décoré. Je lis dessus « Vive les usines » ou « Vive le patron », en sucre et en moka, ou encore, une douloureuse nouvelle m'étant parvenue, cet avis compatissant « Bon courage ». Ils vous troussent des langoustes rutilantes, dans une gamme insoupçonnée de sauces multicolores et d'œufs mimosas. Le domestique en vous servant vous susurre aux oreilles les mots « Timbale Richelieu », « Rôti à la Talleyrand » ; toute notre histoire et notre géographie y passent !

Le dragon de la forêt

On dit que, pour bien connaître un peuple, il faut rechercher ce qu'il fait lorsqu'il n'a rien à faire.

La fête du Têt, la grande fête annamite qui immobilise la vie pendant plusieurs jours et parfois des semaines, a commencé ce matin ; la plantation de caoutchouc de B... L..., hier encore en plein travail, est totalement silencieuse et déserte aujourd'hui. Nous venons de la parcourir et nous nous repo-

sons sur la terrasse de la maison du directeur, M. d'A..., d'où l'on découvre tout le domaine. Au premier plan, les caféiers d'un vert sombre et lustré, et, au loin, la ligne bleue et légère des montagnes; comme un rideau, en quelques minutes, la nuit tombe.

— C'est le mauvais moment pour nous, dit d'A., celui du phonographe qui grince dans le silence, des lettres que l'on relit; parfois la fièvre oubliée au cours des tournées de la journée commence à vous sonner dans les oreilles et à vous battre dans les poignets. N'y pensons pas ce soir; vous êtes là et nous aurons une distraction inattendue. Restez, dit-il en insistant.

Nous entendons alors un bruit lointain qui gronde parmi les arbres; puis des lumières paraissent, se groupent, se rapprochent et voici sortant de la forêt un long serpent multicolore qui, le long des allées, rampe vers nous.

— C'est le concours des lanternes, la farandole du premier soir, je vais vous demander de distribuer les prix.

Notre embarras est grand tandis que les coolies vêtus de blanc, pieds nus, au son de leurs instruments monocordes et de leurs gros tambours, défilent. Nous sommes bien loin, en effet, de nos deux types de lanternes indéfiniment répétées depuis toujours, celles du 14 juillet ou des bals de barrières, les rondes et les cylindriques à accordéons.

Nous hésitons entre une véritable pagode lumineuse à deux étages, un tigre qui remue la tête en tournant des yeux terribles, un grand diable d'éléphant bleu qui secoue sa trompe, un phare qui, mû par un mouvement d'horlogerie, projette des feux intermittents bleus et roses; vraie fête à la vénitienne, ruisselante de couleurs, tout emmêlée de banderoles, d'oriflammes, de panneaux coloriés. J'ai la vision, un moment, de l'une de ces folies nocturnes peintes par Pietro Longhi. Ils défilent, défilent toujours, la musique devient plus grave, scandée, les petites figures jaunes se tendent, le rythme exerce son emprise, nous nous sentons nous-mêmes entraînés. Un gong résonne comme un tonnerre. Un dragon, de plusieurs mètres de long, sort alors du bois, annelé, au chef énorme couvert de bosses et d'antennes : il est porté par quatre Annamites, l'un dans la tête, les trois autres dans le long corps ondulant. Il commence sous nos yeux une danse folle, se roule et se tord, sa croupe se distend brusquement, sous une

affreuse colique, il bondit vers nous, menace le balcon, fait mine de sa grosse gueule ouverte de mordre les poteaux qui le soutiennent. Deux jeunes picadors, serrés dans un vêtement de jersey blanc, ceints d'une écharpe de soie rouge, armés alternativement de bâtons et de sabres, surgissent à leur tour. Avisant ses ennemis, le dragon se jette sur eux ; une sorte de danse et de voltige gracieuse et preste, réglée comme un impeccable ballet, commence alors. Le dragon reçoit en cadence des coups de matraque sur la tête ou de sabre en plein cœur. Un arrêt : l'occupant de la tête, étourdi par la bastonnade, passe ce poste de choix à son collègue de la partie caudale. Enfin, le dragon rend l'âme, chiffé incolore affalée par terre, symbole des mauvais génies errants dans la plantation, rôdant autour de la maison, et dont on vient d'avoir raison. Puis il se ravise, saisit deux bâtons et se hisse lentement vers nous pour ouvrir une gueule affamée dans laquelle nous glissons cinq piastres en guise de dragées qui secouent tout son long corps de satisfaction. Alors, le long serpent de lumière, glissant le long des allées, regagne sa forêt.

Intelligence et faculté d'assimilation

Mais ces qualités natives, ces dons si rares que nous venons d'observer, que donnent-ils lorsqu'on les cultive et les développe ? On sait combien les Annamites aiment et respectent les études ; la hiérarchie dépendait autrefois du degré d'instruction, les premiers ministres étaient choisis, suivant une doctrine vraiment renanienne, parmi les forts en thème et les premiers prix d'un véritable concours général qui se tenait tous les quatre ans à Nam-Dinh.

Il faut voir à Hanoï, la ville universitaire de l'Indochine, défilér graves, avec des airs recueillis de séminaristes, les jeunes étudiants en pantalon blanc, en robe de soie noire rappelant un peu une chasuble par sa forme, n'était la doublure de soie bleue de ciel que l'on découvre de temps en temps. Leurs familles les entretiennent à grands frais, les revenus de maintes rizières laborieusement travaillées y passent ; le soir, pour économiser la lumière, mâchant du riz ou une patate bouillie, ils apprennent leurs leçons dans les jardins publics, sous les lampes électriques.

Nous entrons dans une école au moment où une petite voix flûtée nous apprend que Clovis, pour faire plaisir à saint Rémy et donner une preuve décisive de sa foi, a tranché de haut en bas le voleur du vase de Soissons. Pauvre vase, te revoilà! Je t'avais laissé en France: je ne me doutais certes pas que tu étais un article d'exportation.

Les petits Jaunes, pétrifiés par nous, regardent du coin de l'œil tandis que nous admirons leurs cahiers si bien tenus, à l'écriture soignée, sans une tache. C'est là toute une génération nouvelle que nous formons avec un grand luxe de professeurs, d'écoles, de lycées, d'examens. Ne conviendrait-il pas de développer ces dons-là où il sera possible de les utiliser? Les Annamites pourront assurer peu à peu nos services d'ingénieurs praticiens; déjà ils font le plus clair de ceux du cadastre et des travaux publics; les cadres professionnels de l'industrie naissante de la colonie pourront sans doute leur être à peu près confiés. Ils sont aptes à devenir d'excellents mécaniciens, électriciens, dessinateurs, chimistes. Enfin, ils sont déjà, et doivent devenir plus encore, des médecins au diagnostic sûr et des chirurgiens pleins de sang-froid et de dextérité. Nous en avons trouvé des preuves décisives chez les infirmiers chargés des hôpitaux des plantations.

Le médecin inspecteur de l'une d'elles déclarait que, sur soixante-huit malades ou blessés soignés ce jour-là, il ne relevait pas une erreur de diagnostic sur les feuilles de visite. Le domaine ayant été attaqué par des pirates, un chef de village avait reçu à bout portant la décharge d'un fusil qui lui avait brisé la jambe et enlevé le bout du nez. Il gisait le visage couvert d'un énorme pansement. On le lui enlève :

— Mais il a un nez!

— Oui, répond l'infirmier, moi avoir voulu faire greffe, moi avoir pris morceau fesse et lui avoir collé là; moi l'avoir fait bien plus joli qu'avant; sa femme très contente.

Voilà dans quel sens il faut orienter ces jeunes étudiants, en se préoccupant de leur trouver un gagne-pain quand leurs familles se seront saignées à blanc pour leur permettre de triompher aux examens, sans pouvoir comprendre ni admettre qu'ensuite ils ne soient pas pourvus d'un poste correspondant à leurs sacrifices et à leurs efforts.

Aussi, les laisser venir nombreux en France, où le spleen

les guette, où ils perdent leur jolie tenue et leurs manières courtoises pour laisser pousser leurs cheveux, porter lunettes, errer de la Coupole à la Rotonde, et palabrer interminablement à la russe, en faisant soi-disant du droit, des lettres ou de la philosophie, nous paraît être une erreur lamentable. Nous leur communiquons cette aigreur, ce besoin de dominer des primaires dont sauront tirer parti les quelques mandataires de Vladivostok qui errent encore de port en port et cherchent à tout prix à pénétrer dans cette Indochine, qu'un service de sûreté, organisé de main de maître, s'efforce de préserver.

Nous contribuons souvent à détruire le foyer annamite, à effacer d'admirables traditions qui s'estompent comme les plus fins dessins sur les vieilles laques, alors qu'il fallait les leur restituer peu à peu. Quelle erreur d'enlever leur âme supérieure à l'autel familial où elle habite, pour l'orienter vers une idéologie sèche et raisonneuse qui conduit à des impasses et couvre de mots creux la violence et la rébellion !

N'exagérons d'ailleurs rien ; le mal n'est pas irréparable ; ce n'est là qu'une erreur de méthode, il semble que l'on commence à s'en rendre compte.

Des artistes ! oui, peu à peu il en est qui lèvent parmi les artisans, à force de travail et d'attention. Méfions-nous d'aller trop vite ; chez eux le trait précède la tâche, ils sont mieux doués pour un dessin personnel, fouillé, souvent nerveux, que pour le choix des couleurs et la détermination des valeurs. Si nous leur mettons le pinceau trop vite à la main, — et quel que soit le remarquable talent du maître qui les oriente actuellement dans ce sens, — ils ne donneront pas leur pleine mesure. Or, l'on peut fort bien espérer, aux résultats acquis déjà, que les expositions de l'Agence économique de l'Indochine nous révéleront, voir apparaître quelque jour un Jong-kind du fleuve Rouge ou un Puviss de la riziére.

Nous avons essayé de dégager bien incomplètement quelques traits du caractère annamite. Il faudrait mentionner aussi, en effet, leur sobriété, leur grande sociabilité qui se traduit non seulement par d'interminables conversations, mais par cette volumineuse correspondance qui fait que, chaque jour, dans telle usine du Tonkin, le courrier des secrétaires est plus important que celui de la Société. Que de lettres, mon

Dieu, sur grand papier, d'une écriture soignée, habillant de métaphores plus ou moins heureuses tous les potins de la ville, de la brousse ou de la rizièrre ! L'un, avant de vous demander un service, vous compare à la clarté douce et bien-faisante de la lune ; un autre, qui fait du catalogue de la Manufacture d'Armes de Saint-Étienne son livre de chevet, vous envoie des « salutations polies et finement nickelées ».

Y a-t-il dans ce pays aux aspects si divers, mais toujours si imposant par l'amplitude de ses paysages, qu'est l'Indochine, un point où, en dépit de leur existence de lutte et de misère, les Annamites ont pleinement donné leur mesure et exprimé leur âme imaginative et complexe ?

Ils ne sont pour rien dans l'art khmer, ultime témoin de l'art indien aux confins de la zone d'influence chinoise, art chargé d'impressionnantes réminiscences assyriennes et grecques. Ils ont abattu les Chams, dont les temples de briques roses, qui dressent encore dans le Sud-Annam, au haut des collines, leurs tours simples, de style vertical, très pures de lignes, n'ont pas grand sens pour eux. Mais on les retrouve vraiment dans la plaine des tombeaux des environs de Hué, où palpète un animisme de féerie. Cette solitude peuplée, ces jardins fleuris où l'on s'égare dans un labyrinthe de temples, d'escaliers, de terrasses, de portes de porcelaine multicolore qui s'ouvrent sur le ciel, où les eaux sont voilées d'herbes et de lotus en fleurs, laissent une impression d'attente inquiète.

Nulle part au monde on n'a su rendre plus présente une absence. Au moment où vous allez trouver certains détails puérils, une forte impression vous arrête. Voici, au milieu de cette villa aménagée pour le maître, une colline sombre, entourée, comme par un anneau sacré, d'un immense mur gris, dont la lourde porte est hermétiquement close et pour toujours. C'est le tombeau même du roi. Vous sentez alors parmi ce paysage, où le culte et le divertissement alternaient, une sorte de souffle romantique, wagnérien, qui passe. Ce contraste, que vous observez surtout dans le tombeau de Ming-Mang, me paraît marquer un sommet de l'art annamite moderne et la plus forte expression qu'il nous ait donnée de sa pensée dans ce qu'elle a de plus charmant et de plus élevé.

RENÉ BOUVIER.

NOTRE AVIATION NAVALE

NÉCESSITÉ DE SON AUTONOMIE

La puissance de notre aviation navale n'est pas en rapport avec la valeur de notre flotte de surface et *a fortiori* avec celle de notre flotte sous-marine. Dans les trois plans où elle est appelée à combattre, la marine française peut se flatter de disposer d'une force efficace de submersibles. Nos escadrilles de sous-marins sont peut-être les mieux entraînées du monde. D'autre part, nous avons fait un effort remarquable dans la constitution de nos divisions de croiseurs légers et de contre-torpilleurs. Si l'on peut reprocher à ces unités de manquer de protection, cette lacune sera comblée par la réalisation du programme en cours, qui comporte un bâtiment de ligne de 26 000 tonnes, le *Dunkerque*, et six croiseurs protégés de 7 700 tonnes, type *Georges-Leygues*. Mais quand on fait l'inventaire de nos hydravions, on est obligé de convenir qu'ils ne sont ni assez nombreux, ni assez puissants, ni assez modernes. Cela est d'autant plus fâcheux que l'utilisation tactique de l'hydraviation, en liaison avec les instruments de surface ou les sous-marins, prend chaque jour une importance plus grande. Le temps n'est pas éloigné où le navire-volant jouera dans la guerre navale un rôle peut-être équivalent à celui du submersible et rivalisera même avec le bâtiment de surface.

A quoi tient donc notre infériorité? En premier lieu, il faut bien l'avouer, au fait que certains chefs maritimes ne se rendaient pas il y a quelque temps un compte exact de la mission navale de l'hydravion. C'était d'autant plus excusable qu'ils ne disposaient pas des crédits afférents à l'aviation navale, lesquels étaient et restent encore à la disposition du ministre de

l'Air. En outre, les crédits budgétaires de la rue Royale étant limités, on les a employés à ce qui paraissait le plus urgent. Il est naturel que la marine, dans ces conditions, n'ait pas cherché à les réduire pour en faire bénéficier le ministère voisin. Mais, ce qui surtout a nui au développement de l'armée navale aérienne, c'est l'incertitude dans laquelle on a vécu. Le ministère de l'Air, disposant du matériel et du personnel de cette armée, a négligé l'un et l'autre, parce qu'il n'en sentait point l'utilité et qu'il se trouvait éloigné des conceptions maritimes sur l'intégration de l'armée aérienne dans le combat naval. Les crédits affectés aux formations navales aériennes ont été alloués avec parcimonie. Le personnel marin affecté à l'aviation a été découragé par l'abandon dans lequel il se trouvait, renié par ses pairs, tenu en suspicion par les aviateurs terrestres. Les aviateurs marins, qui craignaient d'être rattachés au ministère de l'Air et de perdre leur qualité d'officiers de vaisseau, se sont détournés de l'aviation navale. Alors que servir dans cette spécialité aurait dû être un honneur, en fait ce n'étaient point les premiers de l'École navale qui optaient pour la spécialité d'aviateur. Les demandes restant insuffisantes, il avait même fallu combler le vide des cadres à l'aide d'aspirants de réserve, dont l'éducation technique n'est d'ailleurs pas en cause.

Si nous en parlons aussi librement, c'est que cet état de choses va se modifier. Un décret en date du 30 novembre 1932 et un arrêté du 7 mars 1933 ont réglé cette épineuse question en donnant à l'aviation navale une autonomie relative. Avant d'analyser cette législation, qui a nécessité des luttes épiques de la part de la rue Royale, remarquons que rien n'est plus logique que de confier à la marine son matériel et son personnel aériens. Pour ce qui est du matériel, il y a à cela deux bonnes raisons. La première, c'est que l'utilisation de l'hydravion en haute mer ou en escadre exige des qualités nautiques de plus en plus impérieuses à mesure qu'augmente le tonnage des aéronefs. On s'oriente de nos jours vers le vaisseau-amphibie qui prend son mouillage comme un bâtiment de surface et doit tenir compte de l'état de la mer avec plus de soin qu'un torpilleur. La seconde, c'est que l'intervention de l'hydravion dans le combat naval ne diffère guère de celle d'une unité de surface. Quant au personnel, il faut véritable-

ment ne point connaître la psychologie de la vie de bord pour supposer un seul instant que l'on puisse, sans danger pour le service, distraire de la discipline commune les aviateurs embarqués. Pour ceux qui sont affectés à l'hydraviation détachée de bases terrestres, l'emploi tactique de cette arme exige des qualités et des connaissances spécifiquement maritimes. On ne voit pas pourquoi on traiterait différemment les pilotes des hydravions, et les capitaines des croiseurs ou des sous-marins. Ce qui en l'espèce doit créer l'unité corporative et l'unité de doctrine, ce n'est pas la nature même du matériel, mais sa destination. Le canon, la torpille ou la grenade, qu'ils soient portés sur un affût volant, flottant ou sous-marin, ont les mêmes buts offensifs ou défensifs. L'avion, le bâtiment de surface ou le submersible doivent être armés et semblablement commandés en vue de leur objectif identique : le combat sur mer.

Il est étrange que ces notions aient mis autant d'années à être comprises, si tant est qu'elles le soient encore. On ne peut s'expliquer cette confusion de pouvoirs que par l'ignorance dans laquelle la plupart des Français vivent au sujet des choses de la mer. Enregistrons donc avec satisfaction l'accord intervenu entre les deux départements de l'Air et de la Marine, accord qui a déjà produit d'heureux effets en provoquant un afflux de demandes d'officiers de vaisseau pour acquérir la spécialité d'aviateur, et en faisant renaître la confiance dans les rangs de ce personnel.

LE NOUVEAU STATUT DES AVIATEURS MARINS

Avant le décret du 30 novembre 1932, la position administrative du personnel naval aérien était étrange, paradoxale et manifestement contraire aux intérêts de la Défense nationale. Théoriquement ce personnel relevait du ministère de l'Air; pratiquement il dépendait toujours de la Marine. Le bon sens avait été plus fort que les règlements. Mais les aviateurs se considéraient comme des oiseaux sur la branche (qu'on nous pardonne ce jeu de mots). Ainsi que la chauve-souris de la fable, ils pouvaient se prétendre aviateurs ou marins selon qu'ils montraient leurs ailes ou leurs mâts. En réalité, ils n'avaient point de statut, point d'avantages réels; leur

avenir était incertain : conditions bien mauvaises pour donner à ce personnel le goût du sacrifice et en obtenir le dévouement nécessaire dans cette arme d'élite. Le nouveau décret a eu pour conséquence de clarifier la situation et, en réalité, de consolider le *statu quo* : car les centres d'aviation, Hyères, Berre, etc. n'avaient jamais cessé d'avoir leur pôle d'attraction à la rue Royale et de conserver l'esprit marin.

Le décret du 30 novembre 1932 a divisé les forces aériennes de mer en trois catégories : aviation embarquée, aéronautique maritime de coopération navale non embarquée, aéronautique maritime autonome. La première groupe les appareils embarqués soit sur des bâtiments de guerre (croiseurs, bâtiments de ligne, etc.), soit sur des navires spéciaux porte-aéronefs, comme le *Béarn*, véritable plate-forme d'aviation flottante, ou le *Commandant Teste*, transport d'aéronautique qui lance les appareils par catapulte ou qui les débarque. L'aéronautique de coopération navale non embarquée comprend un certain nombre d'escadrilles d'hydravions réparties tout le long du littoral, notamment à Saint-Raphaël, Hyères, Berre, Bizerte en Méditerranée; Cherbourg, Brest dans l'Océan. Comme son nom l'indique, cette aviation participe à la guerre navale avec les navires de surface ou les sous-marins. Enfin l'aéronautique maritime autonome est spécialement affectée à la défense des côtes et des places fortes maritimes.

Le principe admis est que cette *aviation autonome* est mise à la disposition de la Marine, mais qu'elle appartient au ministère de l'Air. Les aviateurs-marins ont de cette façon perdu les escadrilles de chasse et ils le regrettent sincèrement, ce qui est tout à la louange des bons pilotes. Il n'y a cependant pas lieu de s'en émouvoir. Cette aviation est sans rapport avec la flotte de haute mer : elle exige des pilotes sélectionnés, et une unité de formation tactique qu'il est préférable de confier au ministère de l'Air. D'ailleurs nos aviateurs marins auront la consolation de piloter des hydravions de chasse qu'il sera nécessaire d'entretenir soit à bord, soit dans les bases. Ajoutons enfin qu'il est logique de maintenir sous le même commandement, en l'espèce celui de l'armée aérienne, toutes les forces d'aéronautique appelées à effectuer des missions comportant un trajet au-dessus de la mer, quand ces forces ne sont pas rattachées à une escadre.

Contrairement à l'aéronautique autonome qui relève exclusivement de l'Air, l'*aviation embarquée* reste sous l'autorité du ministre de la Marine : personnel et matériel. C'est là une décision définitive commandée, comme nous l'avons dit, par les nécessités du service à bord. Reste enfin l'*aéronautique de coopération navale*, intermédiaire entre les deux autres. Pour celle-ci, le décret manque de clarté. Elle est, dit-il, « mise en permanence, par le ministre de l'Air, à la disposition du ministre de la Marine qui en assure l'instruction et l'emploi tactiques ».

Le décret eût gagné à traiter cette aviation comme l'aviation embarquée et à la remettre à la Marine, étant entendu que le ministre de l'Air conserverait la haute main sur l'étude des prototypes, sur les commandes et la surveillance du matériel. On ne concevrait pas que cette aviation de coopération navale, qui fait partie intégrante des forces sur mer et combat en liaison avec elle, fût distraite du commandement naval, tant sous le rapport du personnel que sous celui du matériel. En fait, c'est de cette façon que le décret doit être interprété. Actuellement, dans tous les centres d'aviation, les escadrilles de coopération navale figurent à l'inventaire du matériel naval, elles sont montées par du personnel marin, entretenues par ce personnel, et leur utilisation tactique relève du commandement naval; le ministre de l'Air se borne, en vertu du décret, à « approuver les caractéristiques des appareils de ces formations après consultation du ministre de la Marine ».

Mais, même sur ce point, la spécialisation navale est telle qu'elle a nécessité l'intervention de nombreux ingénieurs du génie maritime, détachés à la direction du matériel au ministère de l'Air. Par la force même des choses, la Marine sera conduite à accaparer de plus en plus cette aéronautique de coopération. La première chose à faire, c'est d'incorporer les crédits de cette aviation dans le budget de la Marine. Ainsi ce département, jouissant d'une grande élasticité dans l'utilisation de ses fonds, pourra porter chaque année son effort vers les constructions neuves qui lui paraîtront les plus urgentes à mettre en chantier : unités de surface, sous-marines ou aériennes. La Marine ne saurait être tenue pour vraiment responsable de ses forces aériennes qu'autant qu'elle disposera elle-même des moyens de les constituer.

Une simple énumération de ces formations nous permettra de nous rendre compte que cette flotte aérienne ne diffère point dans son emploi stratégique des flottes de surface ou sous-marines. C'est avec intention que nous employons ce néologisme de « flotte aérienne », car c'est une image rigoureusement exacte. Par flotte aérienne, nous entendons tous les hydravions qui flottent sur la mer, qui utilisent le plan d'eau, combattent les navires ennemis : destroyers, torpilleurs, escorteurs, etc. avec des armes similaires et qui, en un mot, se conduisent en *navires volants*. Quels sont donc ces hydravions ?

LE NAVIRE VOLANT : SES DIFFÉRENTS TYPES

Ainsi que nous venons de le dire, l'hydravion de combat sur mer évolue vers le type du navire volant. D'abord, parce que les perfectionnements apportés à sa flottabilité ont considérablement amélioré sa tenue nautique. Il peut amerrir par mauvais temps pour se ravitailler et suivre ainsi les évolutions des escadres. D'autre part, les progrès accomplis dans la fabrication des moteurs à compresseur et dans le domaine de l'aérodynamique permettent de concevoir des aéronefs susceptibles de remplir des missions navales analogues aux unités de surface, grâce à leur autonomie. On peut ainsi construire toute une gamme d'appareils qui, par leur armement et leur puissance offensive, se rapprochent des catégories de navires de guerre communément utilisées. On ne saurait trop insister sur l'augmentation du rayon d'action obtenu dans les récents prototypes soit par la légèreté de structure des nouvelles voilures, soit par la finesse aérodynamique des appareils, soit par la réduction de la consommation horaire de combustible. Signalons à cet égard la mise au point de moteurs à huile lourde. Bien que le Diesel soit plus pesant à puissance égale que le moteur à essence, le gain dans la consommation du combustible liquide atteint 25 pour 100 quand il s'agit de durée de vol de huit heures en moyenne. Sans compter que l'emploi de l'huile lourde simplifie considérablement la question de l'étanchéité des réservoirs et supprime la plupart des causes d'incendie en vol.

Il résulte de ce que nous venons de dire que l'aéronef naval de haute mer est maintenant réalisé. Cet aéronef jouit

d'une autonomie aérienne proportionnelle au temps qu'il doit passer à la mer pendant le jour. Ce sont en effet les heures diurnes qui doivent régler son rayon d'action, la nuit étant mise à profit pour le ravitaillement dans les bases terrestres ou sur mer. Cela posé, quels seront les types d'appareils à utiliser?

Il faut en premier lieu créer un *hydravion de chasse* indispensable pour nettoyer le ciel au-dessus de l'eau. Cet hydravion-là n'existe pas encore chez nous, et il est urgent d'en posséder. Alors que la puissance offensive d'un navire est en raison directe de son tonnage, en matière aérienne c'est la vitesse et la mobilité, partant la légèreté et le moindre encombrement, qui déterminent les facultés de destruction aérienne. L'appareil de combat doit également jouir de la propriété de prendre rapidement de l'altitude et de plafonner. L'hydravion de chasse sera donc un appareil de faible poids et de dimensions réduites. Dans le règne des oiseaux, ce n'est pas celui qui a le plus d'envergure qui est le plus à craindre. Tout l'art de la fauconnerie consistait à faire prendre le héron lourd et couard par le tiercelet au vol foudroyant. De ce fait, l'hydravion de chasse ne se rattache à aucune classe de navires, puisque son rôle offensif est rempli en surface par les plus gros bâtiments de ligne cuirassés, qui ont des caractéristiques justement différentes.

Au contraire, l'*avion d'exploration* ou de *reconnaissance* rappelle l'ancien *aviso* qui recevait des ordres de liaison et d'éclairage, mission dévolue aujourd'hui aux navires légers de 1500 à 3000 tonnes. Il doit pouvoir parcourir de vastes zones géographiques, rechercher l'ennemi et, lorsqu'il l'a découvert, conserver le contact. Cet explorateur aérien doit donc être relativement rapide. Il n'est pas nécessaire qu'il soit puissamment armé. Il doit avoir une grande stabilité de plate-forme et permettre une observation facile, grâce à la bonne habitabilité et à la perfection de ses appareils de transmission radio-électriques ou radiogoniométriques. En matière d'exploration, la supériorité des hydravions sur les navires résulte d'abord du fait que l'altitude augmente sa visibilité. Sa vitesse lui permet en outre de parcourir de grandes distances dans un temps trois fois moindre que les croiseurs légers les plus rapides. Il n'est pas exagéré de dire que la faculté exploratrice de l'hydravion est quatre ou cinq fois supérieure à celle du navire de surface.

Nous possédons un assez grand nombre d'escadrilles de reconnaissance ; mais nos appareils sont déjà anciens. Leur conception remonte à cinq années et ils manquent de vitesse. On essaye à Saint-Raphaël plusieurs prototypes susceptibles de nous donner satisfaction, grâce à leurs puissants moteurs à compresseur d'air et à leurs gabarits très étudiés. Un poids de six à huit tonnes est suffisant pour l'hydravion d'exploration.

L'*hydravion d'éclairage* diffère du précédent en ce qu'il est subordonné aux mouvements des forces navales qu'il accompagne : c'est un destroyer aérien. En dehors des appareils « catapultables » embarqués, il est nécessaire de posséder des appareils autonomes doués d'une endurance suffisante pour se plier aux exigences d'une escadre opérant au large en temps de guerre. Ainsi que l'a fort bien expliqué le lieutenant de vaisseau Barjot (1), l'éclairage par avion pose un problème d'écart de vitesse qui est loin d'être résolu. Pour régler ses déplacements sur ceux de l'escadre à laquelle il est lié, l'appareil aérien devrait disposer d'une vitesse de croisière voisine de 50 nœuds et pouvoir atteindre des maxima de 100 nœuds : soit un écart de vitesse dans le rapport de 1 à 2.

Il est en outre évident que cet hydravion ne doit pas se borner à l'éclairage, mais encore combattre l'ennemi aérien, de surface ou sous-marin, et participer aux opérations d'offensive de la force navale dont il dépend et qui le soutient. L'appareil devra donc disposer de mitrailleuses, de canons légers automatiques, de bombes, de grenades et de torpilles en nombre aussi grand que possible, ce qui implique un tonnage supérieur à celui de l'hydravion d'exploration. Ce tonnage devrait être de l'ordre de 15 à 25 tonnes pour assurer une capacité de bombardement efficace contre les unités ennemies : *Deutschland* par exemple.

Nous manquons actuellement de tels appareils. Mais, sur ce point encore, nous poursuivons à Berre les essais de prototypes qui se confondent pour le moment avec les avions d'exploration. En outre un nouvel hydravion, le *Bizerte*, vient d'effectuer dans l'estuaire de la Seine des essais satisfaisants. Cet appareil est un sesquiplan de 35 mètres d'envergure et de 23 mètres de longueur, à coque entièrement métallique,

(1) *Revue maritime*, avril 1933.

actionné par trois moteurs à compresseur de 800 CV. chacun. L'appareil pèsera 16 tonnes en pleine charge. On dit que, lors de ses essais, il a parfaitement décollé à 13 tonnes 250 et a fait preuve d'une grande maniabilité. La Marine n'a pas encore dégagé la formule d'une hydraviation d'éclairage différente d'une hydraviation de reconnaissance et elle préfère ne pas multiplier les échantillons. La différenciation entre les deux types d'aéronefs dépendra surtout de la façon dont ils seront armés et de la composition de l'équipage spécialisé, observateurs ou mitrailleurs-torpilleurs.

Il nous reste à parler de l'hydravion de l'avenir, l'*hydravion torpilleur-bombardier* aérien, dont le tonnage pourrait atteindre 50 tonnes. Nous n'avons actuellement que des avions torpilleurs de 6 à 13 tonnes. Le tir de la torpille par avion sera prochainement résolu par l'emploi d'une torpille spéciale qui a donné de très bons résultats de lancement. En principe, tous les avions d'éclairage devraient être torpilleurs; mais l'appareil que nous avons en vue est un croiseur aérien susceptible de porter six torpilles. La nouvelle tactique d'attaque aérienne à la torpille (étant donné qu'on lancera la torpille à 1500 mètres au minimum du but) prévoit le lancement en gerbes, comme les contre-torpilleurs de surface : on entend par là le lancement de plusieurs torpilles simultanément pour augmenter les chances d'« impact », c'est-à-dire de frapper le but. Il faut donc que l'hydravion-torpilleur ait un tonnage capable de lui assurer un rayon d'action de dix à douze heures, tout en portant de quatre à six torpilles, des canons automatiques et un chargement de bombes. Cet hydravion devra représenter le maximum de puissance offensive aérienne.

Nous ne possédons encore aucun prototype de ce genre; mais il existe à l'étranger : c'est le *Dornier-DOX* amélioré dont les plans sont faits. L'Allemagne pourrait, du jour au lendemain, construire ces appareils en série, et l'Italie s'est rendue propriétaire de deux DOX, le *Humberto-Maddalena* et l'*Alexandro-Guidoni*, avec lesquels elle poursuit des expériences intéressantes et qui lui donnent une avance certaine sur nous. Quant à l'Angleterre, elle a en service un *Short* de 35 tonnes à six moteurs de 820 CV. Il est superflu de souligner l'intérêt que présente pour nous ce croiseur-aérien de 50 tonnes, qu'il est dans nos possibilités de construire, si la

Marine en prescrit l'étude. Il répond à l'utilisation optima de l'aéronef moderne, et son absence dans nos forces navales constitue une grave lacune qu'il importe de combler immédiatement.

L'AVENIR DE LA MARINE EST DANS L'AIR

Si paradoxal que la chose puisse paraître, l'avenir de la Marine est dans l'air. Nous avons, ou nous sommes sur le point d'avoir une flotte en harmonie avec notre politique, en bâtiments de surface et en sous-marins; mais la situation de notre aviation navale est inférieure. Il est incontestable, étant donné que l'efficacité d'une force navale dépendra beaucoup de sa flotte aérienne, que notre marine serait sérieusement handicapée, en Méditerranée notamment, si elle avait à se mesurer avec une hydraviation d'une plus grande puissance tant numérique que qualitative. Cette hydraviation aurait un avantage marqué dans les opérations sur mer. Nous croyons même qu'elle compromettrait le passage de notre armée d'Afrique, si même elle ne la rendait pas impossible en Méditerranée. Dans cette mer resserrée, où la marée ne se fait pas sentir, où le temps est généralement beau et qui est découpée de golfes, l'aviation navale obtiendrait son maximum de rendement. Si l'état actuel de nos relations avec l'Italie éloigne de nous la crainte de son intervention, l'attaque éventuelle de l'hydraviation allemande est à redouter. Voilà pourquoi il faut se lancer résolument dans la constitution de cette troisième arme de la mer que nous avons par trop négligée jusqu'ici.

Ce n'est pas seulement au point de vue géographique que l'aviation affirme sa jeune efficacité: ce n'est pas seulement pour l'exploration et pour l'éclairage qu'elle démontre ses exceptionnelles qualités tactiques; sur le terrain de l'offensive navale pure, de la destruction de l'ennemi flottant, elle se prépare aujourd'hui à jouer un rôle de premier plan. Les fervents de l'aviation prétendent que l'attaque au mouillage, la nuit, par une escadrille d'appareils torpilleurs-bombardiers, d'un bâtiment de ligne cuirassé, serait fatale à ce dernier. Il suffirait pour cela de lancer un parachute éclairant à grande capacité et de dessiner une attaque en piqué avant que la défense

anti-aérienne ne soit entrée en jeu. Sans aller aussi loin, il faut convenir que les récentes manœuvres britanniques viennent de mettre en lumière les possibilités destructives de l'aviation navale. Le prochain hydravion pourra remplir toutes les missions de guerre sur mer, en soutien avec la flotte de surface.

L'aviation embarquée fait elle-même des progrès considérables. Il semble que l'on veuille renoncer au type *Béarn*. Ce navire marche si lentement que les avions qui coopéreraient à une action sur le front de combat ne retrouveraient plus leur plate-forme avant d'avoir vidé leurs réservoirs d'essence. La construction coûteuse d'un second *Béarn* n'est pas désirable. Le *Commandant Teste*, qui est un hangar flottant d'aviation, est d'un emploi plus facile. S'il présente des inconvénients, il est nécessaire comme *transport d'appareils* sur des théâtres éloignés d'opération. Nous pourrions utilement construire un autre navire analogue. Cependant la vraie utilisation de l'aviation embarquée, c'est à bord des unités de surface où les appareils sont lancés par catapulte. L'aviation de chasse notamment demande à être portée sur le champ des opérations navales par des croiseurs pour attaquer les bombardiers-torpilleurs ennemis. Nos croiseurs de 7700 tonnes, type *Georges-Leygues*, actuellement en chantier, sont des exemples remarquables de l'utilisation de l'aviation embarquée. Ils portent deux appareils catapultables et une rampe d'amerrissage à l'arrière sur laquelle se posent les avions pour être ensuite hissés sur le pont. Le croiseur porte-avions, voilà le meilleur instrument de l'aéronautique embarquée.

Quelques esprits se sont demandé si le développement de l'aéronautique nuirait à la constitution des flottes de surface et si notamment la présence d'une aviation moderne autonome rendrait la mer impossible aux gros bâtiments. Nous avons déjà par avance répondu à cette préoccupation. L'aéronautique n'a d'efficacité que si elle opère en liaison avec les navires de surface ou les sous-marins. Le soutien de ces unités est indispensable à cette aviation et réciproquement. Il n'est pas plus logique de séparer l'avion du navire de surface que le canon de son affût. Loïn d'atténuer l'importance de la flotte actuelle, la flotte aérienne ne fera qu'en accentuer l'intérêt, car elle doublera son efficacité. La flotte de surface reste le corps de bataille

sur mer, comme l'infanterie et l'artillerie dans la guerre terrestre.

Nous avons pu constater avec le plus grand plaisir dans la Marine, notamment à Toulon, un éveil de l'esprit de l'air. Des amiraux qui s'appellent Durand-Viel, Darlan, Mouget, et d'autres, se rendent compte de l'importance de l'armée aérienne. L'amiral Mouget a conduit d'une façon remarquable la défense antiaérienne de Toulon. Le camp du Palivestre, sous le commandement du capitaine de frégate Le Merdy, fait l'admiration des escadrilles de l'armée de l'air de passage dans ce camp. Partout, nous voyons des officiers de vaisseau s'intéresser à l'aviation et saisir toutes les occasions de voler. Nous avons noté déjà que le recrutement des aviateurs s'était amélioré. Il importe d'encourager ces initiatives : la Marine doit diriger ses pensées et concentrer ses efforts sur l'aviation pour réaliser la synthèse des trois armes navales. Dans cette trinité, l'aigle de l'offensive aérienne doit planer au dessus des croiseurs et des sous-marins.

En donnant à la Marine son autonomie, le décret du 30 novembre 1932 lui a créé des devoirs. Elle doit se montrer digne de cette liberté d'envol. La Marine dispose d'un personnel de tant de valeur technique que nous ne doutons pas de son succès, si des crédits lui sont alloués à la hauteur de ses besoins. Dans la conquête de l'air, l'influence des forces morales est prépondérante. Il faut que les officiers de marine cessent de s'hypnotiser sur la surface de la mer pour regarder le ciel, d'où vient l'orage. Le pays suivra avec attention cette renaissance aéro-navale. Nous n'avons plus de temps à perdre si nous voulons occuper à cet égard la position indispensable à la sécurité du pays, à la protection de nos convois et à la sauvegarde de notre empire colonial. M. Albert Sarraut, qui connaît l'importance de cet empire, a devant lui une tâche lourde mais urgente à remplir.

RENÉ LA BRUYÈRE.

L'EXPOSITION

ALBERT BESNARD

C'est vraiment un noble spectacle que nous offre pour sa réouverture la Galerie Jean Charpentier : celui d'une grande vie de peintre, le tableau d'une existence d'artiste qui semble prolonger, jusque dans nos temps déshérités, les fêtes de la Renaissance, — artiste dont Venise eût fait un de ses patriciens, comme il égale les jours de Titien et de Tintoret, l'auteur de *l'Ile heureuse* et de tant d'autres morceaux fameux, celui qu'on voudrait appeler d'un mot « annunziesque » l'*Imaginifico*, l'illustre maître Albert Besnard.

Ce n'est pas en quelques lignes qu'on peut songer à définir une œuvre comme la sienne, et dont un seul aspect, l'aspect décoratif, exigerait un long espace. Une part de sa gloire pend aux murs et aux voûtes des édifices de la République et déborde le cadre de n'importe quel local d'exposition ; force lui est de laisser à la porte une somme considérable de son immense bagage. Rien ne lui eût été plus aisé que de remplir avec le reste deux ou trois salles comme celle-ci, en puisant au hasard dans ses œuvres d'autrefois ; mais il a eu la coquetterie de n'en montrer que de récentes.

Au lieu de vivre sur sa renommée et de produire des choses consacrées, il a voulu faire voir qu'il n'avait pas dit son dernier mot : il a fait à son âge une exposition de « jeune », composée presque entièrement de ses derniers ouvrages, et ce qui frappe en effet dans cette nouvelle moisson, c'est l'invraisemblable jeunesse. A quatre-vingts ans, il n'hésite pas à chercher, à oser, à risquer encore. A peine une douzaine de tableaux, sur

la centaine que voilà, sont antérieurs à la guerre et s'échelonnent à des dates diverses à partir de 1880, pour servir de témoins ; l'auteur, de son passé n'a voulu retenir qu'un certain nombre de dessins, comme pour nous introduire dans le secret de son labeur. Pour le reste, la plupart des toiles exposées datent des quinze dernières années ; plusieurs ont paru aux derniers Salons des Tuileries. On dirait que le maître, délivré des tâches officielles et des vastes pensums, se laisse aller maintenant sans arrière-pensée et s'abandonne sans contrainte. Ainsi, dans l'œuvre d'un Rubens, après les brillantes corvées de la Galerie de Médicis ou des *Triumphes de la Religion*, rien n'est-il comparable aux œuvres intimes et spontanées où son génie se met en vacances, où son âme généreuse s'épanche dans la joie de la fantaisie et de la contemplation. Dans l'œuvre de M. Besnard, ces œuvres suprêmes et toutes gratuites représentent la part du pur amour.

Jamais il n'a été plus maître de ses moyens, plus direct, plus sobre, plus classique. Sans rien perdre de sa richesse, l'artiste a renoncé à beaucoup de vanités. Le peintre de la *Princesse Mathilde* et de la *Femme entre deux reflets*, qui croyait n'avoir jamais fait assez chatoyer la forme et trouvé assez de lueurs afin de transfigurer les choses, répudie ce luxe un peu factice pour se contenter désormais du ton et du modelé définis par le vrai jour. Et, sans rien embellir, sans tricher avec une réalité assez ingrate, a-t-il rien fait de supérieur aux portraits de M. et de M^{me} Cognacq ? Ce couple de modernes Crésus est d'une vérité qui touche au fantastique : l'homme massif, convexe, important, corpulent, la mâchoire de bouledogue, le torse lourd appuyé au comptoir sur une patte autoritaire, vaut le *Bertin* d'Ingres : c'est le Napoléon des marchands, comme l'autre est celui des bourgeois. Mais la femme ! Que dire de cette figure frêle, étroite, parcimonieuse, de ce petit être presque sans corps, de cette féearaignée, déguisée en demoiselle de magasin ? Il n'y a pas là une seule expression recherchée, aucun intérêt étranger à la curiosité de signaler dans cette disgrâce physique les traits de l'énergie et de la plus lucide intelligence, possédée du démon du calcul et de l'esprit.

Je voudrais parler de vingt études, aquarelles ou pastels, où l'audace du maître, loin de se refroidir, semble croître avec les années : exercices d'une incroyable variété de sens et de

technique, comme les gammes d'un grand artiste qui se dégourdit les doigts et s'entraîne à l'enthousiasme devant le modèle et la nature. Souvent on croit surprendre dans ces admirables feuillets la noble émulation qui n'a cessé d'animer M. Besnard toute sa vie et le pousse à s'enrichir de tout ce qu'il admire : c'est son secret pour se garder de l'ankylose et de la routine, pour progresser toujours, conserver cette flamme qui l'empêche de jamais vieillir. Comment fait-il pour signer encore cette extraordinaire étude de jeune femme à mi-corps, ces épaules éclatantes, cette chair de rousse pétrie de neige, cette nacre lumineuse comme un coup de soleil sur le givre, et qui pourrait croire qu'un tel morceau est l'ouvrage d'un jour d'hiver, ou quel hiver a ressemblé davantage au printemps ?

Jamais l'âme du maître n'a semblé contenir plus de musique. Dès ses premières œuvres, même les plus voisines de la réalité, comme le célèbre *Portrait de famille*, il y avait un rythme, une arabesque, une grâce, qui déjà ne pouvait se confondre avec aucune autre. Dans ses dernières œuvres elle s'épanouit, se purifie encore. Qui ne se rappelle la *Femme qui se chauffe*, ce dos velouté, pelucheux, radieux, cette tiédeur, cette souplesse de chatte, qui est une des images populaires du Luxembourg ? Ce beau croissant à forme féminine est un des thèmes les plus charmants qu'ait inventés M. Besnard. C'est le même motif qu'il reprend, quarante ans après, dans le beau tableau de *L'Eau profonde* ; mais cette fois la forme se précise et se concentre. Ce que le peintre, dans sa manière fleurie, présentait à l'état vaguement nébuleux, comme une sorte de vapeur et d'irradiation, il l'exprime directement, sans détours, sans *aura*, sans chercher d'autre magie que celle du modelé ; et, avec un sens exquis de la mélodie, cette première forme s'accompagne d'une seconde, qui l'enveloppe et qui la double, en épouse les courbes et en complète l'éloquence ; le chant devient duo, couple de voix fraternelles autour desquelles le paysage joue le rôle d'orchestre ou de halo.

De toutes ces figures, l'une surtout me semble belle : c'est une femme debout et nue, une Ève aux formes mûres, dans ce paysage de Talloires, qui a si souvent inspiré le maître de l'*Île heureuse*. La tête large et camuse regarde de côté, le corps a un peu l'attitude de la *Vénus de Médicis*, mais le bras gauche tombe inemployé le long des hanches, avec un sentiment d'attente et de disponibilité ; la belle créature se dresse ainsi comme une

colonne, couronnée d'une nuée violette, telle qu'une cariatide, devant les montagnes d'améthyste. On dirait une gardienne de la porte du mystère, une vestale placée là sur le seuil de l'Érèbe, prête au geste de l'accueil et de l'initiation. Une gaze bleue, moirée de rose, flotte autour de son corps comme un reste des illusions du jour. C'est le crépuscule. Point de regrets, nulle mélancolie. Confiance, sérénité, calme oraison aux heures du soir, noble vérité qui se dévoile, figure du Secret qui se dégage à l'approche des ombres, sans terreurs, mais grave, majestueuse, en silence, comme une Eurydice retrouvée, pleine de muet amour, de science et de nostalgie.

... M. Besnard est là, trônant avec simplicité, comme un roi entouré du troupeau de ses songes. Il parle, il évoque ses souvenirs des vernissages d'autrefois, les cruelles boutades de Degas, la férocité de Whistler. Il dit le titre d'un dessin qu'on lui apporte : les mains du cardinal Mercier : « Quel pouce admirable ! » s'écrie-t-il. Soudain, son visage s'attriste ; il s'agit d'un ami aveugle. On lui assure qu'il y a beaucoup de cas de cécité. Il se plaignait, tout à l'heure, de ses jambes, de ses douleurs, de ce qu'il nomme ses infirmités ; il les oublie pour ne plus penser qu'au malheur de perdre la vue. Et, se mettant la main en abat-jour devant les yeux, puis l'ôtant pour montrer à la ronde les images éclatantes qui l'environnent :

— Ça ... au lieu de ça ! dit-il.

Et ce fils du soleil se réjouit de la lumière du jour.

LOUIS GILLET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'ATTENTAT CONTRE M. DOLLFUSS ET LA DOCTRINE RACISTE

Le chancelier Dollfuss a été l'objet, le 3 octobre, d'un attentat ; au moment où il se disposait à sortir du palais du Parlement, il a été atteint de deux balles de revolver qui, par bonheur, ne mettent pas sa vie en danger. L'assassin, un jeune homme nommé Rudolf Dertil, est un militant du parti national-socialiste ; son frère est un agent *nazi*. Que le criminel ait agi spontanément ou que sa main ait été armée dans quelque officine du pangermanisme hitlérien, la responsabilité morale retombe tout entière sur cette propagande sans foi ni loi dont M. Goebbels est l'organisateur zélé et qui constitue le plus redoutable instrument de politique extérieure. Tel est l'inévitable aboutissement de toutes les doctrines de violence, de toutes celles qui mettent l'État ou le parti au-dessus de la loi morale ; elles conduisent au crime ; elles font éruption en guerre.

À Vienne, l'application ; à Leipzig, le même jour, voici la doctrine. Le Congrès des juristes allemands est réuni ; le gouvernement fonde une Académie de droit dont le ministre de l'Intérieur, M. Frick, a désigné lui-même les membres ; il s'agit d'inculquer aux jeunes générations une nouvelle conception du droit. M. Frick trouve la formule simple : « Les nationaux-socialistes disent que le droit est ce qui sert le peuple allemand ; l'injustice est ce qui lui porte dommage. » Ailleurs, c'est l'intérêt du parti ou celui de la classe qui devient le critère de la justice. Ici, c'est l'intérêt de la race.

Le conseiller de gouvernement Schraut commente la parole de son ministre : « Le droit n'est pas seulement ce que l'on prescrit,

mais ce que le sentiment populaire reconnaît juste. » Comme, en réalité, « le sentiment populaire » n'est qu'un écho ou un reflet, le droit c'est ce qui convient aux dirigeants de l'État ou du parti. « Le droit, continue M. Schraut, n'est pas une notion qui embrasse toute l'humanité ; il dépend d'une attitude déterminée par son sang ; il est conditionné par la race. Il peut donc y avoir des droits du peuple, mais un droit des peuples embrassant le monde entier est du domaine de l'utopie... La protection, le maintien du peuple est la loi suprême. Des lois devront assurer la pureté de la race. » L'insanité foncière d'une doctrine fondée sur l'idée de race se traduit dans la pratique par la négation de tout engagement, le rejet du droit international en tant qu'il peut constituer une limitation au libre développement des intérêts allemands et à l'expansion de la race. Se trouvera-t-il, dans ces conditions, un partenaire assez naïf pour signer avec l'Allemagne un traité comportant des engagements qu'elle seule ne se croirait pas tenue d'exécuter ?

A ces déclarations, M. Frank, commissaire du Reich pour la Justice, ajoute de nouvelles définitions du droit national-socialiste ; on l'expurgera de ce qu'il contient encore de droit romain et d'esprit individualiste : « Nous croyons au passé de la race nordique et nous sommes persuadés qu'elle nous offre des possibilités d'avenir. Nous voulons traduire la notion de la race. La mission de l'Académie sera de travailler énergiquement à la réalisation de ce droit de la race allemande. » Comment serait-il possible, si tel est le droit allemand, d'en trouver la conciliation avec le droit européen tel que le pratiquent les peuples occidentaux et tel que la Société des nations cherche à le faire prévaloir ? Il apparaît de plus en plus difficile de réaliser cette articulation de la masse allemande à la collectivité européenne qui est la condition même de la paix et de la stabilité. L'Allemagne raciste apparaît comme un élément hétérogène inassimilable aux nations qui sont obligées de partager avec elle l'habitat géographique de l'Europe centrale et occidentale.

L'attentat contre M. Dollfuss et les commentaires dont l'ont salué les journaux racistes illustrent les conséquences de telles doctrines. Le fossé se creuse de plus en plus entre le germanisme humain et civilisé de Vienne et le racisme nordique de Berlin. Dans la soirée qui suivit l'attentat, le vice-chancelier Fey, parlant du haut du balcon de la Chancellerie, fit entendre à la foule indignée

qui se massait sur la Ballplatz, ces nobles et fortes paroles : « J'entends des appels à la vengeance ; mais vengeance n'est pas le mot qui convient à l'idéal sacré pour lequel nous luttons. Nous voulons exercer la justice et poursuivre sans relâche la lutte. Si je dis que nous n'avons pas besoin d'avoir recours à la vengeance et de nous abaisser au niveau de barbarie auquel d'autres sont tombés pour mener la lutte, je proclame aussi que notre volonté sera de fer et qu'en cas de nécessité nous prendrons les mesures les plus énergiques pour fonder une fois pour toutes l'ordre dans notre patrie. » Ainsi le crime logique d'un nazi aura pour conséquence de renforcer la volonté de l'Autriche et de son gouvernement de vivre libre et de distinguer de plus en plus son germanisme historique de bon aloi d'avec les billevesées nébuleuses de l'Allemagne prussianisée.

L'ASSEMBLÉE DE LA S. D. N. ET LE RACISME

Il n'était pas besoin de l'attentat contre le chancelier Dollfuss pour que l'Assemblée de la Société des nations, qui a ouvert sa session annuelle le 25 septembre, manifestât ses répugnances à l'égard des procédés racistes et les inquiétudes que l'agitation pangermaniste entretient parmi les représentants de tant de peuples réunis à Genève. Dans les couloirs de l'Assemblée, l'isolement des délégués allemands est frappant ; les sympathies sont, au contraire, très vives pour l'Autriche. Cet isolement apparut dès la première séance, quand le président provisoire, M. Mowinkel, chef du gouvernement norvégien, dans son allocution inaugurale, rappela ces paroles d'Aristide Briand : « Le jour où l'on enseignera aux enfants l'amour de la paix, où on leur apprendra à estimer les autres peuples, à rechercher ce qui unit les hommes plutôt que ce qui les divise, ce jour-là nous n'aurons plus besoin de doser les sécurités et d'appliquer les paragraphes de l'article 8 du pacte. La paix régnera parmi les nations. » Des applaudissements chaleureux accueillirent ces paroles, tandis que la délégation allemande restait silencieuse. La sécurité, en effet, relève de l'ordre moral avant de résulter d'un équilibre des forces matérielles. L'éducation allemande, depuis celle que l'on distribue aux enfants dans les écoles jusqu'à celle que le gouvernement inculque en toute occasion au peuple, est tout entière tournée vers la force, la guerre, la volonté de puissance. Comment, avec

cela, peut-on sans ridicule inviter les autres peuples au désarmement et se plaindre qu'ils n'obtempèrent pas assez vite ?

Le 3 octobre, la sixième Commission, qui s'occupe du problème des minorités, entendit un exposé où l'un des délégués du chancelier Hitler, M. von Keller, expliqua la conception raciste de la nationalité. Toute la politique d'expansion pangermanique est incluse dans cette théorie qui ne date pas d'aujourd'hui et au nom de laquelle Bismarck et les historiens à ses gages tentèrent de justifier l'annexion à l'Allemagne de l'Alsace et de la Lorraine, dont la volonté unanime était de rester françaises. Sous couleur de protection des minorités germaniques, c'est un droit permanent et illimité d'intervention chez les autres États que l'Allemagne entend s'attribuer. « Du fait d'appartenir à une nation, a dit M. von Keller, il résulte que cette dernière a le droit naturel et moralement bien fondé d'estimer que tous ses membres, même si ces derniers sont séparés de la nation mère par des frontières d'État, constituent une unité morale et culturelle. » Ces paroles furent accueillies par des murmures et des protestations. C'est, en effet, toute la théorie du *Deutschtum* envahissant et indiscret. Sous prétexte d'unité culturelle, l'Allemagne raciste, comme d'ailleurs l'ancienne Allemagne impériale, se propose de réaliser l'unité politique de la race. Et où s'arrête la race ? Ce ne sont pas seulement les Alsaciens, les Lorrains, les habitants de Malmédy et ceux du Trentin, les Allemands de Pologne, de Roumanie, de Tchécoslovaquie, de Russie, d'Amérique, que le racisme revendique comme siens, ce sont encore les Flamands, les Hollandais, les Suisses alémaniques ; et pourquoi pas les Anglais ? Aux Juifs M. von Keller ne reconnaît pas le droit d'invoquer le statut des minorités. Ils ne sont, en Allemagne, dit-il, ni une minorité de langue, ni une minorité nationale. Seraient-ils donc alors tout simplement des citoyens allemands au même titre que les autres ? Car, enfin, encore faut-il qu'ils soient quelque chose ! Quand M. von Keller, en manière de conclusion, demanda que fût développée la protection des minorités, chacun vit poindre le bout de l'oreille national-socialiste et les défiances en furent accentuées.

On ne saurait prêter trop d'attention à la thèse développée par M. von Keller. Prenant l'offensive en faveur des minorités de langue ou d'origine germanique, il insista pour que leur protection fût assurée avec plus d'efficacité par le Conseil de la Société des nations ; il demanda l'accélération de la procédure, une plus large

publicité, la constitution d'un organisme permanent d'experts indépendants. Fort bien. Mais voici où la doctrine officielle allemande devient intolérable et inapplicable. M. von Keller n'entend pas seulement que la Société des nations protège les minorités qui réclament son aide, mais s'oppose à toute assimilation. « L'idée de germaniser les non-germaniques, a-t-il dit, est inconnue de l'Allemagne. En revanche, elle n'accepte pas qu'on veuille dénationaliser les Allemands quelle que soit leur origine. » Passons sur l'impudente contre-vérité historique d'après laquelle l'Allemagne n'aurait jamais cherché à assimiler les éléments non-germaniques. L'Europe n'a tout de même perdu le souvenir ni des enfants polonais persécutés parce qu'ils récitaient leurs prières dans leur langue, ni des efforts impuissants pour assimiler les Alsaciens, les Lorrains et tant d'autres ; elle se souvient de la fameuse théorie, formulée par l'illustre historien Treitschke, de la « nationalité inconsciente » que le groupe ethnique organisé en un État puissant a le droit et le devoir de réveiller même par la force.

Si M. von Keller proclame que l'Allemagne ne cherchera pas à germaniser les non-germaniques, c'est donc qu'elle se réserve de « germaniser » ceux qu'elle considère comme germaniques. Avec cette théorie, les États-Unis n'auraient pas le droit d'exister en tant que nation, puisqu'ils n'appartiennent pas à une seule race, et ils seraient condamnés à voir perpétuellement les divers éléments qui constituent leur population se quereller en gardant chacun leur langue, leur culture, leurs affinités étroites avec les pays d'où ils sont originaires. A l'instigation de l'Allemagne, la Société des nations interviendrait pour empêcher le mariage de M. Muller avec M^{lle} Smith ! Et pourquoi ne rechercherait-on pas les Anglais d'origine saxonne pour leur interdire d'épouser une Écossaise ? Telles sont les absurdités où conduit logiquement la doctrine raciste proclamée par M. von Keller à Genève. A l'abri de cette thèse, c'est tout simplement une politique de conquête pangermanique qui se prépare et fourbit ses armes.

C'est ce que toutes les délégations, à l'Assemblée de Genève, ont senti et compris ; et c'est ce que M. Henry Bérenger, au nom de la représentation française, a fait ressortir avec à-propos. Il rappela notamment l'esprit dans lequel la résolution de Genève du 21 septembre 1922 définit les droits et le statut des minorités ; puis, évoquant le cas d'un citoyen israélite allemand habi-

tant la Haute-Silésie, nommé Bernheim, dont le Conseil s'est occupé en mai dernier, il demanda à la délégation allemande comment elle entendait concilier les lois du Reich et sa politique d'antisémitisme avec les traités constitutifs de la Société des nations et, en particulier, avec l'article 67 de la convention relative à la Haute-Silésie qui, lui-même, reproduit l'article 7 des traités de minorité. Il est ainsi conçu : « Tous les ressortissants allemands seront égaux devant la loi et jouiront des mêmes droits civils et politiques sans distinction de race, de langue ou de religion. »

Ce fut, le lendemain, le délégué britannique, M. Ormsby Gore, qui montra combien les théories racistes sont éloignées des principes de la politique britannique et proposa de renouveler solennellement la résolution votée par l'Assemblée en 1922. En fin de séance, le 5 octobre, M. Bérenger déposa un projet de résolution conçu dans le même esprit. En vain M. von Keller, répondant au délégué suisse M. Rappart, qui avait apporté l'écho des inquiétudes de son pays, tenta d'apaiser l'émotion soulevée par ses propositions d'étendre dans le sens raciste les droits de la Société des nations et d'aboutir à une sorte de protectorat moral de l'État politique sur la nationalité ethnique, l'opinion était, contre lui, unanime à la seule exception de la Hongrie. La propagande intempestive et intempérante de M. Goebbels pour le régime raciste, l'escorte de dix escogriffes dont il se faisait accompagner à Genève, la satisfaction naïve qu'il a étalée à son retour à Berlin, ont achevé de manifester l'isolement de l'Allemagne et le peu d'enthousiasme que le régime raciste excite en Europe. Les faits parlent plus haut que le charlatanisme officiel du gouvernement hitlérien.

L'Assemblée de Genève, si elle était capable en ce moment de sortir du formalisme juridique où elle s'endort, aurait la plus belle occasion de saisir l'hégémonie morale d'une Europe qui hésite sur son devoir et qui, divisée contre elle-même, n'ose plus assumer cette direction spirituelle du monde que, cependant, aucune autre partie du globe n'est en mesure de revendiquer. M. Paul-Boncour, dans le discours opportun et utile qu'il a prononcé devant l'Assemblée, le 2 octobre, lui a montré le chemin et a tenté de rallier la politique européenne autour du drapeau de Genève ; il a abordé en séance la question qui est, dans les couloirs, l'objet de toutes les préoccupations, celle de la Conférence du désar-

mement. C'est seulement si la Société des nations se montre forte et résolue que pourraient être réalisées une réduction et une limitation des armements qui ne seraient pas, pour les Puissances de bonne foi, une atroce duperie. La paix, dit M. Paul-Boncour, ne sera compromise que si nous ne savons pas la défendre ici. « Dans une Europe où, de nouveau, se déchaînent tant de pensées brutales, l'heure n'est pas à soupirer je ne sais quelle vaine églogue. Elle est de savoir si la sécurité internationale sera assurée par l'observation des prescriptions du pacte et des pactes que les Puissances ont fortifiés, si la Conférence du désarmement aboutira à une convention raisonnable, équitable, acceptable pour tous, si un contrôle réciproque, égal, efficace, en assurera l'exécution, si les nations signataires enfin seront solidaires pour la faire respecter. »

Ce dernier point est l'essentiel. Pour parler un langage moins diplomatique, mais plus près des réalités, il suffirait que la solidarité active des trois grandes Puissances occidentales, Angleterre, France, Italie, fût clairement affirmée, pour qu'une paix durable fût assurée, car, en dépit des déclarations rassurantes et, nous voulons le croire, sincères que prodiguent les dirigeants de l'Allemagne hitlérienne, c'est elle et elle seule dont l'évolution morale et politique conduit presque nécessairement à des conflits. Égalité à la Société des nations, égalité de droits en face du problème du désarmement, droit égal à la sécurité : sans doute, mais aussi compréhension nette des seuls périls que puisse courir la paix européenne et des précautions nécessaires pour les écarter.

On ne saurait malheureusement attendre de telles résolutions de M. Ramsay MacDonald dont l'idéalisme humanitaire reste teinté de marxisme ; mais le grand parti conservateur britannique, qui possède à la Chambre des communes une très forte majorité et qui garde la confiance du pays, commence à se ressaisir. Les extravagances du racisme, les procédés violents du gouvernement hitlérien, le traitement inique infligé aux Juifs ont fait sur l'opinion britannique une profonde impression. Au Congrès du parti conservateur, réuni à Birmingham, les applaudissements qui ont salué les paroles de M. Winston Churchill et le langage de lord Lloyd montrent que les clairvoyants hommes d'État qui ont, depuis longtemps, osé dire que l'armée française est, avec la flotte britannique, la plus solide garantie pour le maintien de la paix, sont enfin compris et approuvés. Lord Lloyd a vivement critiqué la politique extérieure du Cabinet et insisté pour que l'Angleterre,

loin d'affaiblir sa flotte et son armée, les renforce. Il est temps, pour l'Europe, que l'Angleterre conservatrice reprenne la direction des affaires ; la politique de M. MacDonald, contemporaine de celle de M. Briand et associée à elle, ont pu, à leur heure, apparaître nécessaires, mais elles sont périmées. En face d'Hitler, l'églogue, pour reprendre le mot de M. Paul-Boncour, n'est plus de mise.

Il semble aussi que la politique, toute en nuances et en équilibres, de M. Mussolini arrête plus qu'elle ne le facilite l'aboutissement de la Conférence. Le principal, à l'heure actuelle, est de donner l'impression d'une étroite solidarité en face du seul péril réel ; malheureusement, le gouvernement fasciste, préoccupé de réaliser ses desseins d'hégémonie danubienne et balkanique, cherche à ménager à l'Allemagne des concessions compromettantes et dangereuses. Pourtant, vaille que vaille, une entente s'est établie entre l'Angleterre, les États-Unis et la France ; l'Italie s'y est ralliée, mais elle ne renonce pas à jouer, entre les deux camps, le rôle de « l'honnête courtier ». M. Paul-Boncour, dans son entretien du 28 septembre avec M. de Neurath, à Genève, a fait comprendre à son collègue allemand que la France, en aucun cas, n'irait au delà des concessions accordées, dans les négociations de Paris, à sir John Simon et à M. Norman Davis. Le ministre allemand des Affaires étrangères est reparti pour Berlin ; la réponse du gouvernement national-socialiste décidera du sort de la Conférence, qui s'est ouverte il y a dix-sept mois et dont les séances doivent reprendre vers le 15 octobre. Pour le moment, un mot d'ordre a été donné à la presse hitlérienne de rassurer l'opinion européenne, de montrer que l'Allemagne populaire et son gouvernement fort sont, mieux que les faibles ministères d'avant l'avènement d'Hitler, en état de traiter et résolu à tenir leurs promesses. Vaines manifestations qui ne trompent que ceux qui veulent être trompés. Quelle est, maintenant, l'étendue des concessions accordées par M. Daladier et M. Paul-Boncour aux instances de Londres et de Washington ? Elles n'ont pas été publiées et nous ne pouvons croire que l'analyse qu'en a donnée *l'Echo de Paris* soit exacte ; ce serait trop qu'elle le fût partiellement. Il convient d'attendre, pour se prononcer, des renseignements plus précis. La conjoncture européenne est, en ce moment, favorable à une résistance résolue de la France à tout ce qui pourrait compromettre, ne disons pas sa sécurité, mais sa force qui est le gage et le moyen de la sécurité générale.

L'AMÉNAGEMENT DE L'EUROPE CENTRALE ET LA CONFÉRENCE DE SINAÏA

Il ne faut pas, d'ailleurs, s'y tromper. C'est en Europe centrale et non pas à la Conférence de Genève que se décidera l'avenir de l'Europe. Il s'agit de savoir si l'Italie cherche sincèrement un accord avec la Petite Entente et réussira, d'accord avec la France et l'Angleterre, à le réaliser, ou si, poursuivant des fins personnelles et divisant pour mieux régner, elle tentera d'opposer bloc à bloc et paralysera tout espoir d'entente économique et de rapprochement politique. Si c'était cette dernière politique qu'elle poursuivait, elle se mettrait par là même à la discrétion de l'Allemagne et donnerait du jeu à M. Hitler. Le récent voyage de M. von Papen à Budapest montre que l'intimité continue de régner entre l'Allemagne et la Hongrie qui poursuivent l'une et l'autre la revision des traités. Cependant, il est vraisemblable que M. Mussolini donne à ses amis de Hongrie des conseils de prudente réserve ; la récente venue à Paris de M. de Kanya, ministre des Affaires étrangères de Hongrie, le langage modéré qu'il y a tenu, montrent qu'à tout le moins la Hongrie cherche à se ménager des sympathies dans tous les camps et à ne point passer pour inféodée à la politique hitlérienne.

M. Mussolini a adressé, le 30 septembre, un mémorandum à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la France, l'Autriche, la Hongrie, la Pologne, où il expose son programme d'organisation de l'Europe centrale. Ce document, qui répond à une note française du 10 septembre, n'aurait été, dit-on, officiellement communiqué à aucun des trois États de la Petite Entente. Le programme italien s'inspire des vœux de la Conférence de Stresa, mais, au lieu de rechercher une entente générale, il préconise des accords économiques bilatéraux. Les États qui sont à même d'acheter aux pays danubiens le plus de céréales auraient la faculté de leur vendre en retour des produits manufacturés. L'Europe centrale deviendrait ainsi un champ d'expansion pour l'exportation industrielle de l'Italie et de l'Allemagne.

A cette politique, qui aurait pour effet de dissocier la Petite Entente qui depuis longtemps porte ombrage à l'Italie, la Tchécoslovaquie, la Roumanie et la Yougoslavie opposent un programme dont un article de M. Benès, publié dans l'*Observer* du 3 septembre, indique les grandes lignes ; c'est à une fédération

économique que vont les préférences de l'éminent ministre des Affaires étrangères tchécoslovaque ; elle serait réalisée en trois étapes : d'abord serait établi le statut économique de la Petite Entente ; ensuite, l'interdépendance des intérêts économiques amènerait la Hongrie à s'y associer ; enfin, la collaboration économique de l'Autriche serait aménagée. « C'est dans cette direction, écrit M. Benès, que j'entrevois la solution du problème autrichien, comme une partie de la solution du problème général de l'Europe centrale. Un système naturel de coopération économique serait ainsi reconstruit et, la santé économique de l'Europe centrale une fois rétablie, le règlement des différends politiques ne serait pas une affaire bien difficile. »

Le Conseil de la Petite Entente a tenu, le 25 septembre et les jours suivants, à Sinaïa, la conférence prévue par son statut. La coïncidence avec la visite du roi Alexandre de Yougoslavie à son beau-frère le roi Carol de Roumanie donnait à ses délibérations une particulière solennité. C'est, évidemment, dans le sens indiqué par M. Benès que se sont orientées les délibérations. La conclusion serait, croit-on, une prochaine visite de M. Benès à M. Mussolini. La France ne peut que souhaiter l'heureuse conclusion d'un accord, car, de deux choses l'une : ou bien une entente générale s'établira sur une base équitable pour tous les participants et respectueuse de toutes les indépendances, ou bien à la Petite Entente continuera de s'opposer l'entente italo-hongroise, tout accord restera impossible et de graves complications seront à redouter. La solution du problème est à Rome. Si un rapprochement s'opère entre l'Italie et la Petite Entente, l'avenir apparaît sous des couleurs plus favorables ; le rapprochement devient possible entre la France et l'Italie. Si, au contraire, l'accord se révélait impossible, si la mésintelligence continuait à paralyser les efforts de conciliation comme elle a fait échouer le plan Tardieu, la France devrait rester sans hésiter aux côtés de ses amis éprouvés de la Petite Entente. Puisse-t-elle n'avoir pas à choisir !

RENÉ PINON.

TABLE DES MATIÈRES

DU

DIX-SEPTIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE

Livraison du 1^{er} septembre

	Pages.
ZIB, LE CHACAL, par M. ANDRÉ DEMAISON.	5
COMMENT FUT LIVRÉE LA BATAILLE DE LA MARNE, par M. le colonel A. GRASSET.	25
ENQUÊTE AUX PAYS DU DANUBE. — I, <i>LE SORT DE L'AUTRICHE</i> , par M. MAURICE PERNOT	59
LETtres DE FRANÇOIS GUIZOT A LAURE DE GASPARIN, publiées par M. ANDRÉ GAYOT. Nouvelle série. — I, 1848-1851.	82
LA CRISE CINÉMATOGRAPHIQUE, par M. RENÉ JEANNE	118
EX L'HONNEUR DE RACAN, par M. le duc DE LA FORCE, de l'Académie française.	140
AVANT LA CONFÉRENCE FRANCO-COLONIALE, par M. E. DU VIVIER DE STREEL.	150
DOUBTES SUR L'HISTOIRE, par M. PAUL HAZARD.	178
ESQUISSES LIBANAISES, par M ^{lle} ODETTE PASCAUD	190
PROCES DE PRESSE SOUS CHARLES X, par M. MAX DE FOURCAULD.	198
TROIS LIVRES SUR LES PRIMITIFS FRANÇAIS, par PIERRE TROYON	218
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON	231

Livraison du 15 septembre

GENS DE MER, première partie, par M. EDOUARD PEISSON.	241
LE PROBLÈME SARROIS, par M. FRÉDÉRIC ECCARD.	281
VIENNA. — I, <i>SOIR D'AUTOMNE A TIVOLI</i> , par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française	303
AVEC LA 26 ^e D.L. AMÉRICAINE, par M. A. DU BOISROUVRAY.	334
LETtres DE FRANÇOIS GUIZOT A LAURE DE GASPARIN. — II, 1851-1858	366
LE PARDON DE SAINT-JACQUES, par M. LOUIS GILLET.	403
POÉSIES, par GERMAIN LEFÈVRE-PONTALIS	427
ENQUÊTE AUX PAYS DU DANUBE. — II, <i>L'AVENIR DE LA HONGRIE</i> , par M. MAURICE PERNOT	432

	Pages.
UNE CROISIÈRE IL Y A CENT ANS, par M. HUBERT GIRAUD	454
LES ACADEMIES DE PROVINCE AU TRAVAIL, par M. C.-M. SAVARIT	464
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON. . . .	472

Livraison du 1^{er} octobre

SUR LE CHEMIN DE LA GUERRE MONDIALE (FÉVRIER-MARS 1913), par M. MAURICE PALEOLOGUE, de l'Académie française.	481
GENS DE MER, deuxième partie, par M. EDOUARD PEISSON	507
VIELLIR. — II. <i>L'ACCEPTATION</i> , par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française.	547
ENQUÊTE AUX PAYS DU DANUBE. — III. <i>LE PROBLÈME DANUBIEN</i> , par M. MAURICE PERNOT	571
LETTRÉS DE FRANÇOIS GUIZOT A LAURE DE GASPARIK. — III, 1858-1864	590
LES AMANTS DE HÛÉ, par M. JEAN DORSENNE.	623
ESSAI DE PSYCHOLOGIE DU PEUPLE HOLLANDAIS, par M. HENRY ASSELIN. . . .	652
SOUS LE SOLEIL DE CUBA, par M. FERNAND GREGH	674
QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — <i>LE MÉTABOLISME BASAL</i> , par M. LUCIEN PLANTEFOL	696
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON . . .	711

Livraison du 15 octobre

GENS DE MER, dernière partie, par M. EDOUARD PEISSON	721
LA SOUMISSION DU MAROC S'ACHÈVE, par M. RENÉ PINON	758
LETTRÉS DE WILLIAM JAMES ET DE M. HENRI BERGSON, de l'Académie française (1902-1910), publiées par M. RALPH B. PERRY.	783
LA FOIRE DE CHICAGO, par M. JEAN CANU.	824
ADOLPHE YVON, par M. A. AUGUSTIN-THIERRY	844
SOUVENIRS D'UN PEINTRE MILITAIRE, par ADOLPHE YVON.	849
EN U. R. S. S. — <i>L'ATLAS DE STATISTIQUE IMAGÉE</i> , par M. le comte W. KOKOVITZOFF.	874
LE CHÊNE ET LE CEF, par M. JOSEPH DE PESQUIDOUX	894
QUESTIONS MÉDICALES. — <i>LA LUTTE CONTRE LE PALUDISME</i> , par M. PASTEUR VALLERY-RADOT	899
LES ANNAMITES CHEZ EUX, par M. RENÉ BOUVIER	922
NOTRE AVIATION NAVALE, par M. RENÉ LA BRUYÈRE.	933
L'EXPOSITION ALBERT BESNARD, par M. LOUIS GILLET.	945
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON . . .	949

4.
54
54
52

81
07

47

51
90
23
52
74

96
11

21
58

83
24
44
49

74
94

99
22
33
45
49